

Un succès pour M. Gorbatchev

Élimination d'un gêneur

AUTANT la reconduction de M. Gorbatchev à la tête du PC soviétique pouvait être considérée comme une victoire à la Pyrrhus - personne, pas même ses opposants conservateurs, n'ayant été capable de lui opposer un adversaire crédible, - autant l'élection de M. Ivachko au poste de numéro deux du parti, mercredi 11 juillet, constitue une vraie victoire pour l'architecte de la perestroïka.

Ce dernier s'était engagé à fond en effet pour M. Ivachko, bien décidé à barrer la route à l'autre candidat, M. Egor Ligatchev, l'homme qui était devenu un gêneur, puis un véritable opposant à la politique de réformes. Le danger était bien réel, au point que M. Gorbatchev avait tenté, par un artifice de procédure fort peu démocratique, d'écarter avant le vote la candidature du chef de file des « durs ».

Le combat frontal a eu lieu en tout cas, et M. Ligatchev a subi une défaite massive, ne recueillant que 776 voix, soit 21 %. Pour celui qui rêvait de reconquérir grâce aux suffrages de ses pairs (un peu à la manière de M. Eltsine, qui s'est appuyé sur les électeurs pour annuler sa disgrâce de 1987), la fonction de numéro deux du parti qu'il exerçait jusqu'en 1988, l'échec est cuisant. Bien qu'il ait aussitôt annoncé son intention de rester dans l'arène, on voit mal désormais comment il pourrait retrouver les sièges qu'il occupait au bureau politique et au secrétariat, voire au comité central du parti.

Comment ces quelques cinq mille délégués, recrutés en majorité parmi les notables de l'appareil, et qui n'avaient pas caché leurs sympathies conservatrices tout au long de ce congrès, ont-ils pu ainsi désavouer celui qui se présentait comme leur porte-parole ? L'âge de M. Ligatchev (soixante-neuf ans) a pu être un facteur, de même que la « trahison » dont il a été victime de la part de ses amis néo-conservateurs, tels M. Polozkov, qui a dit avoir proposé lui-même la candidature de M. Ivachko.

MAIS la vraie raison est sans doute le réflexe « légitimiste » qui reste celui de l'appareil de base. Dès l'instant que M. Gorbatchev avait été réélu secrétaire général, avec l'accord de tous les témoins, M. Ligatchev compris, il représentait la « direction », celui dont les vœux, en vertu de ce même « centralisme démocratique » que défendent les conservateurs, restent tout de même des ordres. On critique et même l'on proteste, comme on l'a vu mardi, mais finalement l'on s'incline, au nom de la sacro-sainte « unité du parti ».

M. Gorbatchev aura donc réussi son congrès. Félicité pour sa réélection aussi bien par le secrétaire général du PC chinois, M. Jiang Zemin, que par... le président Bush, il devrait être en mesure de relancer sa politique de réformes. La proche avenir dira si les atterrissements qui ont caractérisé son action depuis plus d'un an étaient dus à la seule « hypothèque » du parti, maintenant en partie levée.

M 0147 - 7130 - 5.00 F



Les conservateurs affaiblis par l'élection du nouveau numéro deux du PCUS

M. Mikhaïl Gorbatchev a remporté, mercredi 11 juillet, une victoire incontestable au congrès du Parti communiste soviétique en faisant élire son candidat au poste de numéro deux. Il s'agit de M. Vladimir Ivachko, un apparatchik peu connu qui dirigeait jusqu'en juin le Parti communiste d'Ukraine. Avec 3 109 voix, M. Ivachko a infligé une rude défaite à M. Egor Ligatchev, chef de file des conservateurs, qui n'a recueilli que 776 suffrages.

Dans son discours de candidature, M. Ligatchev, soixante-neuf ans, avait appelé à « une union de toutes les forces démocratiques qui soutiennent le socialisme ». « Le problème aujourd'hui, est clair, avait-il poursuivi : soit l'URSS cesse d'exister en tant que pays socialiste aux nationalités multiples, soit elle conserve sa place parmi les puissances à l'avant-garde de la civilisation humaine ».

M. Gorbatchev avait déclaré de son côté en présentant la candidature de M. Ivachko : « Il est très important que les deux personnes qui se trouvent à la tête du parti aient des points de vue proches et que le parti ne soit pas divisé ». Ce sentiment a sans doute été renforcé par celui du maire de Leningrad, M. Sobtchak, tribun redouté

de l'aile réformatrice, qui a accusé M. Ligatchev de « ne pas toujours dire la vérité ». M. Sobtchak a notamment reproché à M. Ligatchev d'avoir présidé une réunion du bureau politique, au cours de laquelle, en l'absence de M. Gorbatchev, il avait été décidé d'envoyer des troupes à Tbilissi, en Géorgie, en avril 1989, où vingt manifestants avaient été tués.

Après s'être excusé « auprès des camarades géorgiens pour cette tragédie », M. Ligatchev a répondu à ces attaques « personnelles » en affirmant que M. Gorbatchev avait participé à la réunion. Ce dernier n'a ni confirmé ni infirmé.

Lire nos informations page 3

Un entretien avec M. Chevènement

« Un vide stratégique va s'ouvrir au cœur de l'Europe » Pas de service réduit sans « 50 000 volontaires de plus »

Dans un entretien au Monde, le ministre de la défense, M. Jean-Pierre Chevènement, détaille la réorganisation de l'armée de terre « dont les effectifs ne devraient pas passer au-dessous de 250 000 hommes ». Tout projet de réduction du service des appelés est subordonné « au recrutement de 50 000 volontaires pour un service allongé, à 3 000 F par mois ». Le ministre estime, d'autre part, qu'un « vide stratégique va s'ouvrir au cœur de l'Europe ».

« Quelles sont les menaces militaires dirigées contre la France à l'aube du nouveau siècle ? »

« Je suis né le 9 mars 1939. Ce jour-là, Hitler entra à Prague. Quatre mois plus tôt, c'étaient les accords de Munich. Daladier, devant la joie indécente des Parisiens à son retour, sifflait, dit-on, des injures entre ses dents. »

« Eh bien, moi-même j'éprouve aujourd'hui des sentiments mêlés face à l'avenir qui se dessine aujourd'hui en Europe. Je ne vois pas en effet qu'au système des blocs, qui se délite heureusement aujourd'hui, soit en passe de se substituer un équilibre de sécurité stable, tout au contraire. Un vide stratégique va s'ouvrir dans quelques années au

cœur de l'Europe, à la fois conventionnel et nucléaire. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire avec attention, s'agissant de l'avenir de la défense de l'Europe, la dernière déclaration du sommet de l'OTAN à Londres, dont François Mitterrand s'est à juste raison dissocié. »

« En effet, l'utilisation de l'arme nucléaire « en dernier recours » prônée par les Américains est aux antipodes d'une stratégie de dissuasion bien comprise, dans l'intérêt des Européens (« Empêcher la guerre et non pas la gagner », comme aime à dire le président de la République).

Propos recueillis par
JACQUES ISNARD
Lire la suite page 9

La réunion de Houston

Sur la politique agricole comme sur l'aide à l'URSS les désaccords de fait n'ont pas été levés entre Européens et Américains page 6

Frontière Oder-Neisse

Relance de la polémique germano-polonaise page 4

Les ennemis de Neil Bush

Le fils du président des États-Unis est menacé de poursuites page 18

Festival d'Avignon

« O douce nuit » de Tadeusz Kantor page 12

Le sommaire complet se trouve page 22

La saison des mariages

Pour mieux répondre au marché et protéger leur capital
la Lyonnaise des eaux et Dumez décident à leur tour de fusionner

par Erik Izraëlévitch

Autour de la table du conseil d'administration de la Lyonnaise des eaux, il n'y avait plus qu'un célibataire, en l'occurrence le PDG de l'entreprise, M. Jérôme Monod.

Au cours des dernières années, chacun des membres de cette prestigieuse assemblée avait en effet convolé en justes noces. M. Jean Peyrelevade, PDG de l'UAP (le numéro un de l'assurance française), avait obtenu l'an dernier, et par la grâce de l'Etat, le oui tant attendu de la BNP.

M. Jean-Yves Haberer, le patron du Crédit lyonnais, avait, il y a quelques mois, pris en ménage Thomson-CSF-Finances, et M. Jean Gandois, celui de Pechiney, épousé American Can. M. Renaud de La Genière, le président du groupe financier Suez, avait, lui, déjà préféré la polygamie, décidant d'une vie commune avec le groupe industriel financier Générale de Belgique d'une part, société d'assurances Victoire, d'autre part.

En se mariant avec le numéro deux français du BTP, M. Monod met donc fin à une anomalie. Au-delà, la fusion

entre la Lyonnaise des eaux et Dumez, annoncée mercredi 11 juillet, en donnant naissance au huitième groupe français par son chiffre d'affaires, est révélatrice de deux tendances.

Dans une économie dont l'activité reste très contenue et de plus en plus ouverte sur l'extérieur, le mouvement de concentration des entreprises continue, à coups de fusions, acquisitions et absorptions. Seconde tendance : la saison des mariages « arrangés » ou « forcés », selon les termes de M. Monod, semble revivre.

Les unions se font de moins en moins contre l'avis de l'un des conjoints. Le rapprochement spectaculaire entre la Lyonnaise

des eaux et Dumez n'est que la suite d'une longue série de mariages. Le carnet mouton des entreprises est et reste bien alimenté.

Dans tous les secteurs, des fusions sont quasi quotidiennement annoncées : dans l'agroalimentaire (Besnier absorbe Bridel), dans la banque (le Lyonnais prend le contrôle du Banco commercial espagnol) ... pour s'en tenir aux derniers jours. Sans parler des alliances Renault-Volvo, Air France-Air Inter-UTA, Rhône-Poulenc - Rorer... Big is beautiful : ce credo refait l'unanimité dans les milieux d'affaires.

Lire la suite page 17

Lire également

Un nouveau géant européen des services et du BTP

par Guy HERZLICH

M. Jérôme Monod, la rigueur et l'ardeur
par François GROSRIEUX
et nos informations sur l'actionnariat et les activités du groupe page 17

Les sommets de Montreux

Un instant menacé, le Festival de jazz repart de plus belle

MONTREUX

de notre envoyé spécial

Des airs de garce et le toupet de qui n'a besoin de personne : Lou Ann Barton, parfaite inconnue au bataillon, pousse une voix de rocaille. Le style relève du country-blues sans dentelle, tel qu'on le joue dans les clubs du Texas. C'est la fête de l'Amérique blanche.

La scène est au Platinum de Montreux, bar de luxe encanaillé par la chanteuse qu'entourent des guitaristes impavides à lunettes noires. Ici, nul effet facile. Et cette vérité a de l'accout. Au sous-sol du

casino cependant, dans la salle biscornue aux mille recoins, soirée sans chaises. Les soirées sans chaises sont les plus belles, celles où Montreux se regarde. Seuls les événements marquants y ont droit. La notion même d'événement a une logique que seul connaît Montreux. L'événement, ce peut être Bob Dylan, moins parce qu'il s'agit de Bob Dylan plusieurs fois revenu de l'enfer et de ses propres disparitions que parce qu'il n'est jamais venu à Montreux.

FRANCIS MARMANDE
Lire la suite page 13



Les « énigmes » de l'été

Un nouveau Sherlock Holmes : le très british inspecteur Higgins.

« Dans le genre "fais-moi de l'A-ga-tha" on ne peut pas trouver mieux. »
Pierrette Rosset "Elle"

J.B. LIVINGSTONE
DOSSIERS DE SCOTLAND YARD

15 TITRES PARUS

Éditions du Rocher

ne oublié

سكن من الاجل

صكزا من الاجل

DÉBATS

Dockers

Autant fermer nos ports...

par Pierre Guillen

DANS la compétition économique, la France dispose, au sein de la Communauté européenne, d'un vaste champ maritime, à l'ouest et au sud. Sa situation au carrefour des échanges entre l'Europe et le reste du monde, sa riche infrastructure portuaire, devraient lui permettre de jouer, dans ce domaine, un rôle à la hauteur des enjeux. Elle ne semble pas toujours en être consciente.

En 1980, les ports français assuraient 75 % en tonnage et 41 % en valeur de nos importations ; en 1987, respectivement 61 % et 25 %. Si l'on ajoute que la balance des prestations croisées avec nos partenaires et concurrents nous est défavorable, il est clair qu'il y a un problème.

Si le dynamisme des ports belges et hollandais est depuis longtemps connu, voici que les ports espagnols et italiens commencent à vivement progresser. Nous perdons des parts de trafic français, et le trafic étranger se détourne de nos

ports. Les entreprises nationales font valoir que les coûts de transport des ports français sont supérieurs aux coûts étrangers. En outre, notre système portuaire leur apparaît souffrir d'une excessive rigidité et être trop souvent sujet à des aléas.

Leur critique se fait encore plus vive lorsqu'elles évoquent la manutention portuaire, qui est le cœur du dispositif : équipes d'ouvriers portuaires surdimensionnées, rotation trop rapide de ces personnels, qui entraîne une perte de productivité et parfois même une influence négative sur la qualité des transferts.

Un statut médiéval

La cause en est évidemment le statut des dockers français, que l'on pourrait qualifier de « médiéval ». Ce statut fut, en effet, mis en place en 1941, par une loi de Vichy, qui instaura un monopole à

une époque où le corporatisme inspirait bien des esprits. La loi du 6 septembre 1947 n'a fait que lui conférer un fondement apparemment plus démocratique. A l'époque, ce statut trouvait sa justification dans la nécessité de protéger les dockers contre le risque permanent de chômage, pour ne pas dire de misère, auquel ils étaient souvent confrontés par les aléas du trafic.

Il est permis de penser que la situation économique a quelque peu changé depuis. Les dockers espagnols, italiens ou britanniques, qui bénéficiaient, au lendemain de la guerre, de statuts analogues, se sont depuis adaptés aux nouvelles conditions économiques et sociales. Peu de chose, sinon rien, n'a changé en France. Il a sans doute été procédé à quelques ajustements locaux, site par site, qui ont pu, parfois, apporter un remède temporaire au problème des sureffectifs. D'importants investissements matériels ont été réalisés.

Mais le statut, dans ses principes, est demeuré à l'identique. Un statut qui relève de l'Etat, lequel tient entre ses mains le contrôle du nombre des dockers professionnels, les conditions de leur emploi, les tâches qui leur sont réservées ainsi que la définition des aires où ils sont seuls autorisés à exercer leur activité. Le caractère protectionniste et corporatiste, sous l'égide de la puissance publique, n'a pas besoin d'être souligné.

Comme une peau de chagrin

Le problème d'une modernisation négociée se pose. Bien des esprits y sont prêts, aussi bien du côté des employeurs que des salariés, de plus en plus conscients que, faute des adaptations nécessaires, l'activité à laquelle les uns et les autres sont attachés risque fort, dans les prochaines années, de se réduire comme une peau de chagrin. Mais, pour l'heure, les employeurs et salariés sont, en

quelque sorte, dépossédés de leurs responsabilités par la tutelle de l'Etat. Cela va à l'encontre aussi bien de l'intérêt général que de celui des intéressés.

Qui, par exemple, se préoccupera de conduire une politique propre à réduire les accidents du travail, quand on sait que le nombre des dockers indemnisés pour accidents du travail est en raison inverse du nombre de journées travaillées ? Qui se souciera de l'aberration que constitue l'existence d'une Caisse de garantie des dockers ayant pour objet l'indemnisation des ouvriers portuaires sans travail, alors que l'ensemble des travailleurs, à l'exception de ceux-ci, relève de l'UNEDIC ? Il est plus que temps de conduire avec tous les intéressés une réflexion d'ensemble sur la manutention portuaire et le statut des dockers.

Les dockers et leurs organisations syndicales sont, ou les comprennent, très attachés à leur statut. Ils ne sont pas moins soucieux, on peut l'imaginer, de leur activité. Il ne s'agit point de choisir entre les deux, mais, dans une économie largement ouverte à la concurrence, d'entreprendre, en tenant compte des intérêts de chacun, la mutation sans laquelle la compétitivité du système portuaire français disparaîtrait corps et biens.

Nous avons connu, au cours des deux dernières décennies, trop d'exemples de refus d'adaptation qui ont conduit à des crises sociales dont, au bout du compte, les travailleurs ont été les premières victimes. Différer les réformes, c'est pratiquer la politique d'« après moi le déluge ». Il faut donc avoir la volonté d'entreprendre une concertation réunissant toutes parties prenantes et s'inspirant de la logique de l'entreprise où chacun a un rôle à jouer et des responsabilités propres. C'est l'intérêt général, mais c'est, au premier chef, celui des dockers.

► Pierre Guillen est vice-président délégué général de l'UIMM (Union des industries métallurgiques et minières).

TRAIT LIBRE



Sida

Hôpital interdit aux malades

par Maxime Seligmann

L'HÔPITAL Saint-Louis, qui est l'un des centres parisiens de référence pour le traitement du sida, devait disposer d'une unité d'hospitalisation et d'un hôpital de jour destinés aux malades infectés par le virus. Faute d'une dotation suffisante en personnel infirmier qualifié, une partie seulement des lits d'hospitalisation conventionnelle a pu être ouverte, et l'hôpital de jour, réclamé depuis longtemps par médecins et malades, n'est toujours pas réalisé. Le nombre d'infirmières demandées correspondait au minimum nécessaire pour assurer en sécurité les soins à ces malades graves. Malgré des démarches répétées auprès de la direction générale de l'Assistance publique et des pouvoirs publics, il n'a pas été accordé.

La situation s'est considérablement aggravée depuis le 1^{er} juillet car, du fait de l'impossibilité de pourvoir les emplois intérimaires prévus pendant la période des congés annuels, nous avons été contraints de fermer des lits d'hospitalisation alors que nous sommes en pleine période de soins. Chaque jour, nous devons refuser aux malades qui se sont confiés à nous l'hospitalisation nécessaire, sans même pouvoir les diriger sur d'autres services spécialisés des hôpitaux parisiens où la situation est également très préoccupante. C'est intolérable pour les médecins et les surveillants, et plus encore pour les malades et leurs proches.

Pas de répit estival

Le sida, comme d'autres maladies graves, ne connaît, hélas, pas de répit estival et les malades sont en droit d'exiger leur prise en charge, dans de bonnes conditions, dans les hôpitaux universitaires. Mes collègues coordinateurs des autres centres parisiens partagent mes préoccupations et m'ont explicitement demandé de les associer à ce cri d'alarme. Nous souhaitons que la direction générale de l'Assistance publique et les pouvoirs publics prennent conscience de cette situation grave et traduisent en actes leurs « plans stratégiques » et les bonnes paroles prodiguées aux malades. Il ne nous appartient pas de localiser les défaillances et les insuffisances, mais nous ne pouvons plus admettre le « jeu de ping-pong » qui consiste à nous dire au ministère de la santé que des emplois supplémentaires ont été créés, et à la direction des Hôpitaux de Paris, qu'il n'y a pas d'emplois disponibles et qu'il y a veto de la direction du budget pour la création d'emplois en cours d'année. Nous ne supportons plus d'entendre sans cesse invoquer la sacro-sainte notion de redéploiement local dans

le carcan du budget global. Le manque de personnel infirmier n'est pas uniquement lié au nombre insuffisant d'emplois budgétaires, car il devient très difficile de recruter, à titre définitif ou intérimaire, des infirmier(e)s qualifié(s), plus particulièrement dans les services hospitaliers où se trouvent des malades graves. La revalorisation de la condition d'infirmière - dont il a beaucoup été question - n'est pas vraiment entrée dans les faits.

Les sirènes du privé

Malgré le malaise ressenti et un salaire manifestement insuffisant, les infirmières actuellement en fonction dans ces services sont admirables tant par leur compétence que par leur dévouement. Les nouvelles diplômées, formées en nombre insuffisant, hésitent, lorsqu'elles ne cèdent pas aux sirènes du secteur privé, à rejoindre des services harassants où la multiplicité des actes techniques ne leur permet pas l'indispensable contact personnalisé avec le malade.

Les graves problèmes actuels des hôpitaux parisiens ne se limitent ni à l'insuffisance du personnel infirmier ni au sida. Il conviendrait, entre autres, de procéder à une décentralisation réelle d'une administration quelque peu sclérosée et aux pesanteurs excessives, et d'assurer un fonctionnement satisfaisant des structures existantes plutôt que de construire, à moyens financiers presque constants, de nouveaux hôpitaux prestigieux. Les hôpitaux universitaires sont en péril. Médecins et paramédicaux n'y sont plus heureux et, malgré leur attachement au service public, risquent de les désertir. La réforme hospitalière projetée aboutirait ainsi à créer une coquille vide de sa substance. L'exemple récent des universités prouve que c'est seulement au prix d'une volonté politique et d'un effort budgétaire réel que des progrès rapides et notables peuvent être accomplis. L'hôpital public, ses acteurs et la santé des Français ne sont-ils pas dignes, aux yeux du gouvernement, d'une priorité équivalente ?

► Le professeur Maxime Seligmann est chef de service à l'hôpital Saint-Louis, à Paris, et président de la commission de l'Assistance publique réunissant les spécialistes du sida des hôpitaux parisiens.

Politique

Les figurants

par Alain Ravennes

TROP heureuse de trouver dans son sein, en la personne de M. Stirn, une victime expiatoire à laquelle la classe politique unanime a crié haro sur la baudet, l'avant de retourner à ses petites affaires.

Encore une occasion manquée de s'interroger, comme tout nous y appelle, sur le vide et la régression de la vie politique. Il ne s'agit pas seulement, comme l'on se limite trop souvent à le suggérer, de sa « médiatisation » : Inévitable depuis un bon quart de siècle, elle réserve la meilleure (les conférences de presse du général de Gaulle) et la pire (nul ne sera en panne de choisir ses exemples). Il s'agit, plus précisément, du dévergondage croissant de la politique vers les artifices les plus subalternes du spectacle et les formes les plus triviales de l'émotion. M. Létard ne s'exprime - si l'on peut dire - qu'au centre de jeux de laser violents, censés, à la fois, justifier le déplacement de ses auditeurs et illuminer ses poses christiques. Tel « leader » politique fait des pieds et des mains pour être vu aux côtés de footballeurs, tel autre se faufile dans une émission de variétés, tous cotisent ostensiblement aux « restos du cœur ».

Line Renaud et Madonna

Peut-on m'expliquer, savoir-faire mis à part, ce que Jacques Chirac et François Mitterrand, en sollicitant pour leurs grands meetings présidentiels, qui Line Renaud qui Renaud tout court, qui Johnny Hallyday qui France Gall, ont fait d'autre qu'Olivier Stirn ? Certes, l'échelle n'était pas la même, les coûts non plus ! Mais l'objectif et la

méthode se trouvaient identiques : obtenir de l'affluence sous les prétextes les moins politiques !

En rémunérant des figurants pour ne pas désoliger les excellences inscrites à son colloque - et faire bonne figure face aux caméras, - Olivier Stirn, qui ne prétendait pas à la magistrature suprême, a bien moins péché, me semble-t-il, que Jacques Chirac, alors premier ministre et candidat déclaré à la présidence de la République, quand il s'est rué, travesti en vieux rocker, au concert et aux jets de culotte de M^{me} Madonna.

Faute de convictions, de caractère et, peut-être, de talent, les hommes politiques du jour ont peur de la politique, préfèrent parler d'autre chose et s'inscrivent dans d'autres « structures de signification » - si l'on ose dire. Et quand ils se résignent à faire leur métier, c'est en s'évertuant au mode dit consensuel et au français basique, ce qui a pour conséquence et, d'ailleurs, pour but, qu'ils parlent pour ne rien dire.

La démission des politiques, fait inévitablement le lit du démagogue. Loin de stipendier des dizaines de milliers d'auditeurs, La Pen obtient d'eux un droit d'entrée. En dépit d'anathèmes stériles, il est grand temps de se demander si la démocratie, pour mobiliser et seulement intéresser, peut se passer d'enjeux dramatiques et de l'affirmation de valeurs fortes, comme le sont, par excellence, les valeurs nationales, négligées ou trahies par les uns, secrètement regrettées par beaucoup, martelées et dévoyées par une extrême droite incurablement vichyste.

► Alain Ravennes est écrivain.

Le Monde

Edité par la SARL Le Monde

Gérant : André Fontaine, directeur de la publication
Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982), André Laurens (1982-1985)
Directeur de la rédaction : Daniel Vernet
Administrateurs délégués : Antoine Griset, Nelly Pierret
Rédacteurs en chef : Bruno Frappat, Jacques Amahle, Jean-Marie Colombani, Robert Solé

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :
15, RUE FALGUIÈRE, 75001 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 40-65-25-99 ; Telex 206 806 F

ADMINISTRATION :
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY, 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 49-60-30-10 ; Telex 261311 F MONDISIR

Le Monde

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :
15, RUE FALGUIÈRE
75001 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 40-65-25-99

ADMINISTRATION :
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY
94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 49-60-30-10

Édité par la SARL Le Monde
Durée de la société :
cent ans à compter du
10 décembre 1944
Capital social :
620 000 F
Principaux associés de la société :
Société civile
« Les rédacteurs du Monde »
« Association Hubert-Beuve-Méry »
Société anonyme
des lecteurs du Monde
Le Monde-Entreprises
M. André Fontaine, gérant.

Le Monde
PUBLICITE
André Fontaine, président
Françoise Hugue, directeur général
Philippe Dupuis, directeur commercial
Micheline Orléans,
directeur du développement
5, rue de Montessuy, 75007 PARIS
Tél. : (1) 45-55-91-82 ou 45-55-91-71
Telex MONDPUB 206 136 F
Télécop. 45-55-04-70 - Saucet Hiale
du journal Le Monde et Ripe Press SA.

Imprimerie
de « Le Monde »
12, r. M. Gumbourg
94852 IVRY CEDEX
Commission paritaire des journaux
et publications, n° 57 347
ISSN 0295-2037

Le Monde
TÉLÉMATIQUE
Composés 36-15 - Tapes LEMONDE
ou 36-15 - Tapes LM

Renseignements sur les microfilms
et index du Monde au (1) 42-22-20-20.

Reproduction interdite de tout article,
sauf accord avec l'administration

ABONNEMENTS

1, place Hubert-Beuve-Méry, 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX. Tél. : (1) 49-60-32-90

TARIF	FRANCE	SUISSE-BELGIQUE LUXEMBOURG	AUTRES PAYS Voie normale-CEE
3 mois	400 F	572 F	790 F
6 mois	780 F	1 123 F	1 560 F
1 an	1 400 F	2 086 F	2 960 F

ÉTRANGER : par voie aérienne tarif sur demande.
Pour vous abonner, RENVoyer CE BULLETIN Accompagné de
votre règlement à l'adresse ci-dessus
ou par MINTEL : 36-15 LEMONDE code d'accès ABO
SERVICE A DOMICILE :
Pour tous renseignements : (1) 49-60-34-70

Changements d'adresse définitifs ou provisoires : nos abonnés sont invités à
formuler leur demande deux semaines avant leur départ, en indiquant leur
numéro d'abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Durée choisie : 3 mois ☐ 6 mois ☐ 1 an ☐
Nom : _____ Prénom : _____
Adresse : _____
Localité : _____ Pays : _____
Veuillez attacher l'adresse d'envoi tous les noms propres en capitales d'imprimerie

ÉTRANGER

URSS

La grève des mineurs a été largement suivie

Des milliers de mineurs soviétiques ont lancé mercredi 11 juillet un nouveau défi à Mikhail Gorbatchev en observant une grève de vingt-quatre heures. Le mouvement, largement suivi, a reçu l'appui de dizaines d'entreprises dans tout le pays.

Dans le bassin du Donbass, en Ukraine, le comité de grève a annoncé que cent quarante et un puits sur un total de deux cent cinquante étaient touchés, tandis que, selon l'agence Tass et des journalistes présents sur place, le mot d'ordre de grève était suivi par plus de la moitié des mines du gigantesque bassin houiller du Kouzbass, et dans dix des treize puits de la région de Vorkouta, dans l'Arctique. Le mouvement aurait également gagné l'île de Sakhaline, où dix mines et dix grosses usines étaient en grève.

Contrairement au conflit de l'été dernier qui fondait sa légitimité sur l'absence de réformes économiques, les mots d'ordre des grévistes sont cette fois très politiques : accusent les dirigeants soviétiques de n'avoir pas respecté les engagements pris à cette occasion, ils réclament la

démission du gouvernement de Nikolai Rykov et la formation d'un gouvernement de coalition ; l'éviction des représentants du Parti communiste dans les usines, les mines et les forces armées, ainsi que la nationalisation des biens du Parti.

Dans un communiqué parvenu à Moscou « pour lecture au vingt-huitième congrès du Parti », le Comité de grève du Donbass, initiateur du mouvement, souligne que « seul un gouvernement d'union nationale peut sortir le pays de la crise ». Une intervention d'un délégué des mineurs appelant à la démission du gouvernement en plein congrès mercredi a provoqué un chahut général, nécessitant une intervention de Mikhail Gorbatchev pour rétablir le calme. Le président soviétique, qui avait demandé dimanche aux mineurs de renoncer à leur grève, s'est efforcé de minimiser l'ampleur du mouvement, en assurant qu'il n'avait recueilli dans le pays qu'un « soutien limité ».

Dans la soirée une cinquantaine de délégués du vingt-huitième congrès qui revenaient du Kremlin par la place Rouge ont été coupés par des manifestants venus témoigner leur soutien aux grévistes. (AFP, Reuters, AP.)

M. Vladimir Ivachko, nouveau numéro deux du parti

Un apparatchik de la perestroïka

M. Vladimir Ivachko, qui dirigeait jusqu'à récemment le PC d'Ukraine, a été élu secrétaire général adjoint du comité central du PC soviétique, a-t-on annoncé officiellement, jeudi 12 juillet à Moscou. Sa candidature, proposée par le secrétaire général, M. Gorbatchev, a été approuvée par 3 109 voix contre 1 309. Son principal rival, M. Egor Ligatchev, a recueilli 776 voix en sa faveur et 3 642 contre. Un troisième candidat, M. Doudyrev, recteur d'un institut de Leningrad, a obtenu 150 voix.

M. Vladimir Ivachko, le nouveau numéro deux du parti, est un apparatchik, et même de l'époque peu sympathique des « idéologues », mais il est malgré tout un homme de la perestroïka. D'abord parce que sa carrière ne commence sérieusement qu'après 1985. Né en 1932 à Poltava, en Ukraine, cet Ukrainien de souche n'adhère au parti qu'à vingt-huit ans et n'est recruté par son appareil qu'en 1973, après avoir enseigné pendant plus de quinze ans à l'école des mines de Khar'kov et à d'autres instituts de la même ville. D'abord chef du service « science et enseignement » au comité du parti pour la région de Khar'kov, Vladimir Ivachko est nommé en 1978 secrétaire du même comité en charge de l'idéologie. Il y reste pendant huit ans, sous la coupe du même premier secrétaire, Mykhaïlo Gorbatchev, le baron local de la « stagnation ».

Conseiller militaire à Kaboul ?

A-t-il été, en plus, conseiller militaire à Kaboul et l'un des proches de Babrak Karmal, le président afghan renversé par un coup d'État ? C'est ce que rapportent des sources nationalistes à Kiev, mais l'on ne trouve aucune trace de cet épisode dans ses biographies officielles. Son seul séjour connu à l'étranger est une visite en RFA, à l'invitation des sociaux-démocrates allemands, en mars 1988.

C'est en tout cas en janvier 1988 seulement, à la veille du 27^e congrès du PC, que Vladimir Ivachko conquiert ses premiers vrais galons en devenant coup sur coup secrétaire du PC ukrainien en charge de l'idéologie et membre suppléant du comité central à Moscou (il sera promu titulaire en avril 1989). Nul doute qu'il est alors soutenu par le vétéran brejnévien qui dirige encore le parti en Ukraine, Vladimir Tchitcherinski, lequel préside en personne à son installation, en mars 1987, comme premier secrétaire de la région de Dnepropetrovsk — son propre fief et celui de Leonid Brejnev.

Nouvelle promotion en décembre 1988, lorsque Vladimir Ivachko devient deuxième secrétaire du parti ukrainien, bien placé pour succéder à Tchitcherinski. De fait, le relève se produit neuf mois plus tard, en septembre 1989. En décembre de la même année, M. Ivachko hérite aussi du siège de son prédécesseur au bureau politique du parti à Moscou.

Mais les choses vont très vite avec le bouleversement des institutions qui marque la nouvelle phase de la perestroïka. Eu dans des conditions quelque peu douteuses au Parlement ukrainien ce printemps (d'opportuns exercices militaires avaient permis de faire voter massivement des troupes dans sa circonscription), Vladimir Ivachko se fait élire président de ce Parlement, tout comme Boris Eltsine en Russie, le 4 juin. Une centaine de députés libéraux ont boycotté le vote, tandis que, sous les fenêtres, dix mille manifestants protestent contre ce cumul des fonctions entre la direction du parti et de l'État.

Gestes symboliques

Pourtant, à la différence de Mikhail Gorbatchev aujourd'hui, M. Ivachko cède aussitôt sa casquette de premier secrétaire à son adjoint Stanislav Gourenko, jugé d'ailleurs plus conservateur que lui. Il vient maintenant de démissionner de la présidence de l'État ukrainien, en signe de protestation contre l'« ordre » donné par le soviét suprême de cette République à tous ses membres qui siègent au congrès du PC soviétique de regagner Kiev au plus tôt. Un ordre auquel il n'a pas obtempéré, puisqu'il était désormais « réquisitionné » par M. Gorbatchev pour d'autres fonctions à Moscou.

Bien qu'énigmatique conservateur, Vladimir Ivachko a fait quelques pas en direction des milieux libéraux et nationalistes, notamment du Front populaire Routh, qui a obtenu récemment sa légalisation. En mai, il s'oppose au plan de réforme économique de M. Rykov, auquel il reproche de n'avoir pas consulté les autorités ukrainiennes. En juin, il demande que les conscrits ukrainiens fassent leur service dans leur République, affirmant que « nos enfants n'ont pas à mourir en Azerbaïdjan ».

Autre geste symbolique : il a « décroché » l'Ukraine du fuseau horaire de Moscou pour la rattacher à l'heure des autres Républiques occidentales de l'URSS, balais notamment. Il lui reste, maintenant, à ajuster les pendules de tout un parti qui en a bien besoin... MICHEL TATU

ALBANIE : sauf incident de dernière minute

Les réfugiés de l'ambassade de France arriveront à Marseille en début de semaine prochaine

Si tout se passe bien, c'est-à-dire si les autorités albanaises n'entravent pas le départ des quelque 5 000 réfugiés qui s'entassent à Tirana dans les ambassades de RFA (3 199 réfugiés), d'Italie (808), de France (456) mais aussi de Grèce et de Turquie, ceux-ci devraient commencer à être évacués dans la nuit du jeudi 12 au vendredi 13 juillet.

Les réfugiés, qui ont tous accompli les formalités nécessaires dans les ambassades occidentales — ce qui n'a pas été facile compte tenu de leur nombre mais aussi de leur faible niveau d'instruction — doivent toutefois recevoir le feu vert de leur gouvernement pour pouvoir quitter les ambassades. Le dispositif mis au point dans le plus grand secret sous l'égide de l'émissaire du secrétaire général de l'ONU, M. Staffan de Mistura, devrait se dérouler de la

Une étape vers les États-Unis

« Les Albanais se réservent le droit de décider jusqu'à la dernière minute » l'heure à laquelle les bâtiments arriveront en Albanie, a précisé mercredi le porte-parole du ministère italien des affaires étrangères. Les autorités de Tirana craignent en effet que, si la population est trop bien informée des détails de l'opération, on assiste à une ruée vers les bateaux de personnes désireuses de quitter le pays. Cet afflux

pourrait prendre « des proportions bibliques », a ajouté le porte-parole italien. Une fois tous les réfugiés embarqués, les navires se dirigeront vers le port italien de Brindisi — la traversée dure environ cinq heures — où des dispositions ont été prises par les autorités locales et la Croix-Rouge italienne.

A partir de là, les réfugiés seront ensuite orientés vers les pays de leur choix. Ainsi, les réfugiés de l'ambassade de RFA, après avoir reçu les premiers soins, devraient rapidement quitter Brindisi pour la République fédérale à bord de trains spéciaux. Les réfugiés de l'ambassade de France reprendront l'Orient-Star, qui se dirigera sur Marseille, où il devrait arriver, au mieux, lundi matin. Tout a été mis en place, semble-t-il, pour accueillir les réfugiés en France mais les autorités françaises ont accepté aussi d'être le premier pays d'accueil pour les nombreux Albanais qui ont manifesté le désir de se rendre ensuite aux États-Unis.

Reste à savoir ce qui va ensuite se passer en Albanie. Les diplomates étrangers craignent, en effet, un nouvel afflux de réfugiés dans leurs ambassades et, de source diplomatique française, on indiquait que les ambassades occidentales avaient demandé aux autorités albanaises d'empêcher toute nouvelle arrivée de transfuges. Par quels moyens ? Si le quartier où se trouvent les représentations diplomatiques des pays occidentaux est encore cerné par l'armée et la police, en revanche, les autres ambassades sont souvent disséminées dans la ville et il est possible que de nouveaux Albanais voulant quitter leur pays s'y réfugient.

L'agence de presse albanaise ATA a fait état, mercredi, d'un vaste mouvement de soutien aux « efforts de démocratisation » du numéro 1 albanais, M. Ramiz Alia, que « quelques voyous » ont tenté d'entraver. Le gouvernement a enfin décidé, mercredi, d'autoriser une privatisation, timide, du petit commerce et de l'artisanat. — (AFP, Reuters, AP.)

YUGOSLAVIE

La présidence fédérale condamne la promulgation de la « Constitution du Kosovo »

BELGRADE

de notre correspondant

C'est à la majorité des voix que la présidence fédérale de Yougoslavie a condamné, mercredi 11 juillet, la promulgation de la « Constitution du Kosovo » par les délégués albanais de cette province autonome du sud de la Serbie. « Il s'agit d'un acte politique illégal, qui prend donner au Kosovo le statut d'État souverain... Les délégués du Parlement de la province ont abusé de leurs fonctions... Leur déclaration met en péril l'intégrité de la République de Serbie et de la Yougoslavie », a-t-elle déclaré. La présidence a jugé que la reprise du contrôle de la région par les autorités serbes avait été une mesure « adéquate » puisqu'elle avait pour objectif de « protéger l'ordre constitutionnel et l'intégrité de la Serbie ». D'autre part, elle a déclaré qu'elle allait suivre le développement de la situation et agir en temps voulu pour que le problème du Kosovo soit résolu « pacifiquement et démocratiquement ».

Au Kosovo, les Albanais de souche continuent à opposer une résistance passive. Les forces de l'ordre, renforcées, surveillent de

près le défilé matinal des grévistes dans les rues du centre de Pristina et sont postées jour et nuit devant le bâtiment de la radio-télévision. Les informations en langue albanaise, supprimées depuis le 5 juillet, n'ont toujours pas été rétablies. Le quotidien en langue albanaise Rilindja refuse de se plier aux nouvelles mesures et vient de nommer, de son propre chef, un nouveau directeur. Mercredi matin, Rilindja publiait la lettre de l'ex-premier ministre du Kosovo, M. Jusuf Zejnullahu, adressée au chef du gouvernement fédéral, M. Ante Markovic. M. Zejnullahu met l'accent sur le manque de liberté de la population albanaise et se plaint de la répression qui règne depuis la dissolution du Parlement de la région et affirme que des milliers d'Albanais ont perdu leur emploi et se sentent en danger.

M. Markovic et son gouvernement, qui ont commencé, il y a quelques jours, une « tournée » des républiques et des provinces de la Fédération, ont été reçus, mercredi, par le gouvernement de Serbie. Le gouvernement fédéral a annoncé que, lorsque ces entretiens seraient terminés, M. Markovic s'adresserait à l'opinion publique yougoslave. — (Interim.)

GRANDE-BRETAGNE : l'aide étrangère au syndicat des mineurs

Les déboires du « roi Arthur »

LONDRES

de notre correspondant

M. Arthur Scargill, président de l'Union nationale des mineurs britanniques (National Union of Mineworkers) est à nouveau sur la sellette à propos de l'utilisation, pendant la fameuse grève des houillères de 1984-1985, de l'assistance financière aux « gueules noires » en provenance de l'étranger.

« Tout ce que nous avons fait était au profit de ce syndicat. Je refuse de présenter des excuses auprès de qui que ce soit pour mon rôle dans une période que l'on peut comparer à un état de guerre », lors du congrès annuel du syndicat des mineurs, qui se déroule cette semaine à Durham (nord de l'Angleterre), le « roi Arthur » a formellement démenti les accusations de faux en écritures lancées à son encontre dans la presse. Selon le quotidien travailliste Daily Mirror et la chaîne privée Central Television, M. Scargill aurait remis un document officiel falsifié au juriste Gavin Lightman, chargé de l'enquête sur l'utilisation des fonds libyens qu'aurait reçus le président du NUM. Ce rapport, rédigé à la demande du syndicat des mineurs, innocentait son flamboyant leader, accusé par un ancien collaborateur d'avoir utilisé à des fins personnelles pour payer ses dettes l'assistance financière offerte à l'automne 1984 par le colonel Kadhafi.

M. Scargill, qui a choisi de se défendre pied à pied, s'est dit prêt également à rendre le cadeau de 1,4 million de livres (10 millions de francs) provenant de la quête organisée par les syndicats soviétiques au profit des grévistes britanniques.

Les premiers témoignages

« Le pays est un immense camp de prisonniers »

IOANNINA (GRÈCE)

de notre envoyé spécial

Les réfugiés albanais d'origine grecque continuent à arriver à Ioannina, capitale provinciale du nord de la Grèce. Dans la seule nuit du lundi 9 au mardi 10 juillet, sept nouveaux réfugiés ont pu traverser la frontière sud de l'Albanie avec pour seul bagage la chemise qu'ils avaient sur le dos et des récits hallucinants.

La plupart des fuyards hésitent à donner les détails de leur aventure, craignant des représailles contre leurs familles. Tous les Albanais, disent-ils, sont passibles d'exécution immédiate s'ils sont pris en train de s'évader. Basilis, un ouvrier souriant de dix-neuf ans, raconte son évitement du dernier.

Le soir, il escaladait une falaise pour atteindre la région frontalière avant de traverser une trentaine de rangées de fil de fer attachés à des mines éclairantes. « Si un garde m'avait vu, je me serais jeté de la falaise. Si j'avais essayé de rentrer, on m'aurait tué sur-le-champ », affirme-t-il.

Matraques et foudres

Philippos, un ouvrier de vingt-quatre ans, le visage tellement marqué qu'on lui donnerait dix ans de plus, avait organisé sa fuite depuis cinq ans. A sa deuxième tentative, six autres évadés, à quelques centaines de mètres de lui, auraient été tués par les gardes.

Mais la semaine dernière, avec seulement une pioche, il y creusait sous des barbelés électrifiés et a réussi à s'en sortir. Quatre autres fuyards, arrivés mardi matin en passant par un chemin très montagneux, n'ont vu aucun soldat, aucun barbelé. Un compagnon de fuite de Philippos, Stavros, affirme avoir vu un squelette humain près de la frontière. Deux autres réfugiés, récemment arrivés, affirment eux aussi avoir trouvé les cadavres de personnes ayant tenté de fuir.

Stavros évoque ses quinze années passées dans un camp de travail, dont les conditions sont

proches du goulag soviétique, pour avoir été suspecté de vouloir fuir l'Albanie. « Ils avaient des menottes, récupérées de l'occupation nazie, qu'ils serraient autour de nos poignets jusqu'à l'évanouissement. Ils aimaient aussi vous ligoter les mains derrière le dos et donner des coups de pied. C'était rare d'être frappé à coups de poing, ils avaient trop peur de se blesser. Ils préféraient les matraques et les foudres. »

Des conditions dignes du Moyen Âge

Selon lui, les prisonniers ne mangent chaque jour qu'un potage maigre, quelques tranches de pain, avec, le soir, une tasse de thé. Les prisonniers avaient le crâne rasé et portaient des uniformes marron. « Si vous leur disiez que vous étiez trop faible pour travailler, ils vous matraquaient. Certains prisonniers, qui se sentaient incapables de continuer à travailler, se sont fracturé les os ou se sont coupés gravement pour être déclarés inaptes. » Un autre évadé précise encore : « Les gardiens ont parfois injecté de l'essence aux prisonniers pour les rendre malades. »

Stavros a passé plusieurs années dans les prisons de Spac, Burkitz, Batra et Boper, et dans les mines de chrome ou de cuivre où les prisonniers travaillaient dans des conditions dignes du Moyen Âge. « Nous avons travaillé à la lumière des bougies, et on avait un quota à remplir. Dix wagons chacun tous les jours, à peu près 1,3 tonne, et il fallait qu'on les pousse nous-mêmes sur 1 kilomètre », a-t-il dit.

Maintenant Stavros craint pour la sécurité de sa femme et de ses deux enfants, restés là-bas : « Je crains qu'on les exécute, ou qu'on injecte du poison aux enfants. » Mais il s'est juré de ne plus jamais rentrer en Albanie. « Il n'y a pas de mots pour décrire les conditions de vie en Albanie. Le pays est un immense camp de prisonniers. »

PETER GREEN

Jean-François Deniau
L'Empire Nocturne

Grand Prix
Paul Morand
de l'Académie
française 1990.



OLIVIER ORBAN

سكن من الاجل

هكذا من الاحمل

4 Le Monde • Vendredi 13 juillet 1990 •

EUROPE

Nouvelles difficultés entre Bonn et Varsovie sur la question de la frontière Oder-Neisse

BONN
de notre correspondant

« Quel besoin les Français éprouvent-ils de se montrer plus polonais que les Polonais eux-mêmes ? » A la veille de la troisième rencontre, mardi 17 juillet à Paris, du groupe « 2+4 », qui discute des aspects extérieurs de l'unification allemande, on est à nouveau entré, dans les milieux gouvernementaux de Bonn, dans l'ère du soupçon. L'essentiel de l'ordre du jour de cette réunion est consacré à la question de la fixation définitive de la frontière orientale de l'Allemagne, et les six, cette fois, seront sept, le ministre polonais des affaires étrangères, M. Josef Skubiszewski, étant invité à faire valoir son point de vue.

En dépit des déclarations optimistes de M. Hans Dietrich Genscher, les négociations de Paris risquent d'être plus délicates que prévu. Le ministre ouest-allemand des affaires étrangères avait retiré l'impression de la dernière réunion du « 2+4 » de Berlin-Est, le 24 juin, que toute ambiguïté sur cette question avait été levée avec l'adoption, le 22 mai, par le Bundestag et la Volkskammer d'une déclaration reconnaissant le caractère définitif de la frontière Oder-Neisse et s'engageant à faire ratifier par le futur Parlement de l'Allemagne un traité dominant force de loi internationale à cette déclaration d'intention. On notait également avec satisfaction à Bonn que le gouvernement de Varsovie semblait

avoir renoncé à son exigence de faire ratifier ce traité par les Parlements de la RDA et de la RFA avant l'unification.

Or des rumeurs concordantes, reprises par la presse ouest-allemande, indiquent que M. Skubiszewski demanderait que l'accord sur le rétablissement de la souveraineté pleine et entière de l'Allemagne, auquel doit aboutir la conférence « 2+4 », soit suspendu dans son application jusqu'à la ratification du traité frontalier. On peut imaginer la fureur des dirigeants ouest-allemands qui n'hésitent pas à parler, si l'on en croit le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, de « chantage » et de « pression inadmissible ». Le chancelier Kohl tient en effet absolument à ce que la souveraineté totale de son pays soit établie avant la fin de l'année, raison électorale oblige, et estime avoir fait tout ce qui était possible pour donner satisfaction aux Polonais.

« Il ne s'agit pas d'un problème politique, mais d'une question juridique soulevée par des fonctionnaires français et britanniques », déclare-t-on à la chancellerie, où l'on tient bien à faire la différence entre les « politiques » anglais ou français, qui auraient compris et adopté le point de vue de Bonn sur la question, et les « fonctionnaires » qui prendraient un malin plaisir à compliquer les choses pour les retarder. Il est néanmoins compliqué, juridiquement, de signer un accord mettant fin au statut de l'Allemagne d'après-guerre avec la seule promesse



qu'un traité sur les frontières, jugé essentiel par les alliés, sera négocié, signé et ratifié ultérieurement.

Le soutien ostensible apporté par M. Mitterrand à la position polonaise, qui s'est traduit par la réception, ce printemps à Paris, de MM. Mazowiecki et Janulewski, n'a pas été oublié à Bonn. Le chancelier Kohl a été irrité du manque de confiance à son égard du président français, à qui il avait expliqué qu'il lui fallait un peu de temps pour faire admettre la reconnaissance de la frontière Oder-Neisse par une partie de la CDU. « Il a eu très peur que les pressions franco-polonaises ne fassent échouer sa stratégie de viol en douceur des irrédutibles », explique-t-on encore à la chancellerie.

On craint donc que, le 17 juillet, Paris ne se fasse encore l'avocat de positions polonaises estimées inadmissibles par Bonn. Ces exigences de Varsovie sont motivées par des considérations de politique intérieure : M. Mazowiecki ne tient pas à être en butte à la surenchère nationaliste et populiste des communistes et des amis de Lech Walesa. Mais cette attitude se fonde aussi sur l'expérience traumatisante du mois de novembre dernier,

lorsque le chancelier Kohl s'était rendu en Pologne pour « sceller la réconciliation polono-allemande ». On avait pu alors constater que le chancelier s'était obstinément refusé à accomplir le pas politique décisif de la reconnaissance de la frontière, mais que, en revanche, il avait été intraitable sur les conditions inhérentes à la remise d'une partie de la dette polono-allemande à la RFA. Le document final fixait très précisément ce que Varsovie devait faire de cet argent : essentiellement assurer le maintien du patrimoine culturel allemand dans les anciens territoires de l'Est. On peut alors comprendre le soul des dirigeants polonais d'éviter le face-à-face avec une partie allemande dont l'arrogance n'est qu'à peine masquée par les formules diplomatiques et les stéréotypes du discours de réconciliation. La « clause suspensive » qu'ils demandent pour la mise en œuvre des décisions de la conférence « 2+4 » est une sorte de « garantie de bonne fin » d'un processus qu'ils ne veulent pas laisser à la seule maîtrise d'ouvrage du puissant voisin allemand.

LUC ROSENZWEIG

ROUMANIE

Le Parlement se réunit en assemblée constituante

Le Sénat et la Chambre des députés roumains se sont réunis, mercredi 11 juillet, pour rédiger une nouvelle Constitution. Le président du Sénat, M. Alexandru Bălanescu, a souligné qu'il s'agissait là de la première assemblée constituante depuis 1923. Pour sa part, l'association des anciens prisonniers politiques a demandé la libération immédiate de Marian Munteanu, leader de la Ligue des étudiants, et des personnes arrêtées « pour raison politique ». Marian

Munteanu est inculpé d'« incitation à la violence » et de « participation à la destruction d'édifices publics ». Selon le premier ministre, M. Petre Roman, il est le seul étudiant détenu après les événements de juin. Afin d'assurer une garde plus efficace des objectifs « importants » du pays, le gouvernement, d'autre part, approuvé la création d'une gendarmerie, qui renforcera les forces de police et qui interviendra dans des moments exceptionnels. (AFP, Reuters.)

(Publicité)

JUSTICE POUR LES 3 PERSONNALITES KURDES ASSASSINEES A VIENNE

Le 13 juillet 1989, le Dr. Abdul Rahman GHASSEMILOU, Secrétaire général du Parti Démocratique du Kurdistan d'Iran, ainsi que deux autres personnalités kurdes, Abdullah GHADERI-AZAR et le Dr. Fadhel RASSOUL, ont été assassinés à Vienne par des émissaires officiels de la République islamique d'Iran, lors de négociations destinées à trouver une solution pacifique à la question kurde en Iran.

Un an après, le Gouvernement autrichien n'a ni révélé la vérité, ni mis en œuvre tous les moyens dont dispose un Etat de droit afin que la Justice poursuive sans entraves son action.

Nous, les signataires, refusons que ce crime reste impuni et demandons que toute la lumière soit faite sur cette affaire, que les résultats de l'enquête soient rendus publics et que les organisateurs de ce triple assassinat soient désignés à l'opinion internationale et traduits devant la Justice.

Nous demandons simplement que JUSTICE SOIT FAITE !

PREMIERS SIGNATAIRES

Lord AVEBURY, président du Groupe des Droits de l'Homme au Parlement britannique; Patrick BAUDOUIN, secrétaire général de la Fédération Internationale des Droits de l'Homme; Claude BOURDET, journaliste; Michel BLUM, président d'honneur de la F.I.D.H.; M. BONNOT, fondateur et ancien président d'Aide Médicale Internationale; Gérard CHALAND, écrivain; Edmonde CHARLES-ROUX, écrivain et journaliste; S. CHARAFKANDI, secrétaire général du P.D.K.I.; B. GALLEY, député; R. GALLISSOT, professeur à l'Université de Paris VIII; C. GAVRAS, cinéaste; Atefe GORGIN, écrivain et poétesse iranienne; Dr. Bernard GRANJON, vice-président de M.D.M.; Th. HAMMARBERG, ancien secrétaire général d'Amnesty International, président du Comité suédois de soutien au peuple kurde, Suède; E. HARALDSSON, professeur à l'Université de Reykjavik, Islande; F.E. JACOB, membre du CC de la L.D.H.; Daniel JACOBY, président de la Fédération Internationale des Droits de l'Homme; Yves JOUFFA, président de la Ligue des Droits de l'Homme; E. KAISER, fondateur de Terre des Hommes, Suisse; N. KHAKSAR, écrivain iranien; E. KHOI, poète iranien; A.K. LAHIDI, président de la Ligue iranienne des Droits de l'Homme; Jacques LEBAS, président de Médecins du Monde; Claude LIAUZU, professeur à l'Université de Paris VII; J. LITTMANN, président d'Aide Médicale Internationale; Léo MATARASSO, avocat; Juliette MINCES, écrivain; Alexandre MINKOWSKI, professeur de médecine; Kendal NEZAN, président de l'Institut Kurde de Paris; B. NIRUMAND, écrivain iranien; Henri NOGUERES, président d'honneur de la Ligue des Droits de l'Homme; N. PAKDAMAN, professeur à l'Université de Paris VII; V. PARLATO, écrivain, Italie; Maxime RODINSON, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes; Laurent SCHWARTZ, professeur à l'Ecole polytechnique; B. STORA, professeur à l'Université de Paris VIII; F. TARABLUSSI, écrivain libanais; M. TEHRANI, écrivain iranien; Dr. Martin Van BRUNESSEN, ethnologue, Pays-Bas; P. VIDAL-NAQUET, professeur à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes; Elie WIESEL, Prix Nobel de la Paix, Etats-Unis.

Merci d'envoyer votre signature à l'adresse suivante:
Association Franco-Kurde (AFK), BP 102, 75623 Paris cedex 13

AMÉRIQUES

CUBA

Sept nouveaux réfugiés à l'ambassade de Tchécoslovaquie à La Havane

Sept autres Cubains sont entrés mercredi matin 11 juillet dans l'enceinte de l'ambassade de Tchécoslovaquie à La Havane, où étaient déjà réfugiés depuis lundi cinq dissidents et deux jeunes étudiants, a indiqué un fonctionnaire de l'ambassade. Les sept nouveaux réfugiés revendiquent le droit d'abandonner le pays. Le gouvernement cubain a indiqué pour sa part lundi soir, dans une note lue à la télévision, qu'il ne négocierait pas la sortie des réfugiés. La note souligne qu'il est bien connu que, « depuis trente ans, l'une des armes employées pour combattre la révo-

lution cubaine a été de faire entrer des Cubains dans des ambassades étrangères afin qu'ils lancent des campagnes de presse antieubaines et créent une fausse image d'insécurité à Cuba ».

Apparemment soucieux d'éviter une prise d'assaut des ambassades étrangères afin qu'ils lancent des campagnes de presse antieubaines et créent une fausse image d'insécurité à Cuba par des candidats au départ comme en Albanie, le ministère cubain des affaires étrangères avait convoqué lundi soir les ambassadeurs en poste dans le pays pour les « tenir informés de la situation et des positions cubaines ». (AFP, Reuters.)

NICARAGUA

M. Chamorro exige la fin de la grève avant toute négociation

La présidente du Nicaragua, M. Chamorro, a exigé mercredi soir 11 juillet que le Front national des travailleurs (FNT, centrale syndicale sandiniste) mette fin à la grève qui paralyse le pays depuis le 2 juillet, avant que ne reprennent les négociations.

Au cours d'une conférence de presse, la présidente s'est dite prête à négocier mais seulement une fois que « les rues seront libérées de tout obstacle, les installations de l'Etat rendues aux autorités civiles et que les services publics fonctionneront normalement ».

Mercredi, les barricades qui paralysaient la capitale ont été démantelées par les grévistes après un appel en ce sens du FNT - qui réclame la stabilité de l'emploi et l'instauration d'un salaire minimum d'environ 200 dollars - mais les occupations d'entreprises se poursuivaient. Dans l'après-midi un attentat a été perpétré par un groupe d'inconnus contre la station émettrice de Radio Corporacion, principale radio antisandiniste.

Le chef de l'armée, le général Humberto Ortega (sandiniste, frère de l'ancien président Daniel Ortega), présent à la conférence de presse de la présidente, a pour sa part fermement écarté toute idée de coup d'Etat tout en soulignant que l'armée « ne tirera pas sur le peuple ». Tandis que M. Chamorro estimait que « la majorité » des membres de la police et de l'armée, à laquelle elle avait ordonné lundi de rétablir l'ordre, ont apporté à cette tâche leur « soutien effectif ».

De son côté, M. Daniel Ortega a appelé mercredi soir à la radio les grévistes à agir « avec fermeté mais également avec maturité », tout en dénonçant les « secteurs extrémistes » proches du gouvernement et qui, selon lui, cherchent à provoquer une intervention américaine dans le pays. (AFP.)

■ CANADA : un policier tué lors d'affrontements avec des Indiens aux portes de Montréal. - Un policier a été tué d'une balle en pleine tête au cours d'une véritable bataille rangée qui a éclaté mercredi 11 juillet, à Oka (au nord-ouest de Montréal)

ÉTATS-UNIS : la convention démocrate de 1992

Une aubaine pour le maire de New-York

NEW-YORK

de notre correspondant

Une aubaine pour M. David Dinkins. Au moment où le maire de New-York s'apprête à colmater les brèches de son budget, avec un déficit annuel qui avoisine les deux milliards de dollars, la perspective d'accueillir dans sa ville en 1992 la convention du parti démocrate, constitue une excellente nouvelle. Le choix de la « Big Apple » n'a pas été simple.

Longtemps, cinq grandes métropoles américaines se sont affrontées pour obtenir l'investiture. Finalement, New-York était restée en concurrence avec La Nouvelle-Orléans. Mais l'Etat de Louisiane a voté récemment une législation anti-avortement parmi les plus draconiennes aux Etats-Unis, ce qui a décidé les démocrates à écarter définitivement La Nouvelle-Orléans.

New-York, qui avait déjà été désignée pour la convention démocrate de 1976 précédant l'élection du président Carter, espère accueillir en 1992 plus de vingt mille délégués et invités, auxquels se joindront quinze mille journalistes. A raison d'un minimum de 350 dollars de dépenses par jour et d'une durée de quatre à sept jours, selon les participants, la municipalité a déjà chiffré à plus de 100 millions de dollars les recettes espérées pour la ville.

La capacité hôtelière de New-York étant jugée suffisante en dépit de la période retenue - la mi-juillet, - seuls quelques travaux de remise à neuf sont prévus au Madison Square Garden, où se tiendra la grand-messe démocrate.

S. M.

EN BREF

■ BULGARIE : poursuite des manifestations à Sofia. - Plusieurs centaines d'étudiants et d'intellectuels bulgares ont continué, mercredi 11 juillet, à occuper une partie de la place devant le palais présidentiel de Sofia. Les manifestants ont annoncé qu'ils persisteront jusqu'à l'obtention d'un engagement par écrit de la part du Parti socialiste (ex-communiste) de donner suite à leurs revendications, notamment celle d'écarter du pouvoir tous les anciens dirigeants communistes. (AFP.)

■ Tchécoslovaquie : M. Havel nommé un aristocrate à la tête de son bureau présidentiel. - Le président Vaclav Havel a annoncé, mercredi 11 juillet, une restructuration de la chancellerie présidentielle et nommé à sa tête le prince Karl de Schwarzenberg en remplacement de Josef Lizar qui a repris son métier d'avocat. Horticier d'une des plus illustres familles de la monarchie austro-hongroise, M. Schwarzenberg, qui est né à Prague, est le président de la Fédération internationale d'Helsinki pour les droits de l'homme. (AFP, Reuters.)

■ POLOGNE : grève des paysans. - Les routes de Pologne ont été bloquées pendant deux heures, mercredi 11 juillet, par un mouvement de grève des agriculteurs qui a été « massivement suivi », a annoncé Radio-Varsovie. Lancée par le syndicat Solidarité rurale après l'échec des pourparlers, samedi à Varsovie, entre représentants des agriculteurs et responsables gouvernementaux, cette grève n'a pas eu le soutien du parti paysan (PSL) qui appuie pourtant leurs revendications.

■ Tchécoslovaquie : M. Havel nommé un aristocrate à la tête de son bureau présidentiel. - Le président Vaclav Havel a annoncé, mercredi 11 juillet, une restructuration de la chancellerie présidentielle et nommé à sa tête le prince Karl de Schwarzenberg en remplacement de Josef Lizar qui a repris son métier d'avocat. Horticier d'une des plus illustres familles de la monarchie austro-hongroise, M. Schwarzenberg, qui est né à Prague, est le président de la Fédération internationale d'Helsinki pour les droits de l'homme. (AFP, Reuters.)

LE MONDE

Juillet 1990

diplomatique

● TEMPÊTE SUR LA COOPÉRATION FRANCO-AFRICAINES

Désormais, annonce l'Elysée, l'aide française sera liée aux efforts des gouvernements africains en faveur de la démocratie. Pourtant, le soutien de Paris aux régimes dictatoriaux et corrompus se poursuit. Combien de temps la France pourra-t-elle tenir ce double langage ?

● CHEZ LES PALESTINIENS DES DEUX RIVES, par Alain Gresh.

A Jérusalem, siège le gouvernement le plus à droite depuis 1948. Les négociations de paix sont bloquées. Alain Gresh s'est rendu chez les Palestiniens d'Israël, de Cisjordanie et de Jordanie : à nouveau se dessinent d'irréversibles ruptures...

Egalement au sommaire :

● AUX ETATS-UNIS : le BOURREAU MET LES BOUCHÉES DOUBLES (Serge Halimi). - LA FAILLITE DES CAISSES D'ÉPARGNE (Jacques Decourcy). - REBATTIR L'ÉCONOMIE GRACE AUX DIVIDENDES DE LA PAIX (Jacques Decourcy et Alain Arnaut).

● LE FOOTBALL, C'EST LA GUERRE, par Ignacio Ramonet.

En vente chez votre marchand de journaux

هكذا من الاجل

DIPLOMATIE

La fin du sommet des pays industrialisés à Houston

Les Sept n'ont pas surmonté leurs principales divergences

Le sommet des sept pays les plus industrialisés s'est achevé mercredi 11 juillet à Houston (Texas) avec la publication d'une déclaration finale. Ce texte s'efforce de voiler les divergences subsistant sur les deux principaux dossiers examinés pendant le sommet : les subventions agricoles et l'aide à l'URSS. S'agissant de l'aide à l'URSS, M. Mitterrand a regretté que la France, qui la souhaite « immédiate et sans conditions vexatoires », n'ait pas été davantage suivie. Il a jugé « dérisoires » les conditions mises par les Etats-Unis à un appui soutenu à Moscou, notamment l'arrêt de l'aide soviétique à Cuba.

HOUSTON

de notre envoyée spéciale

Un sommet pour rien ? Sans aller aussi loin que l'un des délégués à Houston qui estimait que l'on pourrait bientôt « remplacer les sommets par des images de synthèse », il faut bien reconnaître que les résultats concrets de cette réunion des Sept sont fort maigres.

Les divergences initiales sur les principaux sujets n'ont guère été réduites et l'exercice aura consisté surtout, pour les ministres et les sherpas, à trouver des formulations diplomatiques qui enrobent cette diversité de points de vue dans un texte acceptable par tous. Houston faisait suite aux précédentes réunions des Douze à Dublin et des seize pays membres de l'OTAN à Londres. Le message qui s'en dégage est incontestablement moins fort que les deux précédents.

Ce message est d'abord celui que, unanimement, les Sept ont voulu adresser à M. Mikhaïl Gorbatchev pour l'encourager. Mais si l'alliance atlantique, réunie à Londres il y a quelques jours, a réussi à mettre un terme à quarante ans de guerre froide dans le domaine de la sécurité, le tournant n'a pas été aussi nettement pris à Houston en matière économique et de confiance, de ce point de vue, n'est pas aussi clairement restaurée dans les relations avec l'URSS.

Chaque pays ou groupe de pays — les Etats-Unis, le Japon, les Euro-

péens — ont défendu, sur ce sujet comme sur l'agriculture et sur l'environnement, leurs intérêts particuliers et aucun consensus de fond ne s'est dégagé.

Les Etats-Unis étaient soucieux de montrer qu'il ne faut pas conclure trop vite à leur déclin, qu'ils restent les champions du libéralisme économique et ne battent pas en retraite devant une Communauté européenne qui de plus en plus s'impose, même si elle n'en a pas encore elle-même parfaitement conscience. Devant elle, les Américains semblent encore hésiter entre un vrai partenariat et le maintien de leur leadership, et le sommet de Houston n'aura pas réussi à clarifier une relation transatlantique qui se cherche.

Tandis que M. George Bush se comportait avec ses partenaires en président de séance « équilibré », au dire de la délégation française, sachant écouter et prendre en compte les points de vue différents qui s'exprimaient dans d'autres forums, la jeune garde de l'administration américaine faisait brutalement l'assaut contre les thèses européennes, en particulier sur les problèmes de l'agriculture et du commerce.

Cohésion européenne

Le débat agricole n'a pas progressé et c'est en adversaires farouches qu'Européens et Américains se retrouveront dans une dizaine de jours à Genève. Plus grave, les philippiques démagogiques de M. Carla Hills, le chef de la délégation américaine dans l'Uruguay Round, ont montré que les Etats-Unis voulaient imposer leurs vues plutôt que rechercher un compromis. C'est dire si les arguments sociologiques développés notamment par M. Jacques Delors pour défendre une « agriculture-mère de vie » ont peu de chances d'être entendus par des oreilles américaines.

La cohésion européenne qui, sans être parfaite, s'est néanmoins largement manifestée, la présence toujours plus affirmée de la Communauté, étonnent et gênent les Américains. Ils s'en sont à peine cachés. Rien ne dit malheureusement que cette découverte les incite à plus de modération.

Sur l'aide à l'URSS, chacun peut aussi clamer victoire. Les Etats-Unis

sont certes embarqués dans un exercice qu'ils récusent. Il y a peu de temps encore, et la Communauté européenne peut s'en féliciter. Ni le FMI ni la Banque mondiale ne pourraient imposer leurs vues sur l'évaluation des besoins économiques de l'URSS à la Commission de Bruxelles, qui a engagé le même travail mais dans un état d'esprit très différent.

Les Etats-Unis se réservent en revanche la possibilité de ne pas aller au-delà d'une simple assistance technique à l'URSS, soit en se prévalant de conclusions de ces deux institutions internationales (FMI et Banque mondiale), soit en faisant valoir que les conditions politiques d'une aide économique et financière à l'URSS qu'ils ont fait figurer dans le texte final ne sont pas remplies. L'effet le plus positif que pourrait avoir l'offensive européenne sur cette question serait, dans le meilleur des cas, de faire évoluer l'opinion américaine qui, pour l'instant, l'ignore MM. Bush et Baker.

Les considérations américaines d'ordre intérieur ont joué encore plus sur les questions d'environnement et M. Bush ne s'en cachait pas dans sa conférence de presse finale : « Je suis aussi soucieux du sort des Américains, de leur emploi que de la préservation de l'environnement », disait-il. Le chancelier Kohl, qui s'était fait le champion de l'écologie à Houston, aura obtenu beaucoup moins que ce qu'il demandait. Mais, diront les mauvaises langues, on ne peut pas tout avoir.

CLAIRE TRÉAN

M. Chirac : « La France doit d'abord aider l'Afrique. » — Dans un entretien accordé au Figaro du 12 juillet, M. Jacques Chirac déclare comprendre que « les Allemands souhaitent aider Gorbatchev », car « c'est un moyen pour eux de se ménager la bienveillance des Soviétiques dont ils ont besoin pour parachever leur réunification ». Le président du RPR ajoute : « Pour nous, cela ne saurait être une priorité. Au lieu de subventionner un pays qui continue à assumer des dépenses militaires considérables, nous ferions mieux d'aider le Maghreb et l'Afrique. Ce serait aussi une manière de nous aider nous-mêmes. »

Le compromis agricole reflète largement les vues de la CEE

HOUSTON

de notre envoyé spécial

Le débat sur la réforme des politiques agricoles s'est donc finalement achevé sans éclat. Pour éviter un constat de divergence qui aurait signifié l'échec de la réunion de Houston, M. George Bush s'est résigné à l'adoption d'un texte qui, pour être un compromis, reflète néanmoins largement les thèses européennes.

L'offensive de grand style lancée à Houston par le président des Etats-Unis et plusieurs de ses ministres contre la politique agricole commune (PAC), et dont le principal objectif était de diviser les quatre pays membres de la CEE (France, Grande-Bretagne, Italie, RFA) a échoué, révélant une mauvaise évaluation de la réalité communautaire. Ce compromis de façade que les délégations se sont empressées d'interpréter de façon contradictoire, laisse les choses en l'état. Houston n'ayant rien résolu, une période de conflits commerciaux va sans doute s'ouvrir entre les Etats-Unis et la Communauté.

Il est à craindre qu'un tel climat influence négativement le reste des relations transatlantiques. Les prochaines heures devraient reprendre dès la session plénière de l'Uruguay Round, du 23 au 27 juillet à Genève. La tension grandira jusqu'en décembre lorsque se réunira, à Bruxelles, la conférence ministérielle devant clore ce cycle de négociations.

« Pour les Etats-Unis, il s'agit de nous écarter du marché et de prendre notre place », c'est ainsi que M. Jacques Delors, président de la Commission européenne, résume l'enjeu de la négociation. La Communauté, même si les intérêts de ses Etats membres sont loin de toujours coïncider, n'a pas l'intention de se laisser faire. « J'observe qu'il y a eu au cours de ce sommet une harmonie presque complète entre les pays européens de la Communauté, ce à quoi nous n'étions pas complètement habitués », a relevé M. François Mitterrand.

M. Margaret Thatcher avait proposé, pour le passage commercial et agricole de la déclaration économique, une formulation qui fut immédiatement approuvée par la France, l'Italie et la RFA mais que les Etats-Unis avaient rejeté. Le texte final donne quelque raison de satisfaction aux Américains. Les chefs d'Etat et de gouvernement expriment l'intention de simplifier personnellement

dans la négociation et d'intervenir si nécessaire en cas de blocage.

Un tel engagement n'est pas forcément académique : on imagine déjà les coups de téléphone pressants de M. Bush à M. Kohl ou à M. Thatcher... La cohésion communautaire est une entreprise qui exige des soins aussi constants qu'intensifs ! Le texte « conseille » aux négociateurs de tenir compte du rapport établi par M. De Zeeuw, le président du groupe des négociations agricoles du GATT, un document qui ne plaît guère aux Européens notamment parce qu'il met un accent particulier sur l'élimination des subventions à l'exportation. Cependant il n'est pas demandé, c'est l'essentiel pour la Communauté, que ce rapport serve de base à la négociation.

Partage équitable du fardeau

Les parties contractantes du GATT « réduiront non seulement les soutiens internes mais aussi les subventions à l'exportation et les protections à l'importation ». Cela pourra servir aux négociateurs américains pour réclamer à la Communauté des réductions portant de façon directe et spécifique sur les subventions à l'exportation.

Mais il est bien précisé, font remarquer les Européens, que le démantèlement des subventions devra se faire de façon « cohérente ». Il ne pourra être question de diminuer plus les subventions à l'exportation que le soutien interne, ce qui affaiblirait les experts de la CEE, enlève tout caractère gênant à cette disposition (1).

Les Européens trouvent dans la déclaration plusieurs autres motifs de satisfaction et leur analyse du texte est, au total, nettement positive. Le démantèlement des subventions doit être « substantiel, progressif » et porter sur les différentes formes de soutien à l'agriculture. En d'autres termes, les autres pays producteurs qui subventionnent leur agriculture, Etats-Unis en tête, devront accomplir un effort équivalent à celui réclamé à la CEE.

Un instrument sera mis au point qui permettra de comparer des mesures de soutien différentes et de parvenir ainsi à un partage équitable du fardeau. Le texte adopté par les Sept reconnaît que la diversité des mécanismes de soutien reflète de façon légitime les différences économiques et sociales

existant entre les agricultures des pays industrialisés.

M. Delors s'est félicité de cette nouvelle sensibilité sociologique. « Pour l'Europe, l'agriculture est un élément fondamental et personne ne nous poussera à renoncer à un système [la PAC] qui permet de sauver notre agriculture. Nous n'allons pas désertifier 30 % de nos terres pour faire plaisir à un pays qui ne comprend pas nos problèmes. Il ne peut y avoir de développement rural sans agriculture. »

M. Delors a également déploré la modestie des résultats du sommet sur la dette et l'environnement. La déclaration économique fait certes référence aux propositions de la France visant à alléger la dette publique des « pays à revenu intermédiaire », mais en termes peu engageants. Le premier ministre japonais avait réagi de manière négative à l'initiative de M. Mitterrand. « Je ne comprends pas pourquoi », s'est exclamé M. Delors. Il s'est montré particulièrement préoccupé par le cas polonais. « J'espère qu'au cours des prochains mois la Communauté prendra une initiative pour aider la Pologne. »

En raison de l'opposition américaine, les Sept n'ont pu annoncer des mesures visant à stabiliser les émissions de dioxyde de carbone, un des principaux responsables de l'effet de serre, c'est-à-dire du réchauffement de la planète. Les Etats-Unis, hantés par l'insuffisante compétitivité de leur industrie, réagissent à lui imposer une charge nouvelle. La Banque mondiale et la Commission européenne ont été chargées de préparer ensemble, en collaboration avec Brasilia, un programme de sauvetage de la forêt tropicale brésilienne qui sera étudié en 1991 à Londres, lors du prochain sommet des Sept.

PHILIPPE LEMAITRE

(1) Une baisse des prix garantis européens de 5 % entraîne automatiquement une baisse de la subvention à l'exportation de 5 % dans la mesure où celle-ci compense l'écart entre le prix intérieur de la CEE et le prix mondial. La CEE, si elle promet une baisse de prix de 5 %, peut donc, sans danger, s'engager à réduire la subvention à l'exportation de 5 % à condition toutefois (cela va de soi, affirmant ses experts) de pouvoir sans problème relever la subvention si le prix mondial baisse.

Des sujets de satisfaction pour Tokyo

TOKYO

de notre correspondant

Après avoir risqué d'apparaître isolé, dans son souci de rétablir l'aide à la Chine et de faire valoir sa réserve à l'égard de l'URSS, le Japon sort du sommet de Houston avec des sujets de satisfaction qui dépassent ses attentes. Le premier, et non des moindres, étant la référence, dans le communiqué final, à son contentieux territorial avec Moscou.

C'est la première fois, précise-t-on à Tokyo, qu'un document officiel adopté lors d'une rencontre internationale mentionne cette question. Le texte souligne « l'importance pour le gouvernement japonais du règlement pacifique du différend sur les territoires du Nord ». Dans son commentaire, le secrétaire d'Etat américain, M. Baker, avait précisé, en évoquant la préoccupation suscitée chez les Sept par la persistance d'une tension dans la région Asie-Pacifique, qu'« une solution rapide de la question des territoires du Nord était une étape essentielle en vue d'une normalisation des relations nippo-soviétiques ».

Succès diplomatique

Les Sept n'ont pas explicitement pris parti dans ce litige, souhaitant seulement une solution. Mais le fait qu'ils l'évoquent en précondition à une normalisation des relations nippo-soviétiques (alors que, officiellement du moins, Moscou estime que la question n'existe pas) et, surtout, qu'ils aient employé la terminologie nippone « territoires du Nord » pour désigner les quatre îles du sud de l'archipel des Kouriles occupées par les Soviétiques depuis 1945, est interprété par les Japonais comme l'expression du soutien de leurs partenaires à leur revendication. Moscou ne s'y est apparemment pas trompé : le porte-parole du ministère soviétique des affaires étrangères a criti-

qué les Sept d'avoir « internationalisé » une affaire de nature bilatérale.

Il s'agit, en tout cas, d'un succès diplomatique pour Tokyo, qui réussit ainsi à inscrire son contentieux avec l'URSS dans le dialogue global Est-Ouest et à faire clairement sentir à Moscou que la manne nippone dépend d'un compromis sur les quatre îles.

En revanche, les Japonais ont vu disparaître du communiqué toute référence à la « menace soviétique » avec une certaine perplexité. Pour Tokyo, la détente concerne jusqu'à présent essentiellement l'Europe. En Asie, loin d'être réduite, la « menace » soviétique demeure préoccupante. Une telle analyse justifie à la fois le maintien du traité de sécurité avec les Etats-Unis (renouvelé sans limite de temps en 1960) et l'effort militaire nippon. Le Japon aurait souhaité que soient davantage soulignées les incertitudes de la situation internationale. La déclaration du sommet de Houston risque ainsi d'avoir des répercussions sur le débat concernant la sécurité nationale.

En ce qui concerne la reprise de l'aide à la Chine, le premier ministre Kaifu a obtenu de ses partenaires un léger assouplissement dans la formulation de leur évaluation de la situation dans ce pays. Mais, en dépit de l'accord tacite des Etats-Unis et d'un relatif consensus sur la nécessité de ne pas isoler Pékin, le Japon doit se résoudre, en reprenant d'ici peu ses résolutions, à faire cavalier seul. Le premier ministre Kaifu n'en aurait pas moins l'intention de se rendre à Pékin en septembre pour les Jeux asiatiques.

PHILIPPE PONS

« La liberté et la prospérité économique se renforcent mutuellement » affirment la déclaration finale

Voici les principaux extraits de la déclaration finale :

« Nous, chefs d'Etat et de gouvernement des sept grandes démocraties industrialisées et président de la Commission des Communautés européennes, réunis à Houston pour notre sommet économique annuel, célébrons la renaissance de la démocratie dans la majeure partie du monde (...). Ces événements proclament avec éclat les droits inaliénables de l'homme : lorsque les hommes sont libres de choisir, ils choisissent la liberté. »

« Nous sommes conscients du fait que la liberté et la prospérité économique sont étroitement liées et se renforcent mutuellement. Une prospérité économique durable dépend de l'impulsion donnée par la concurrence et l'encouragement de l'esprit d'entreprise, de mesures stimulant l'initiative et l'innovation individuelles, d'une main-d'œuvre qualifiée et motivée dont les droits fondamentaux sont protégés, de systèmes monétaires solides, d'un système des échanges et des paiements internationaux ouvert et d'un environnement salvégarde pour les générations futures. »

« Le système commercial international... « Le système de commerce international ouvert est vital pour la prospérité économique (...). Nous rejetons le protectionnisme sous toutes ses formes. L'heureux aboutissement du cycle d'Uruguay constitue la première priorité de l'ordre du jour économique international (...). »

« En ce qui concerne l'agriculture, réaliser l'objectif à long terme de la réforme des politiques agricoles est essentiel pour permettre une plus grande libéralisation des échanges de produits agricoles (...). »

« La réalisation de cet objectif exigera que chacun de nous opère

des réductions substantielles et progressives des soutiens et des protections de l'agriculture — incluant les régimes internes, l'accès aux marchés et les subventions à l'exportation — et établisse des règles concernant les mesures sanitaires et phytosanitaires. »

« La diversité selon les pays des cadres d'impulsion agricole est le reflet des différences qui existent entre les conditions économiques et sociales de l'agriculture. Les négociations sur l'agriculture devraient donc être conduites dans un cadre qui soutienne par le président de mesure commune, qui prévoient que tous les pays prennent équitablement des engagements et qui tiennent compte des préoccupations de sécurité alimentaire. Le cadre devrait contenir des assurances spécifiques et cohérentes entre elles selon lesquelles, par un recours adéquat à la mesure commune aussi bien qu'à d'autres moyens, les pays participants réduiraient non seulement les soutiens internes, mais aussi les subventions à l'exportation et les protections à l'importation. Un accord sur un tel cadre, d'ici la réunion en juillet du Comité des négociations commerciales, est crucial pour achever avec succès le cycle d'Uruguay dans son ensemble. En conséquence, nous conseillons à nos négociateurs le texte de négociations agricoles de ces efforts de réformes. Nous nous félicitons, en particulier, que le président Gorbatchev ait suggéré d'instaurer un dialogue économique régulier. »

« Nous avons tous commencé, individuellement et collectivement, à aider ces efforts de réformes. Nous estimons tous qu'une assistance technique doit être fournie maintenant pour aider l'Union soviétique à s'orienter vers une économie de marché et à mobiliser ses propres ressources. Certains pays sont déjà en position d'accorder des crédits financiers très importants. »

« Nous sommes également convenus que, si l'URSS prenait d'autres décisions pour avancer de manière plus nette dans la voie d'une économie de marché, pour transférer de manière substantielle les ressources affectées au secteur militaire et ne plus soutenir les pays qui favorisent des conflits régionaux, les perspectives d'une aide économique significative et soutenue seraient accrues. »

« Nous avons pris note de la décision prise par le conseil européen de Dublin le 26 juin. Nous sommes convenus de demander au FMI, à la Banque mondiale, à l'OCDE et au président désigné de

et de l'habillement grâce à la suppression progressive des obstacles commerciaux et à l'intégration, suivant un calendrier précis, de ce secteur dans le GATT sur la base des règles et disciplines renforcées du GATT. »

« Union soviétique. — « Nous saluons les efforts en cours en Union soviétique pour libéraliser et créer une société soviétique plus ouverte, démocratique et pluraliste et pour l'orienter vers une économie de marché. Ces mesures méritent notre soutien. Le succès de la perestroïka dépend de la poursuite et du développement de ces efforts de réformes. Nous nous félicitons, en particulier, que le président Gorbatchev ait suggéré d'instaurer un dialogue économique régulier. »

« Nous avons tous commencé, individuellement et collectivement, à aider ces efforts de réformes. Nous estimons tous qu'une assistance technique doit être fournie maintenant pour aider l'Union soviétique à s'orienter vers une économie de marché et à mobiliser ses propres ressources. Certains pays sont déjà en position d'accorder des crédits financiers très importants. »

« Nous sommes également convenus que, si l'URSS prenait d'autres décisions pour avancer de manière plus nette dans la voie d'une économie de marché, pour transférer de manière substantielle les ressources affectées au secteur militaire et ne plus soutenir les pays qui favorisent des conflits régionaux, les perspectives d'une aide économique significative et soutenue seraient accrues. »

« Nous avons pris note de la décision prise par le conseil européen de Dublin le 26 juin. Nous sommes convenus de demander au FMI, à la Banque mondiale, à l'OCDE et au président désigné de

la BERD, d'entreprendre en étroite consultation avec la Commission des Communautés européennes une étude détaillée de l'économie soviétique, de faire des recommandations en vue des réformes et d'établir les critères selon lesquels l'aide économique occidentale pourrait appuyer ces réformes de manière efficace. Ce travail devrait être terminé d'ici à la fin de l'année et sera entrepris à l'invitation du FMI. »

« Pays en développement et dette. — « Nous réaffirmons que notre engagement vis-à-vis du monde en développement ne sera pas affaibli par le soutien accordé aux pays en cours de réforme en Europe centrale et orientale. (...) »

« Nous encourageons le Club de Paris à poursuivre l'examen d'options additionnelles dans le traitement de la charge de la dette. Dans le cas des pays à revenu intermédiaire de la tranche inférieure qui mettent en œuvre des programmes de réformes solides, nous encourageons le Club de Paris à allonger les délais de remboursement, en tenant compte des situations particulières de ces pays. Nous accueillons avec satisfaction les décisions prises par la France relativement à l'Afrique sub-saharienne et par le Canada relativement aux Caraïbes, en vue d'alléger la charge de la dette des pays à revenu intermédiaire de la tranche inférieure. »

« Environnement. — « Nous sommes déterminés à prendre des mesures pour étendre les forêts, tout en protégeant celles qui existent déjà et en reconnaissant le droit souverain de tous les pays à utiliser leurs ressources naturelles. (...) Nous sommes prêts à coopérer avec le gouvernement du Brésil sur un vaste programme pilote visant à lutter contre les menaces pesant sur les forêts tropicales humides de ce pays. »

هكذا من الاجل

8 Le Monde • Vendredi 13 juillet 1990 •

VOICI DEUX BONNES RAISONS D'ACHETER, VITE, VITE, VITE SON MACINTOSH CHEZ IC.

5.590 F_{TTC}*

Le Macintosh Plus.

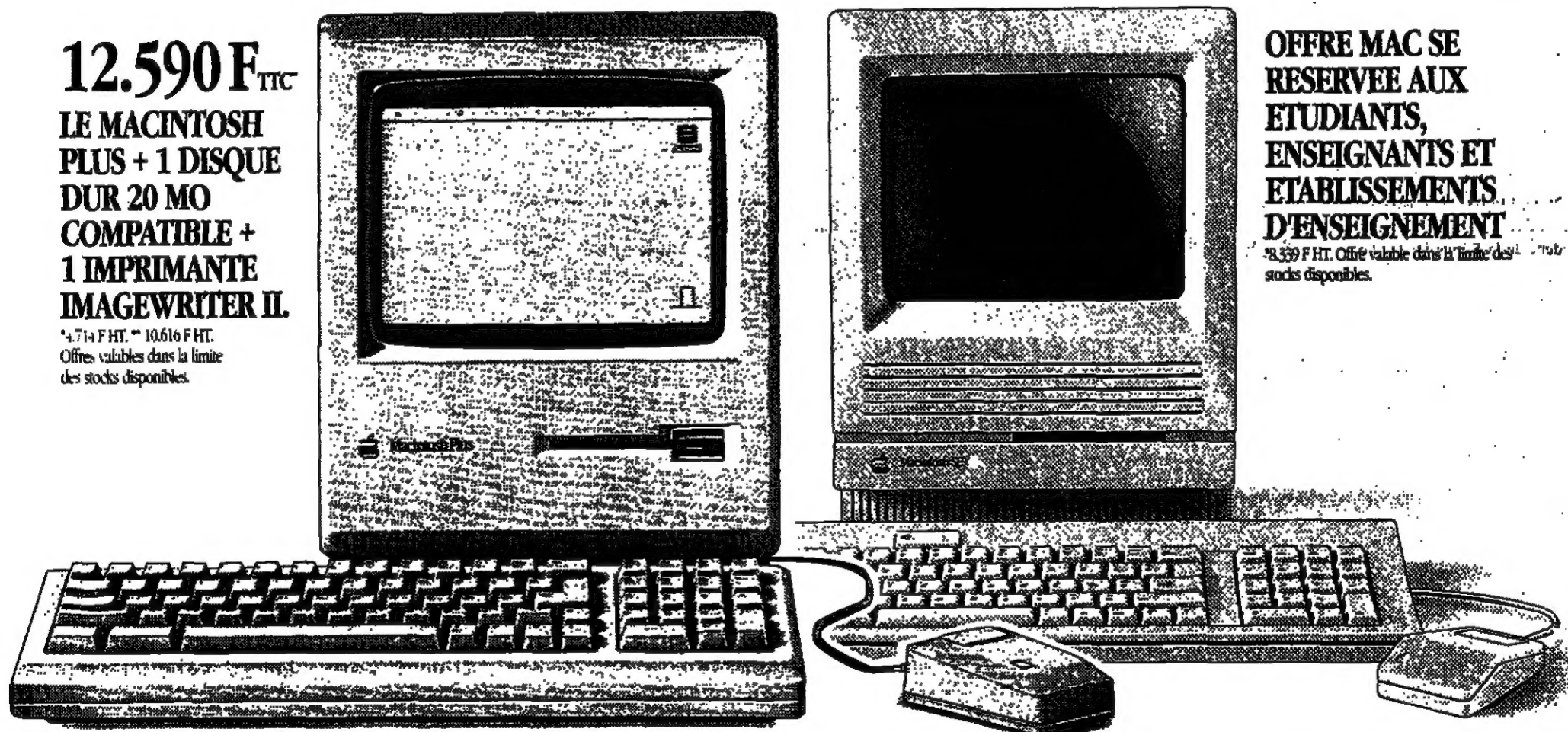
9.890 F_{TTC}*

Le Macintosh SE 1/40 Mo.

12.590 F_{TTC}

**LE MACINTOSH
PLUS + 1 DISQUE
DUR 20 MO
COMPATIBLE +
1 IMPRIMANTE
IMAGEWRITER II.**

*4.714 F HT. ** 10.616 F HT.
Offres valables dans la limite
des stocks disponibles.



**OFFRE MAC SE
RESERVEE AUX
ETUDIANTS,
ENSEIGNANTS ET
ETABLISSEMENTS
D'ENSEIGNEMENT**

*8.339 F HT. Offres valables dans la limite des
stocks disponibles.

International Computer est un des premiers distributeurs Apple en Europe. Sa puissance d'achat en volume lui permet de vous faire bénéficier naturellement des meilleures conditions sur tout Apple. Profitez vite de cette offre exceptionnelle sur Macintosh, mais profitez en aussi pour découvrir l'ensemble des offres qui font depuis 10 ans la réputation d'International Computer. Mais le rôle d'un grand distributeur ne doit pas se limiter au prix le plus bas. Aussi

International Computer, outre une garantie totale d'un an pièces et main d'œuvre gratuites, propose à ses clients un suivi de maintenance extrêmement performant, avec des délais très courts et un coût bien étudié.

Dix ans d'Apple, ça compte : disponibilité, prix, conseil et sourire; de 10h à 19h, et même à 18h55. Vous pouvez aussi nous appeler si vous désirez réserver votre Macintosh avant tout le monde.

(1) 42 72 26 26



10 ANS D'APPLE ÇA COMPTE

APPLE CENTER IC BEAUBOURG 26 RUE DU RENARD 75004 PARIS TEL. (1) 42 72 26 26
APPLE CENTER IC VENDOME 21 PLACE VENDOME 75001 PARIS TEL. (1) 42 86 90 90

IC MARSEILLE SA 94 AVENUE DU PRADO 13008 MARSEILLE TEL 91 37 25 03
IC TOULOUSE SA 25 RUE OZENNE 31000 TOULOUSE TEL. 61 25 62 32

حکومت من الاحمل

SOCIÉTÉ

Au tribunal civil de Paris

Le révisionnisme « inexcusable » de M. Notin

M. Bernard Notin, maître de conférence, en économie à l'université Jean-Moulin de Lyon, devra verser vingt mille francs de dommages et intérêts au Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples (MRAP), afin de réparer le préjudice moral causé par la publication, en janvier 1990, dans la revue *Economies et sociétés*, d'un article (le Monde daté 18-19 février) niant l'existence des chambres à gaz.

Dans son jugement, rendu mercredi 11 juillet, la première chambre du tribunal civil de Paris, présidée par M. Jean Favard, relève : « Le passage relatif aux chambres à gaz ne peut avoir d'autre sens que l'affirmation de leur inexistence, s'agissant d'un exemple de « sophisme venimeux », de preuves qui évoluent « au gré des circonstances et des époques » pour n'aboutir qu'à une existence que l'on « postule »... »

Les juges soulignent que cette position « émanant d'un universitaire de haut rang et publiée dans une revue scientifique bénéficiant du concours du CNRS » est d'autant plus « inexcusable » que M. Notin a soutenu, dans ses conclusions adressées au tribunal, qu'il ne niait pas l'existence des chambres à gaz. Les magistrats insistent donc sur cette attitude « particulièrement désinvolte, après avoir écrit un tel texte et s'agissant d'un sujet aussi insupportablement douloureux pour les déportés et leurs familles, plus spécialement pour ceux appartenant à la communauté juive ».

De la même manière, le tribunal a sanctionné, en les qualifiant de « dénigrement juif », les passages de l'article évoquant « les platitudes ahnées par le Nobel Band, en villégiature à Paris, à l'initiative de l'entourage juif du président ».

Concernant la revue *Economies et sociétés*, les juges constatent que l'article incriminé avait été proposé en 1987, puis profondément remanié. Ils remarquent que la nouvelle version « a été substituée à la précédente, au moment de la publication, sans que la direction de l'ISMEA ait été prévenue et amenée à examiner ce nouveau texte, qu'elle n'aurait jamais envisagé de laisser publier ». M. P.

A la Cour d'appel de Paris

Avis favorable à l'extradition de « Santi-Potros »

La chambre d'accusation de la cour d'appel de Paris a rendu, mercredi 11 juillet, un avis favorable aux demandes d'extradition formulées par les autorités judiciaires espagnoles concernant Santiago Araspide-Sarasola, dit « Santi-Potros », quarante-deux ans, considéré comme l'un des principaux responsables de l'organisation terroriste basque ETA-militaire.

Résidant en France depuis le mois de juillet 1977, « Santi-Potros » avait bénéficié du statut de réfugié politique le 26 novembre 1982 et, après son arrestation le 3 septembre 1987, cette qualité était l'un des éléments qui avaient empêché la chambre d'accusation de répondre favorablement aux demandes espagnoles. Elle lui a été retirée le 4 octobre 1988 par le directeur de l'Office français pour les réfugiés et apatrides (OFPRA), mais

la décision n'a été confirmée par le Conseil d'Etat que le 23 mars 1990.

Six demandes d'extradition ont été examinées par la chambre d'accusation. Elles concernent plusieurs attentats commis en Espagne et dont « Santi-Potros » serait soit l'instigateur, soit le responsable direct. Il s'agit d'enlèvements, de meurtres ou d'attentats à l'explosif, et la chambre d'accusation a retenu les qualifications d'« assassinats, tentatives d'assassinats, séquestrations de personnes, destructions de biens, dommages et ravages ». Elle a cependant rejeté la qualification d'« appartenance à bande armée », considérée comme « infraction objectivement politique ».

« Santi-Potros » ne pourra donc être jugé en Espagne sous cette accusation. Parmi les motifs de sa décision, la chambre d'accusation relève qu'il a perdu sa qualité de réfugié politique et que, ayant ratifié la Convention européenne de sauvegarde des droits de l'homme et des libertés fondamentales, l'Espagne présente « toutes les garanties requises » pour que « Santi-Potros » bénéficie d'une « procédure impartiale et équitable ». Une septième demande d'extradition sera examinée ultérieurement. Elle concerne plus particulièrement des attentats commis par le commando dit Barcelona, dans la région de Barcelone, en 1986 et 1987.

C'est le gouvernement français qui doit décider de l'extradition car il n'est lié que par les « avis défavorables ». Mais « Santi-Potros », détenu depuis trois ans, devra d'abord purger une peine de dix ans de prison, qui lui a été infligée le 4 juillet (le Monde du 6 juillet) par la 16^e chambre correctionnelle de Paris pour « association de malfaiteurs, en relation avec une entreprise terroriste et qui concerne son rôle dans les attentats commis en France ».

M. P.

Haroun Tazieff condamné pour diffamation
envers Claude Allègre

Les mots pour le dire

Haroun Tazieff, soixante-seize ans, vulcanologue et ancien ministre, a été condamné, mercredi 11 juillet, par la dix-septième chambre correctionnelle de Paris, à dix mille francs d'amende pour diffamation envers M. Claude Allègre, conseiller spécial auprès du ministre de l'éducation et professeur à l'université de Paris-VII, qui obtient le franc symbolique de dommages et intérêts.

On peut avoir moralement raison et juridiquement tort. C'est en substance le sens de ce jugement qui examine en détail le conflit opposant le bouillant vulcanologue à celui qui était en 1976 directeur de l'Institut de physique du globe de Paris. A cette époque, le volcan de la Soufrière, en Guadeloupe, était en éruption et, si M. Tazieff n'était pas inquiet, M. Allègre estimait que les risques encourus par la population justifiaient une évacuation. Elle fut réalisée le 15 août 1976, mais les faits ont donné raison au vulcanologue : la Soufrière se tint tranquille.

Dans une interview publiée par le mensuel *Panhouse* en février 1990, Haroun Tazieff laissait éclater sa colère en prétendant que M. Allègre « avait accepté d'affirmer faussement que le volcan de la Soufrière était dangereux, tout en sachant qu'il ne l'était pas, pour permettre au pouvoir politique de réaliser le transfert de la préfecture de Basse-Terre à Pointe-à-Pitre contre la volonté de la population ».

M. Allègre a donc saisi la justice (le Monde du 29 juin). Mais, avant de condamner son adversaire, les juges analysaient longuement le contexte scientifique.

que pour lui faire remarquer qu'il s'était trompé. Ainsi, ils déclarent : « La chronologie des événements a démontré, a posteriori, le bien-fondé de la thèse qu'avait constamment soutenue Haroun Tazieff, pour lequel les éruptions constatées sur la Soufrière à compter du 8 juillet 1976 étaient de type phréatique et non d'origine magmatique, et ne présentaient par conséquent aucun danger pour la population ».

Sans pitié, les magistrats ajoutent que M. Tazieff « était donc en droit de dénoncer les erreurs commises par les scientifiques ayant émis une opinion contraire, notamment Claude Allègre, voire même d'affirmer qu'ils s'étaient montrés incompetents dans l'accomplissement de leur double mission de surveillance du site et d'information des autorités préfectorales ».

Le tribunal, présidé par M. Alain Lacabarats, insiste en remarquant que l'attitude de Claude Allègre « pouvait prêter à discussion et justifier la dénonciation des erreurs commises ». Mais les magistrats constatent que le dossier n'apporte pas la preuve de la « machination politique ».

Pour les juges, le vulcanologue a donc manqué « de prudence » en présentant M. Allègre comme « un faussaire » et en le traitant à l'audience de « charlatan ». Aussi, le tribunal explique sa décision en déclarant : « l'outrage » et « l'acharnement » manifestés par Haroun Tazieff, qui « excèdent la mesure d'une polémique purement scientifique et traduisent son animosité personnelle à l'égard de Claude Allègre ».

MAURICE PEYROT

Restaurant du théâtre des Champs-Élysées : la cour d'appel rejette les demandes de démolition

Le restaurant construit sur la terrasse du Théâtre des Champs-Élysées pourra certainement et peut-être pour longtemps servir ses clients et alimenter la rubrique judiciaire. En tout cas, il n'est pas question de le démolir et, si le tribunal de Paris avait argumenté sur les limites du « droit moral » d'un architecte, la cour d'appel, dans son arrêt rendu mercredi 11 juillet, a seulement considéré que les demandes des plaignants n'étaient pas juridiquement recevables (le Monde du 6 avril).

Ainsi, trois enfants de l'architecte Claude Perret demandaient la démolition du restaurant, mais la cour remarque que les plans de l'édifice construit en 1913 sont signés par Antoine et Auguste Perret pour en déduire : « Les consorts Claude Perret n'établissent pas que leur père a participé à l'œuvre litigieuse sous irrevocables... »

Le Conseil national de l'ordre des architectes (CNOA) estimait que la construction par la Caisse des dépôts et consignations d'un restaurant sur le toit d'un théâtre classé monument historique constituait une atteinte à l'œuvre d'Auguste Perret, son ancien président. Cette fois, la cour répond que le CNOA ne peut que défendre « les intérêts généraux de la profession » et qu'en l'espèce, il est irrecevable.

M^e Rhodia Bourdelle, héritière du sculpteur Antoine Bourdelle, dont les œuvres ornent la façade du bâtiment, avait bien qualité pour agir, et c'est le seul cas où la cour sort du strict examen juridique. Les magistrats qui se sont rendus sur les lieux constatent que « les travaux critiques n'offrent en rien la partie sculptée de la façade, laquelle soit le lieu à partir duquel on observe le bâtiment ». En conséquence, la

demande de M^e Bourdelle n'est pas irrecevable, mais seulement « mal fondée ». Seule l'Union française pour le sauvetage de l'enfance, légataire universelle de l'épouse d'Auguste Perret - et donc titulaire du droit moral de l'architecte - aurait pu contraindre la cour à se pencher sur les arguments du tribunal. Mais cette association avait demandé qu'il lui soit donné acte qu'elle ne demandait pas l'infirmité du jugement.

L'affaire n'est pas finie pour autant, car des recours sont possibles et parallèlement le tribunal administratif de Paris a décidé le 11 juin 1990 d'annuler la décision du 17 juin 1988 par laquelle le maire de Paris déclarait qu'il ne s'opposait pas aux travaux de construction du restaurant. Même si pour l'heure on ne parle plus de démolition, il faudra que la Caisse des dépôts demande un permis de construire... M. P.

IL SERAIT TEMPS DE VOIR LE BÉTON AUTREMENT.



ESCRIME : les championnats du monde

L'épée arme de toutes les surprises

La Cubaine Talmi Chappe et l'Allemand Thomas Gerull ont créé la surprise aux championnats du monde d'escrime de Lyon, en remportant les épreuves d'après-déjeuner mardi 10 et mercredi 11 juillet. Agé de vingt-huit ans, Thomas Gerull a obtenu le premier titre individuel de sa carrière, en battant en finale l'Italien Angelo Mazzoni, double vainqueur de la Coupe du monde (0-5, 5-1, 6-4). Talmi Chappe, vingt et un ans et vingt-sixième au classement mondial, s'est débarrassé de l'étonnante Hongroise Diana Eory (6-4, 6-5).

LYON

de notre envoyé spécial

Une convention régit l'écriture : toute attaque doit être parée avant que la riposte ne sorte. « L'attaque c'est la parole, la riposte c'est la réponse. Les tireurs dialoguent et affirment leur caractère », explique Philippe Conscience, fleurissant plutôt défensif et contre-attaquant. César Aguilera ne voulait pas vraiment discuter à Lyon. Planter ses 197 centimètres sur les pistes et attendre l'ouverture pour placer son allonge suffisait au bonheur de ce Cubain. Les gens comme lui se rabattent sur l'épée, l'arme non conventionnelle, celle qui ne s'embarasse pas des règles de priorité, celle qui accepte les touches sur tout le corps, celle qui comptabilise les attaques simultanées.

A l'épée, on surprend vite et on revient difficilement. D'où des performances inattendues. L'an dernier, à Denver, Manuel Pereira avait ainsi surgi des tréfonds du classement mondial pour devenir champion du monde. Les épistes

vedettes n'ont pas retenu la leçon. Cesar Aguilera, vingt-deux ans, et un modeste titre de champion d'Amérique centrale pour toute référence, a prononcé sur la déconcentration et son allonge jusqu'en demi-finale, écartant au passage Koloskov, Kolczanov, Srecki et Lenglet, en perdant qu'une seule manche. « Il jouait sur sa taille. Il avait des réactions imprévisibles », croque Olivier Lenglet. Au lieu d'analyser calmement son jeu, le me suis précipité et j'ai perdu. » Seules les patientes constructions de l'architecte Maszoni et la concentration de Schmidt, le champion olympique de Séoul, ont privé Aguilera du podium.

Thomas Gerull n'est pas un inconnu. Depuis cinq ans il joue régulièrement placé mais jamais gagnant. Ou alors dans les compétitions par équipes. A Lyon, la formation allemande se pose d'ailleurs en principale rivale d'une équipe française en quête de réhabilitation. Avec trois tireurs parmi les dix premiers mondiaux, la France n'a en effet décroché aucune médaille. « Les spécialistes de l'épée nous doivent une sacrée revanche », conclut Olivier Lenglet.

On attendait moins des Françaises, aussi la quatrième place de Sophie Moresse, pentathlète reconverte, et la septième de Florence Topin apparaissent comme autant de satisfactions. Florence Topin ne s'est inclinée que devant la Cubaine, qu'elle avait pourtant renvoyée en repêchage en début d'après-midi.

Le mercredi 11 juillet restera cependant comme l'une des journées noires de l'escrime française. L'équipe de leuret masculin, favorite après le sacre de Philippe Omnès, a été éliminée en huitième de finale par la Corée du Sud (9-5).

CHRISTOPHE DE CAEVEL

L'Italien Gianni Bugno, vainqueur du Giro, s'est imposé mercredi 11 juillet à l'Alpe d'Huez, où était jugée l'arrivée de la onzième étape. Le Français Ronan Pensec a conservé le maillot jaune.

L'ALPE D'HUEZ
notre envoyé spécial

Elle s'est enfin produite, cette belle
matte que tous les passionnés de vélo
attendent depuis le début du Tour de
France. Il a eu lieu, cet affrontement
entre prétendants au titre qui force
l'admiration et provoque l'enthousiasme
du public. Ce mercredi 11 juillet, dans le massif de la
Vanoise, la Grande Boucle a
retrouvé ses couleurs et son mythe.
elle est redevenue l'épreuve haute en
faits d'armes qui la rendent passion-
nante.

Alors, il faut oublier la beauté des
sines comme les cols de la Madeleine
ou du Glandon, l'immensité des
alpages et la présence chaleureuse du
mont Blanc surveillant ces sommets
qui investissent ses sommets vas-
saux, pour ne suivre que l'effort
d'hommes tous tendus vers un seul
but. Il faut aussi négliger l'abandon
de Jean-François Bernard, comme
ces colonnes de coureurs qui fré-
quentent l'« autobus », expression

□ Football : les Etats-Unis et la coupe du monde 1994. - Le président du Comité d'organisation de la Coupe du monde de football aux Etats-Unis en 1994, Scott Leticier, a démenti mercredi 11 Juillet l'annonce faite le même jour par le quotidien oest-allemand Bild selon laquelle son pays renoncera à organiser le prochain Mondiale et se désisterait en faveur de l'Allemagne. Scott Leticier a précisé qu'il s'était entretenu la veille à Rome avec les responsables de la FIFA et de la fédération suisse allemande de football, pour discuter des questions de logistiques qui se posent en 1994.

consacrée du milieu cycliste pour
aider les amateurs à la dérive.

En somme, dans l'étape phare de l'Alpe d'Huez, ne comptent que les héros. Et même si ce terme a quelque côté emphatique, il demeure celui qui convient le mieux pour désigner des hommes qui, après plus de 1 850 kilomètres de course et onze étapes, vont tenter l'impossible : atteindre ce sommet où tout bascule, ce sommet qui s'appelle l'Alpe d'Huez.

L'important se situe au pied de la montagne, à vingt et un virages, au départ de la 13^e kilomètres qui conduisent à la station dauphinoise. Et, comme s'ils étaient eux aussi conscients de l'importance de l'enjeu, c'est à cet endroit que se retrouvent les anciens vainqueurs du Tour, ceux que l'on rattrape dès le premier jour.

Delgado
devant

Dans la traversée de Bourg-d'Oisans, ils sont six à s'observer, à s'écarter avant de se mesurer. Il y a là Thierry Claveyrolat, le vainqueur de la veille, l'Espagnol Miguel Indurain, auteur d'une magnifique descente du col de la Madeleine, son compatriote Eduardo Chozas et trois vedettes diplômées : l'Américain Greg LeMond, vainqueur du Tour 1989, l'Espagnol Pedro Delgado, titulaire du même titre l'année précédente, et l'Italien Gianni Bugno, drapé de sa victoire dans le dernier Giro.

Six hommes en quête d'une nouvelle confirmation, abordent la foule bigarrée qui a fait des lacs de l'Alpe d'Huez son point de passage obligé pour des vacances en France. Ils entendent les cris en toutes les langues, ils entrevoient les drapeaux et les pancartes qui s'agitent pour exiger encore plus d'eux. Italiens, Espagnols et surtout citoyens du plat pays sont venus pour suivre cette explication entre leurs favoris.

Pour ce public, il ne suffit pas de graver la pente raide avec aisance. Il demande plus, il attend le champion qui va savoir dépasser les autres, arracher sa roue dans un sursaut d'énergie. « Perico », l'enfant chéri des Asturies depuis son triomphe sur

les Champs-Élysées, peut être l'auteur de cet exploit. C'est lui qui mène l'équipe, qui donne le rythme. Mais, derrière, les autres protagonistes, du moins ceux qui peuvent suivre, à savoir Greg LeMond et Gianni Bugno, ont compris la manœuvre. Ils s'accrochent à sa roue et ne prennent pas les relais.

A ce petit jeu, l'Espagnol s'éprouve. Il réduit l'allure et doit céder du terrain à trois kilomètres du but. « C'est Delgado qui a fourni tous les efforts », reconnaissant, avec LeMond. Lui n'a pas voulu prendre le relais car il n'effectuait pas la même course. Il était là, ce coureur de Z au salaire royal, uniquement pour surveiller ses adversaires et tenter de contrer leurs efforts, pour protéger son équipier au maillot jaune, Ronan Pensec.

Drôle de course que celle de ces trois leaders qui se battent en ayant en tête les performances d'un Breton presque ignoré il y a quelques semaines. Derrière, à côté, en dessous, plane l'ombre de Ronan Pensec détenteur depuis le premier jour dix minutes d'avance et, depuis la veille, d'un maillot d'anniversaire tout jaune. Les échappés ne pensent qu'à lui, n'agissent que par rapport

Le dévouement de Millar

A quelques virages de là, l'intéressé sait aussi que son avenir se joue dans cette ascension. Grâce au dévouement de l'écossais Robert Millar, qui a effectué à cette occasion un superbe travail d'équipier, l'homme au maillot jaune s'efforce de perdre le moins de secondes possible. Il lutte, la tête penchée sur la roue de son lièvre qui le tire vers le sommet.

Avant l'étape, Roger Legeay, le directeur sportif de la formation Z, avait tout prévu. « Robert Millar mais aussi Bruno Cornillet et Eric Boyer devaient travailler pour aider Ronan Pensec. Greg LeMond, lui, était chargé de suivre Delgado et Bugno et de les empêcher de distancer notre leader, qui est aujourd'hui le coureur qui porte le maillot jaune. »

Une tactique d'équipe suivie à la lettre et qui s'est révélée efficace. Même s'il semble surprenant de voir un champion du monde se mettre au service d'un enfant de Douarnenez, les faits sont là, l'équipier américain de l'ère n'a pas failli à sa tâche.

Pour quelques tours de roue de moins, l'équipe X a raté la victoire d'étape qui, est revenue à Gianni Bugno. Mais elle a montré sa force et sa cohésion au service de Roman Pensec. Le coureur breton conserve ainsi la première place au classement général et creuse l'écart qui le sépare de ses anciens rivaux, Steve Bauer ou Raul Alcalá. Toujours lucide, il remarque que «rien n'est encore joué, car il reste dix jours de course», mais son regard suffit à exprimer sa joie.

SERGE BOLLOCH

Les classements

Onzième étape :

Saint-Gervais-l'Alpe d'Huez
1. Gianni Bugno (Ita.), 182,50 km en 5 h 37 min 51 s, moyenne : 32,41 km/h; 2. Greg LeMond (E-U), m. l. : 3. Erik Brukink (P-B), à 1 s; 4. Thierry Cluytverlat (Fra.), à 4 s; 5. Fabio Parra (Col.), à 6 s; 6. Abelardo Rondon (Col.), à 40 s; 7. Andrew Hampsten (E-U), à 40 s; 8. Pedro Delgado (Esp.), à 40 s; 9. Claudio Cricriellion (Bel.), à 47 s; 10. Ronan Penec (Fra.), à 48 s.

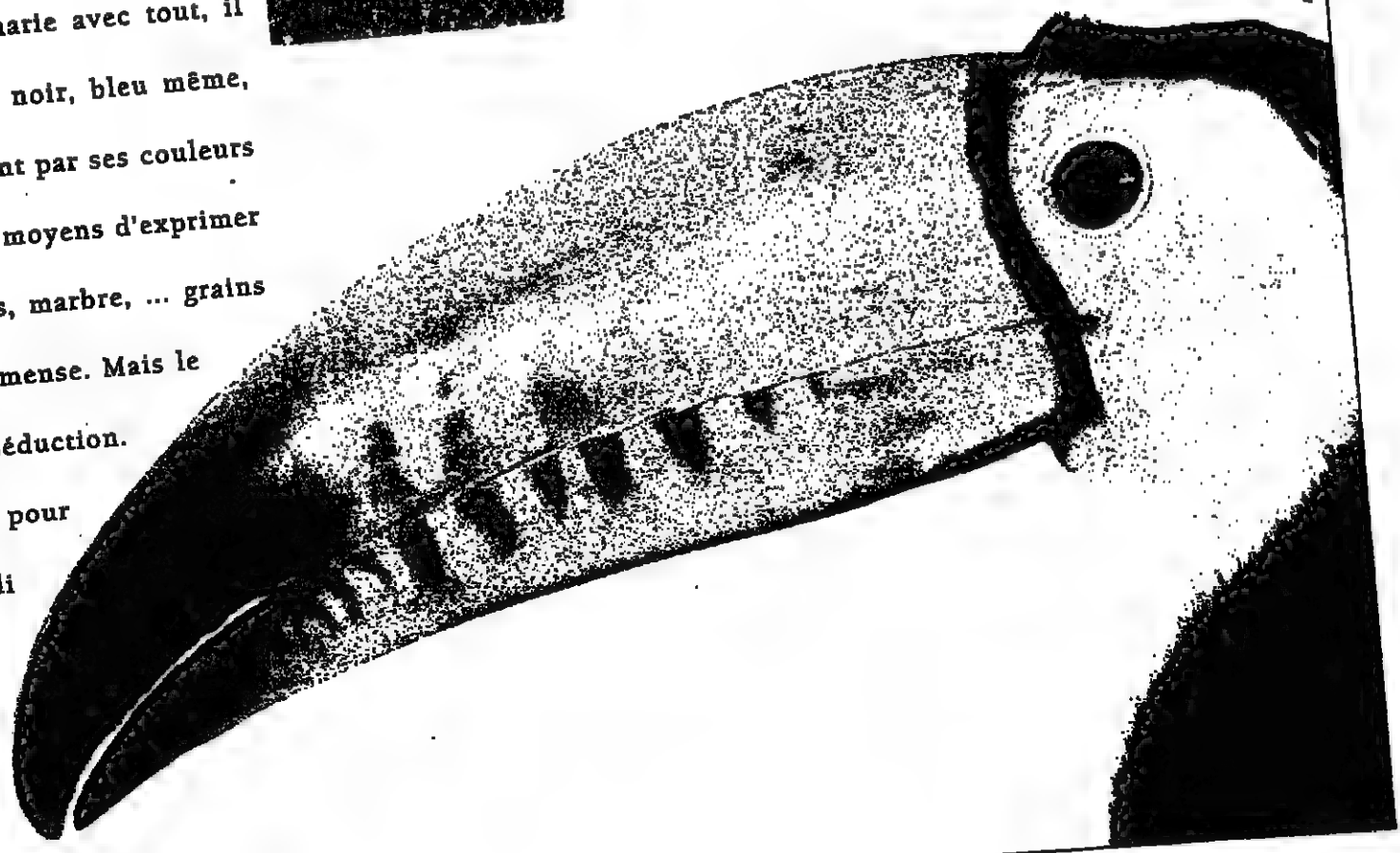
Classement général individuel. -
1. Ronan Pensse (Fra.), 48 h
24 min 43 s; 2. Claudio Chiappucci (Ita.), à 1 min 28 s; 3. Greg LeMond (E-U), à 9 min 4 s;
4. Erik Breukink (P-B), à 9 min 28 s; 5. Gianni Bugno (Ita.), à 10 min 39 s; 6. Pedro Delgado (Esp.), à 11 min 55 s; 7. Claude Criquielion (Bel.), à 11 min 29 s;
8. Raul Alcalá (Mex.), à 11 min 55 s; 9. Andrew Hampsten (E-U), à 13 min 45 s; 10. Fabrice Philipot (Fra.), à 13 min 49 s.

SI ON REGARDAIT LES BÉTONS SÉDUISANTS ?

La séduction, au moins dans un premier temps, passe par l'apparence. On pourrait presque dire que c'est une affaire de peau. Le béton a longtemps souffert de ce phénomène. Mais aujourd'hui, il change d'aspect à volonté. Sans perdre le moins du monde sa robustesse, il fait patte de velours. Sans abandonner sa durabilité, il s'allège notablement. Sans renier le gris qui se marie avec tout, il adopte d'autres couleurs. Rose ou ocre, blanc ou noir, bleu même, il se met au service de toutes les audaces. Séduisant par ses couleurs et ses formes, il offre aux créateurs, de nouveaux moyens d'exprimer leur talent. Quartz, quartzite, granit, gneiss, grès, marbre, ... grains homogènes ou non, fins ou gros, le choix est immense. Mais le béton ne s'arrête pas là dans son entreprise de séduction. Cannelé pour jouer avec les ombres, rugueux pour dissuader les flâneurs de se frotter à lui, ou poli pour exalter la lumière et repousser la pollution,

il brille de multiples aspects. Malléable, il prend des formes arrondies proches de celles de la vie. Il est multiple, prouvant ainsi sa grande vitalité. On ne peut plus dire le béton, mais les bétons.

les bétons
vivent



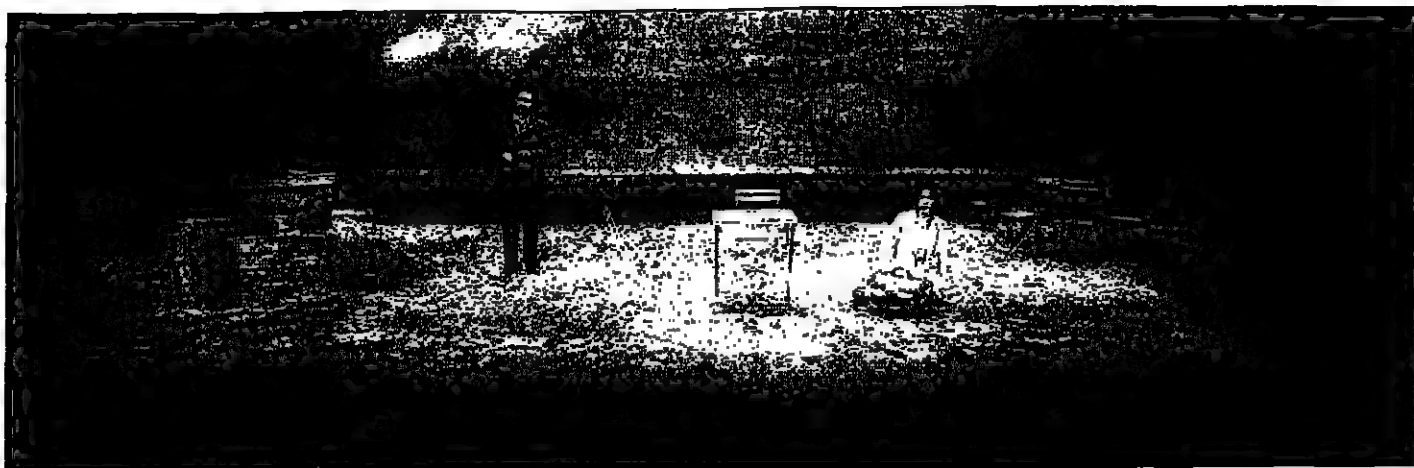
هكذا من الاصل

هكذا من الراحل

12 Le Monde • Vendredi 13 juillet 1993 •

CULTURE

Avignon 90
de nos envoyés spéciaux



Les petites formes

Deux comédiens, quelques chaises, une toile peinte. Après les fastes de la cour d'honneur, sa star et son mistral, le Festival annonce les « petites formes ». Dont cette adaptation de Ramuz, *Un prénom d'Archiduc*, dont O. P. A. Mla, de Denis Levaillant, « opéra contemporain », expression des Années 80/90 remplaçant le « théâtre musical » des années 70, pour désigner le même type de spectacle mêlant acteurs et chanteurs, dirigés par un metteur en scène de théâtre. On a affaire à des noms confirmés dans une situation sinon insolite, du moins inhabituelle et si le propos est simpliste, l'image com-

pense. Et puis il y a les élèves qui viennent à Avignon chercher la reconnaissance – ou la sanction. Les élèves du Centre national de danse contemporaine d'Angers, menés par des chorégraphes-pédagogues très professionnels. Enfin, en attendant les rebelles, autrement dit les « acteurs associés » coordonnés par Walter Le Moli, voici les stagiaires de tous bords magnétisés par un maître de la violence, de la dérision, de l'absurde tragique : Tadeusz Kantor. Et là, ni « in » ni « off », c'était ce que le festival a offert et offrira peut-être de plus fort.

La Passion de Tadeusz Kantor

Exil, guerre, nativité et crucifixion : « O, Douce Nuit », de Tadeusz Kantor
Un oratorio grinçant et magnifique

Roulés dans des linéaux, des corps jonchent le sol. Ni cris ni larmes, il régnait un grand calme, la catastrophe a eu lieu il y a longtemps déjà. Depuis toujours, semble-t-il, ces morts habitent là. Il n'y a pas de lever de rideau, ni début ni fin dans le théâtre de la mort de Tadeusz Kantor, mais un même cauchemar sans cesse recommencé, les mêmes images sans cesse resurgies du grand livre de la réalité que le maître our-circuite avec son imagination, pour mieux en mettre les fils à nu. Maître malicieux, démiurge qui est là, costume noir, chemise blanche. D'un geste de montre, il désigne la cheminée au centre de la scène : « Ma cheminée, dit-il, la cheminée de mon tableau, chacun de mes tableaux est ma maison, donc c'est la cheminée de ma maison. Brûle, c'est comme ça. Ce n'est pas le décor, c'est ma maison, et je l'ai louée à Nino, le musicien malheureux... Maintenant, Nino, tu peux jouer... » Ayant dit, Kantor s'efface de l'image. Il ne montera pas sur scène, comme il le fait d'ordinaire dans ses spectacles avec le Cricot 2, sa compagne polonaise qui l'accompagne, en vieillissant avec lui, depuis toujours.

Une femme passe la tête derrière une porte : « Ceci n'est pas le Cricot 2 ! » s'exclame-t-elle. Elle s'enfuit, scandalisée. Non, ceci n'est pas le Cricot 2, mais une équipe de jeunes stagiaires, pour la plupart plasticiens ou universitaires, réunis par l'Académie expérimentale des théâtres et l'Institut supérieur des techniques du spectacle. Et ceci est un objet théâtral

dont nous sommes les témoins. A l'origine, Kantor ne pensait pas présenter publiquement ce travail échauffé en un mois, avant le Festival. Finalement, *O Douce Nuit* s'est joué trois soirs. Un spectacle coup de poing. Cette classe vivante et jeune s'est fondue avec une homogénéité étonnante dans l'univers de Kantor, elle a rejoint les fantômes de la *Classe morte*, leurs gestes répétitifs et saccadés. Cette jeunesse des comédiens insufflée une sexualité indomptée. La vie et son mouvement sont là, et rien, ou le sent, ne pourra les arrêter.

Les morts se révoltent. Chez Kantor, le temps est réversible. Sur la scène, il y a une table, des chaises, un lit, et, prises dans une pauvre palissade de bois clair, une porte et une fenêtre ouvertes sur le vide. Nino, le musicien aux yeux hagards, éveille des sons silencieux sur sa contrebasse, tandis qu'une mélodie s'élève. *O, Douce Nuit*. La femme que l'on devine être sa femme, une sorte de belle marâtre avant l'âge, l'insulte et s'arme de sa serpillère pour nettoyer les larmes d'une nuit de fête. Mais on ne raconte pas un spectacle de Tadeusz Kantor : *O, Douce Nuit* est construit comme une toile d'araignée dont peu à peu se dévint le dessin. Ecroulé dans l'embrasure de la porte, un curé s'éveille en dernier et brandit un crucifix. Des bribes de rêves, de souvenirs d'enfance, affluent. « C'est un bordel, ici », s'indigne un personnage. Il y a la putain, le soldat, le curé, des femmes vêtues de noir, des hommes faisant corps

avec leur accessoire – un balai, un rouleau de papier blanc – et les objets, un cercueil, une croix, un canon : on retrouve tout le vocabulaire de Kantor, mais on parle français, quelques mots restent gravés dans nos têtes : « Europe », « guerre civile », « religions ». Un air de tango et l'on danse. Un homme s'avance à genoux, avec gravité. Il tient dans ses bras un enfant emmaillotté, une femme apporte un peu de paille. Par trois fois, Nino le musicien et son épouse détourneront la tête, puis elle prendra l'enfant dans ses bras, le bercera, pour le repousser, effrayée. La scène se vide.

Un oratorio détraqué

A cet instant, tout change. Ce n'est plus un cirque, mi-foire, mi-cabaret, mais un oratorio détraqué. Nino lit l'Evangile – le passage où Ponce-Pilate fait choisir la foule entre Jésus et Barabbas. On apporte sur scène une croix de bois, et on désigne l'homme à sacrifier tandis que le curé s'empresse de lui donner les derniers sacrements : c'est un jeune juif hâssique, timide et pâle. Il ne semble pas comprendre ce qu'on attend de lui, il rampe sur la croix. Puis, la foule semblant l'oublier, il en descend, et va s'asseoir, tout à la fois lassé et résigné. Il remontera deux fois encore sur la croix, sans y rester. Il ne dit pas un mot. Il est le centre de gravité de cet espace qui se peuple et se vide, comme animé d'un mouvement secret. On apporte une guillotine, on

chante : « Ah, ça tra, ça tra, les aristocrates, les bureaucrates, les généraux, à la lanterne. »

L'homme qui, à genoux, a porté l'enfant reste figé, la main levée, la langue tirée, et peu à peu une femme l'enveloppe de bandes blanches, le momifie. On l'allonge dans un cercueil. Un soldat pointe son canon sur Nino et son épouse, ils bouclent leur balluchon, s'enfuient. Une femme, un fichu noir noué sur la tête, danse pour elle seule avec une sensualité formidable. Soudain, du fond de l'espace, le leitmotiv de la crucifixion recouvre la scène. Une détonation, une petite fumée dérisoire, c'est la fin, le silence initial. Mais une morte leve la tête, elle parle d'un oiseau. La bouche infernale et superbe de la vie est renouée.

Un spectacle de Kantor, c'est toujours une histoire de tension, d'espace, de mouvement, une série de constructions et déconstructions, de petites apocalypses. Dans *O, Douce Nuit*, plus violemment, plus clairement que dans ses précédents spectacles, son théâtre pointe précisément nos peurs d'un monde aux frontières chamboulées, où se bousculent d'un même élan vital espoirs, haines, misère, guerres de religion, antisémitisme. Kantor rappelle tout cela, sans discours, ne désigne pas de remède, bouleverse avec quelques airs de musiques, des chutes de corps, des visages de revenants, des rythmes répétitifs et lancinants. A un moment, les comédiens s'arrêtent de jouer. Hébertés, ils fixent les spectateurs, instant de désarroi magnifique. Ils semblent dire à leur créateur : et que faire, à présent ?

ODILE QUIROT

► A lire : *Leçons de Milan et Kantor, l'artiste à la fin du vingtième siècle*. Deux ouvrages passionnants, le premier est de Kantor, l'autre est la synthèse d'un symposium international sur le théâtre, l'auteur et l'homme de théâtre, réalisés par l'ANFLAC à l'initiative de Michèle Kokoszowski (éditions Actes Sud/Papiers, 80 F et 92 F).

► L'Institut national du Théâtre. – L'Hospice Saint-Louis d'Avignon pourrait abriter dès l'année prochaine le projet imaginé par Bernard Faivre d'Arcier, ex-directeur du festival et actuel directeur du théâtre au ministère de la culture. Dans ce lieu historique, dont une partie serait cédée au privé pour l'aménagement d'un hôtel et d'un restaurant, s'installerait l'Institut national du Théâtre, lieu d'expositions, de répétitions, cogéré par l'Etat et la Ville.

► Armand Gatti à Avignon. – Avant le stage dirigé par Tadeusz Kantor, il y a eu celui de Mathias Langhoff. Après viendra un groupe de scénographes. Et en janvier prochain, Armand Gatti, à son tour, choisira les gens qui, avec lui pendant trois semaines, se raconteront, se joueront, se trouveront peut-être. Le spectacle n'est pas forcément au bout de la route. Il y sera sans doute.

L'instinct de jouer

Rencontre avec Walter Le Moli
ce Parmesan qui a rejoint les Acteurs Producteurs associés

La rencontre était inéluctable. Walter Le Moli est l'un de ces francs-tireurs qui quitteront à la fin des années 60 l'université de Parme et occuperont un petit théâtre qui allait bientôt devenir le Teatro Due, toit de la compagnie dramatique italienne la plus indépendante – et Dieu sait que cela tient de la performance au pays de la combinaison – et l'une des plus créatives. Piliers du *Collectivo*, comme l'on dit là-bas, cet homme tout petit au regard immense, qui assume tout bien que mal d'être aujourd'hui quadragénaire, devait rencontrer les Acteurs-Producteurs associés, ces curieux APA créés en France en 1983.

La rencontre a eu lieu. A Parme d'abord, où les APA furent invités, dès leur fondation, à participer au Festival qui a lieu chaque printemps. En Avignon ces jours-ci, où Walter Le Moli met en scène *Conversations d'Idiot*, un parcours dramatique imaginé par une po-

gnée de comédiens rebelles. Comme le dit Evelyne Didi, qui fut ici l'un des héros de la *Trilogie des Oiseaux*, mise en scène par Jean-Pierre Vincent, il s'agit de « mettre en jeu notre intuition que, face à l'avalanche incroyable de biens qui fond sur notre société, l'homme, et pas seulement l'acteur, pourrait bientôt mourir ».

Le projet initial des comédiens, comme du metteur en scène, était plutôt joyeux. « Nous sommes curieusement arrivés à quelque chose de triste, constate Walter Le Moli. Triste à la manière de Buster Keaton : « Tu peux rire, mais tu souffres... Peut-être parce que les gens du spectacle, comme les autres, sont plus conscients désormais qu'ils ne vivent rien complètement : ils ont des impressions de vie, ils ne vivent pas la vie. Les acteurs ont des impressions de théâtre, ils ne vivent pas le théâtre. »

Fort de ce constat d'impuissance (sic), les APA ont décidé de mener la contre-attaque. Et de recommencer par le commencement, l'acteur, « cet animal curieux sorti du passé le plus lointain, dyonisiaque et mystérieux, absolument inexplicable ». « Qu'est-ce qu'un acteur ? se demande Walter Le Moli, qu'est-ce qui fait que cet homme-là, et non un autre, éprouve le besoin de monter sur une scène ? Après la guerre s'est imposée une école de mise en scène qui a travaillé sur le théâtre comme le mathématicien travaille sur un théorème. Il fallait tout comprendre et tout expliquer. Cette école a eu le mérite premier de donner une dignité certaine à l'acteur. Mais elle a eu aussi un effet négatif : en voulant tout expliquer, elle a brisé la folie du jeu. »

« Le personnage doit devenir toi »

« Avec les comédiens des APA, nous avons voulu, lors des répétitions, travailler sur l'instinct de l'acteur. Cet instinct n'apparaît que quand il se passe quelque chose d'inattendu, la réaction d'un auditeur ou, comme à Avignon, une violente rafale de mistral... Ne pas tenir compte de cet instinct fait un théâtre mort. Cela ne veut pas dire que nous essayons de le provoquer, d'enlever une nouvelle théorie du théâtre, mais que nous ressentons la nécessité de retrouver quelque chose de précieux, propre à l'acteur. »

Un seul mot d'ordre a réuni ces hommes et ces femmes, à qui le Festival se devait de faire une place : « Toi, l'acteur, ne dois pas devenir le personnage, mais le personnage doit devenir toi. » Comme une provocation, un appel à bousculer les nouvelles conventions, l'envie irrépressible d'un travail plus sensible. « L'acteur, estime Walter Le Moli, est un être étrange, qui n'existe plus, qui l'on a mis en cage, cette cage étant parfois le théâtre lui-même... Or l'acteur veut avant tout casser la règle sociale. » A Avignon, où tout le monde joue, met en scène, fait des spectacles, les APA soutiennent, non sans une ambiguïté calculée, qu'ils ne jouent pas, qu'ils ne mettent pas en scène, qu'ils ne font pas de spectacles. « C'est cela le théâtre : est-ce que ce qui est dit est vrai ou pas ? » Il y a toujours un doute. Ce doute est tout le théâtre.

Propos recueillis par OLIVIER SCHMITT

Juste avant le grand saut

Douze élèves du Centre national de danse contemporaine d'Angers dansent à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon

Un trou. Noir, béant, percé au beau milieu du ciel qui forme, au fond, le mur du plateau du Tinel, à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. Invitation au rêve, à l'évasion possible si d'aventure il ne se passait pas grand-chose sur ce plateau. Mais il s'en passe.

Les yearlings du Centre national de danse contemporaine d'Angers (CND) – dont la directrice, Nadia Croquet, a reçu du Festival « carte blanche » – piaffent, avant de s'élancer sur les champs de courses de la vie professionnelle. Ils présentent leur spectacle de fin d'études. Ils viennent de passer deux ans au CND, où ils sont entrés sur concours : dix-huit élèves. Au bout d'un an, une nouvelle sélection les a ramenés à douze. Six danseurs, six danseuses. Ils ont reçu un enseignement complet : danse contemporaine, danse classique, histoire de la danse, histoire de l'art, initiation musicale, arts du spectacle, technologies de la scène, yoga, kinésiologie. Ils ont suivi les ateliers de chorégraphes et d'enseignants invités. De quoi dérouiller les corps et les cer-

veaux. Ils n'ont pas les plus beaux corps du monde – mais on sait que la danse contemporaine se soucie peu de ces canons esthétiques chers à la danse classique. Elle refuse le glamour. Elle essaie, en revanche, de souligner les personnalités. Si elle en trouve. Celles des douze du CND sont encore un peu timides. Normal. Mais ils sont avides de s'affirmer. Les corps, déjà, bougent bien, avalent l'espace, sont disponibles.

Pour ces douze, Odile Duboc a réglé *Rive gauche* – rive de la Maine ou de la Seine, prairie des étudiants, lieu où règnent l'esprit et la soif d'aventure. Les hommes portent des pantalons et des chemisettes, les femmes des minijupes plissées. Ils jouent avec de petits chapeaux. Beaux groupes à la Duboc, c'est-à-dire des conjonctions fugaces d'individus qui entendent rester des individus au sein du groupe. On retrouve aussi la magie d'Odile Duboc dans la fluidité capricieuse de la chorégraphie. Mais pour-quoi faut-il qu'elle impose à ces débutants l'éternelle course en rond sur le plateau, poncif de la danse contemporaine ? Une fille du genre « Je suis

rouge, et alors ? » interrompert heureusement la ronde ; tous la regardent, chuchotent. Quatre jolis couples se forment, moment de tendresse, chants d'oiseaux. Noir. Bruit de chute. Quand la lumière revient, tous les hommes sont à terre. Féministe, Duboc ?

Manèges : on s'attend qu'Hervé Robbe, fouet à la main, fasse aussi tourner ses yearlings. Non. Il leur donne d'immenses toiles blanches à manipuler – innocence et péché, pureté et culpabilité, – voiles de navire, nappes, lit, cathédrales. Jeux d'enfants pervers, tantôt d'humour folâtre et tantôt bizarrement graves. Mahler et Beethoven hachés de pages de silence. Rires, paroles, cris aigus des filles chatouillées. Des passages à vide et un propos parfois confus, mais un climat, une énergie du désir. Robbe s'est plus attaché à la théâtralité qu'à la danse. Bon vent, les douze !

SYLVIE DE NUSSAC

► Tinel de la Chartreuse, jusqu'au 18 juillet à 19 heures. Relâche le 14 juillet.

► Prochaines représentations au Théâtre municipal d'Avignon, les 13 et 15 juillet (21 h 30) : au Festival Musica de Strasbourg, les 19 et 20 septembre ; à l'Opéra-Comique de Paris, les 7, 9, 10 et 11 novembre.

► Des noms pour Strasbourg. – Bernard Faivre d'Arcier, directeur du théâtre au ministère de la culture, doit donner une conférence de presse le 18 juillet. Trois jours avant la venue du ministre. Mais on ne saura probablement pas avant le mois d'août qui remplacera Jacques Lassalle au Théâtre national de Strasbourg (TNS) quand il aura pris ses fonctions à la Comédie-Française. Les trois noms qui reviennent le plus souvent sont ceux de Michel Deutsch, André Engel, et de Bernard Sobel qui, dans ce cas, pourrait laisser son centre dramatique de Gennepville à Bruno Bayen.

هكذا من الامل

14 Le Monde • Vendredi 13 juillet 1990 •

AGENDA

JEUDI 12 JUILLET

EXPOSITIONS

CENTRE GEORGES-POMPIDOU

Plaque Georges-Pompidou (42-77-12-33). T.l.j. sf mar. de 12 h à 22 h, sam., dim. et jours fériés de 10 h à 22 h.

L'ANNÉE TRAGIQUE. Grand foyer. Jusqu'au 3 septembre.

MARINA ABRAMOVIC & ULAY. Galeries contemporaines. Jusqu'au 19 août.

COLLECTIONS DU CABINET D'ART GRAPHIQUE. 2^e volet : 1940-1964. Salle d'art graphique (4^e étage). Jusqu'au 23 septembre.

LES CONCOURS D'ARCHITECTURES PUBLIQUES. Forum. Jusqu'au 27 août.

RAYMOND HAINS. Galeries contemporaines. Jusqu'au 19 août.

IMAGE. IMAGES. Atelier des enfants. Jusqu'au 1^{er} septembre.

RAYMOND LUY. UN PIONNIER DU DESIGN. Petit foyer. Jusqu'au 24 septembre.

NOUVEAU DESIGN A LONDRES. Galerie des brèves Col. Jusqu'au 27 août.

ÉDOUARD PIGNON. Musée d'art moderne. Jusqu'au 16 juillet.

ALVARO SIZA. Galerie des dessins d'architecture. Jusqu'au 3 septembre.

TERRE ÉLUE - TERRE RÉVÉE. Elze Lausier-Schiller, Wania Cho'Her. Galerie de la BPI 2^e étage. Jusqu'au 3 septembre.

ANDY WARHOL. Grande galerie, 5^e étage. Jusqu'au 10 septembre.

Musée d'Orsay

Qual Anatole-France, place Henri-de-Montmorillon (40-49-48-14). Mer., ven., sam., mar. de 10 h à 18 h, jeu. de 10 h à 21 h 45, dim. de 9 h à 18 h. Fermé le lundi.

RODOLPHE BRESLIN (1822-1885) UN GRAVEUR SOLITAIRE. Exposition-dossier. Entrée : 27 F. Jusqu'au 7 octobre.

JAMES GORDON BENNET ET LE NEW YORK HERALD. Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 30 septembre.

JOSEPH HORNECKER. ARCHITECTE - ART NOUVEAU A NANCY. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 10 octobre.

Palais du Louvre

Entrée par la pyramide (40-20-53-17). T.l.j. sf mar. de 12 h à 21 h 45.

ACQUISITIONS RÉCENTES DU MUSÉE. Hall Napoléon. Entrée : 27 F (billet d'entrée du musée). Jusqu'au 23 juillet.

LE GUERCHIN EN FRANCE. Pavillon de Flore. Entrée : 27 F (ticket d'entrée au musée). Jusqu'au 12 novembre.

HOUEL : VOYAGE EN SICILE. Hall Napoléon. Entrée : 27 F (prix d'entrée du musée). Jusqu'au 16 juillet.

LES NOUVELLES ACQUISITIONS DU DÉPARTEMENT DES ARTS GRAPHIQUES. (1884-1989). Pavillon de Flore. Entrée : 27 F (prix d'entrée du musée). Jusqu'au 27 août.

POLYPTYQUES OU LE TABLEAU MULTIPLE DU MOYEN ÂGE AU XX^e SIÈCLE. Hall Napoléon. Entrée : 25 F. Possibilité de billets couplés avec le ticket d'entrée au musée. Jusqu'au 23 juillet.

SCULPTURES FRANÇAISES NÉO-CLASSIQUES DU MUSÉE DU LOUVRE (1760-1830). Galerie et salle Mollien. Entrée : 27 F (prix d'entrée du musée). Jusqu'au 31 décembre.

Musée d'Art moderne de la Ville de Paris

11, av. du Président-Wilson (47-23-61-27). T.l.j. sf lun. et jours fériés de 10 h à 17 h 30, mer. jusqu'à 20 h 30.

UN CHOIX D'ART MINIMAL DANS LA COLLECTION PANZA. Entrée : 28 F. Du 12 juillet au 4 novembre.

Grand Palais

Av. W. Churchill, pl. Clemenceau, av. Gal-Eisenhower.

ART PRÉCOLUMBIEN DU MEXIQUE. Galeries nationales (42-89-54-10). T.l.j. sf mar. de 10 h à 20 h, mer. jusqu'à 22 h. Entrée : 33 F. Jusqu'au 30 juillet.

JACQUES-HENRI LARTIGUE. Rivages - cent photographies en noir et blanc, huit autochromes. Galeries nationales (42-56-37-11). T.l.j. sf mar. et mer. de 10 h à 19 h. Entrée : 12 F. Jusqu'au 19 août.

JOSEPH WRIGHT OF DERBY. (42-89-54-10). T.l.j. sf mar. de 10 h à 20 h, mer. jusqu'à 22 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 23 juillet.

MUSÉES

ANIMAUX ET PAYSANS. Musée Bouchard, 25, rue de l'Yvette (46-47-83-46). Mer. et sam. de 14 h à 19 h. Fermé les quinze derniers jours de chaque trimestre (15 au 30 juin). Entrée : 20 F. Jusqu'au 8 septembre.

LES ANNEES V.I.A. Valorisation de l'innovation dans l'ameublement. Musée des arts décoratifs, 107, rue de Rivoli (42-60-32-14). T.l.j. sf mar. de 10 h à 18 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 26 août.

L'ART DU PAYSAGE DE AU HO-NIEN. Musée Cernuschi, 7, av. Voltaire (45-53-50-76). T.l.j. sf lun. et les 14 juillet et 15 août de 10 h à 17 h. Entrée : 15 F. Jusqu'au 2 septembre.

BANG & OLUFSEN. Design et technologie. Musée des décoratifs, 107, rue de Rivoli (42-60-32-14). T.l.j. sf mar. de 10 h à 18 h. Entrée : 10 F. Jusqu'au 2 septembre.

GLEN BAXTER. Musée-galerie de la Saïta, 12, rue Surcouf (45-56-80-17). T.l.j. sf dim. et jours fériés de 11 h à 18 h. Jusqu'au 4 août.

COULEURS DE LA VIE. Bibliothèque nationale, galeries Mansart, 58, rue de Richelieu (47-03-81-28). T.l.j. de 12 h à 18 h, mercredi jusqu'à 20 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 15 octobre.

EDWARD S. CURTIS. IMAGES DE L'OUEST AMÉRICAIN. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-61-27). T.l.j. sf mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (entrée du musée). Jusqu'au 10 septembre.

DES ARTISTES A LA COUPOLE. MONTMARTRE. 1918-1940. Musée Bourdelle, 16, rue Antoine-Bourdelle (45-48-67-27). T.l.j. sf lun. et jours fériés de 10 h à 17 h 40. Entrée : 15 F. Jusqu'au 30 septembre.

DUMONT D'URVILLE. Navigateur, savant et découvreur. Musée de la marine, palais de Chaillot, place du Trocadéro (45-53-31-70). T.l.j. sf mar. de 10 h à 18 h. Entrée : 22 F. Jusqu'au 10 août.

JAMES ENSOR. Musée du Petit Palais, av. Winston-Churchill (42-65-12-73). T.l.j. sf lun. et jours fériés de 10 h à 17 h 40. Visites-conférences les 10 et 17 h 40. Entrée : 22 F. Jusqu'au 22 juillet.

FORCES NAVALES FRANÇAISES LIBRES. Musée de la Marine, palais de Chaillot, place du Trocadéro (45-53-31-70). T.l.j. sf mar. de 10 h à 18 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 30 septembre.

FRÈRE CASTIGLIONE, 1688-1766. PEINTRE DE L'EMPEREUR DE CHINE. Musée national des arts asiatiques - Guimet, 8, pl. d'Iéna (47-23-61-85). T.l.j. sf mar. de 9 h 45 à 17 h 15. Entrée : 16 F. Jusqu'au 23 juillet.

GO WEST. Photographies de l'Ouest américain à la fin du XIX^e siècle. Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-61-27). T.l.j. sf mar. de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F (compréhension l'ensemble des expositions). Jusqu'au 15 septembre.

HOMMAGE AUX TILLEULS ET A RODIN PAR FRANÇOIS MORELLET. Musée Rodin, hôtel Biron, parc, 77, rue de Varenne (47-05-01-34). T.l.j. sf lun. de 10 h à 17 h. Jusqu'au 30 septembre.

IMAGINAIRE POSTAL 1990. Musée de la Poste, 34, bd de Vaugirard (42-20-15-30). T.l.j. sf dim. de 10 h à 17 h. Jusqu'au 30 juillet.

ANDRÉ KERTESZ. Ma France. Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-61-27). T.l.j. sf mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (compréhension l'ensemble des expositions). Jusqu'au 20 août.

KIMSOU. Musée du Luxembourg, 19, rue de Vaugirard (42-34-25-95). T.l.j. de 11 h à 19 h, jeu. jusqu'à 22 h. Jusqu'au 22 juillet.

MALI-MAAO BOGOLAN. ARTS GRAPHIQUES. Musée national des arts africains et océaniques, 293, av. Daumesnil (43-43-14-54). T.l.j. sf mar. de 10 h à 17 h 30. Entrée : 23 F (13 F dim.). Jusqu'au 3 septembre.

JULES ET PAUL MARMOTTAN COLLECTIONNEURS PRESTIGIEUX AU MUSÉE. Marmottan, Musée Marmottan, 2, rue Louis-Boilly (42-24-07-02). T.l.j. sf lun. de 10 h à 17 h 30. Entrée : 25 F. Jusqu'au 1 octobre.

MÉMOIRE DU TITANIC. Musée de la marine, palais de Chaillot, place du Trocadéro (45-53-31-70). T.l.j. sf mar. de 10 h à 18 h. Entrée : 22 F. Jusqu'au 30 septembre.

PARIS D'HOSPITALITÉ. Pavillon de l'Arsenal, 2^e étage mezzanines sud et nord, 21, boulevard Morland (42-78-33-97). T.l.j. sf lun. de 10 h 30 à 18 h 30, dim. de 11 h à 19 h. Jusqu'au 9 septembre.

PARIS RACONTÉ PAR L'IMAGE D'ÉPINAL. Musée Carnavalet, 23, rue de Sévigné (42-72-21-13). T.l.j. sf lun. de 10 h à 17 h 40, jeudi jusqu'à 22 h. Cycle de conf. : histoire générale de Paris le jeudi de 18 h 15 à 19 h 30. Entrée : 28 F. Jusqu'au 14 août.

PIÈCES D'ÉCHECS. Bibliothèque nationale, cabinet des médailles et antiques, 58, rue de Richelieu (47-03-33-20). T.l.j. sf lun. de 10 h 30 à 18 h 30, dim. de 11 h à 19 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 30 septembre.

PLUMES ET EN-TÊTES. Musée de la Poste, 34, bd de Vaugirard (43-20-15-30). T.l.j. sf dim. de 11 h à 18 h. Jusqu'au 22 septembre.

PROX NIEPCE 1990. PHOTOGRAPHIES DE HUGUES DE WURSTENBERGER. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-61-27). T.l.j. sf mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (entrée du musée). Jusqu'au 10 septembre.

LA PROPAGANDE SOUS VICHY, 1940-1944. Musée d'histoire contemporaine, hôtel des invalides, cour d'honneur (45-55-30-11). T.l.j. sf lun. de 10 h à 13 h et de 14 h à 17 h 30, dim. de 14 h à 17 h 30. Entrée : 18 F. Jusqu'au 21 août.

ROBES DU SOIR. Musée de la mode et du costume, Palais Galliera, 10, av. Pierre-I^{er}-de-Serbie (47-20-85-23). T.l.j. sf lun. de 10 h à 17 h 40. Entrée : 25 F. Jusqu'au 28 octobre.

RODIN ET LA CARICATURE. Musée Rodin, hôtel Biron, 77, rue de Varenne (47-05-01-34). T.l.j. sf lun. de 10 h à 17 h 45. Entrée : 20 F. Jusqu'au 30 septembre.

ROUGEMONT ESPACES PUBLICS ET ART DÉCORATIF. Musée des décoratifs, 107, rue de Rivoli (42-60-32-14). T.l.j. sf mar. de 10 h à 18 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 19 août.

SCULPTURES CONTEMPORAINES DU ZIMBABWE. Musée national des arts africains et océaniques, 293, av. Daumesnil (43-43-14-54). T.l.j. sf mar. de 10 h à 17 h 30, sam. de 10 h à 18 h. Entrée : 23 F (dim.). Jusqu'au 30 juillet.

LE THÉÂTRE DE LA MODE. Musée des arts de la mode, pavillon de Marsan, 109, rue de la Harpe (42-20-32-14). T.l.j. sf mar. de 12 h 30 à 18 h, dim. de 11 h à 18 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 9 septembre.

TREMPIN POUR DES IMAGES. N° 8. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-61-27). T.l.j. sf mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (prix d'entrée du musée). Jusqu'au 10 septembre.

TROIS CONCOURS LANCÉS PAR LA VILLE DE PARIS. Pavillon de l'Arsenal, galeries d'actuels, 21, boulevard Morland (42-78-33-97). T.l.j. sf lun. de 10 h 30 à 18 h 30, dim. de 11 h à 19 h. Jusqu'au 31 août.

VOYAGES DANS LES MARCHES TIBÉTAINES. Musée de l'homme, palais de Chaillot, place du Trocadéro (45-53-70-50). T.l.j. sf mar. et fêtes de 9 h 45 à 17 h 15. Entrée : 16 F (billet donnant droit à la visite du musée). Jusqu'au 1^{er} octobre.

CENTRES CULTURELS

AUX SOURCES DU MONDE ARABE. L'ARABIE AVANT L'ISLAM. Institut du monde arabe, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard (40-51-38-38). T.l.j. sf lun. de 13 h à 20 h. Entrée : 15 F. Jusqu'au 28 août.

BAYA, CHAIBA, FAHREHNISSA. TROIS FEMMES PEINTRES. Institut du monde arabe, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard (40-51-38-38). T.l.j. sf lun. de 13 h à 20 h. Entrée : 15 F. Jusqu'au 28 août.

BÉNIN. TRÉSOR ROYAL. Collection du Museum für Völkerkunde, Vienne. Fondation Dapper, 50, av. Victor-Hugo (45-00-01-50). T.l.j. de 11 h à 19 h. Visites guidées jeudi à 15 h. Entrée : 15 F (entrée libre le mercredi). Jusqu'au 23 septembre.

LES COMPAGNONS DU DEVOIR. LA GRANDE ÉCOLE DES MÉTIERS. Espace AGF Richelieu, 87, rue de Richelieu (42-44-16-43). T.l.j. sf sam. et dim. de 8 h 30 à 18 h. Jusqu'au 27 juillet.

LÉON GISCHIA. Paris Art Center, 36, rue Falguière (43-22-39-47). T.l.j. sf dim., lun. et jours fériés de 14 h à 19 h. Jusqu'au 28 juillet.

NEMOURS. Centre national des arts plastiques, 11, rue Beryer (45-83-90-55). T.l.j. sf mar. de 11 h à 18 h. Entrée : 10 F. Jusqu'au 30 juillet.

NOUVEAUX REGARDS MEXICAINS. Centre culturel du Mexique, 28, bd Raspail (45-49-16-28). T.l.j. sf dim. de 10 h à 18 h, sam. de 14 h à 19 h. Jusqu'au 31 juillet.

TIRE LA LANGUE. OU LES IRREGULIERS DU LANGAGE. Centre Walonie-Bruxelles à Paris, Beaumond, 125-127, rue Saint-Martin (42-71-25-18). T.l.j. sf lun. de 11 h à 19 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 31 août.

VIENNE 1815-1848. Un nouvel art de vivre à l'époque de Bladernier, Château et trionon de Bagatelle, domaine de Bagatelle, bois de Boulogne (45-01-20-10). T.l.j. de 11 h à 19 h. Entrée : 30 F, entrée du parc : 5 F. Jusqu'au 15 août.

MAN RAY, ASSEMBLAGES. Galerie Marion Meyer, 15, rue Guénégaud (46-33-04-38). Jusqu'au 31 juillet.

LARRY RIVERS. Dernières œuvres. Galerie Beaubourg, nouvel espace, 3, rue Pierre-et-Lud (48-04-34-40). Jusqu'au 30 juillet.

GEORGE RODGER. Picto Bastille, 53 bis, rue de la Roquette (47-00-28-28). Jusqu'au 30 août.

RÉTABLI FLAMAND DU XV^e SIÈCLE. Réfectoire de l'art sacré, Galerie d'art Saint-Honoré, 267, rue Saint-Honoré (42-60-15-03). Jusqu'au 15 septembre.

RÉTROSPECTIVE ERTÉ. Galerie Damien, 5, rue Bonaparte (43-25-05-22). Jusqu'au 30 juillet.

RÉTROSPECTIVE PAUL KALLOS. Galerie Hanin-Nogara, 6, rue Bonaparte (43-25-16-48). Jusqu'au 20 juillet.

NIKI DE SAINT-PHALLÉ. Tirages et autres révoltes. Galerie de France, 50-52, rue de la Verrerie (42-74-38-00). Jusqu'au 28 juillet. Tirages et autres révoltes. JGM Galerie, 8 bis, rue Jacques-Callot (43-26-12-05). Jusqu'au 28 juillet.

PETER SCHUYFF. Galerie Gilbert Brownstone et Cie, 15, rue Saint-Gilles (42-78-43-21). Jusqu'au 18 juillet.

PHILIPPE SOUSSAN. Galerie Zabrejko, 37, rue Quincampoix (42-72-35-47). Jusqu'au 28 juillet.

GIUSEPPE SPAGNUOLO. Galerie Daniel Templeton, 1, impasse Beaubourg (42-72-14-10). Jusqu'au 21 juillet.

TRIPTYQUES. Galerie Guichard Ballin, 47, rue de Lappe (47-00-32-10). Jusqu'au 31 juillet.

VINGT-CINQ ANS D'EXPOSITIONS. MAÎTRES FRANÇAIS XIX^e-XX^e SIÈCLES. Galerie Schmitz, 396, rue Saint-Honoré (42-60-36-36). Jusqu'au 18 juillet.

PÉRIPHÉRIE

AUVERS-SUR-OISE. Autour du docteur Gachet. Musée Daubigny et office de tourisme, rue de la Sansonne (30-36-10-06). T.l.j. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 29 juillet.

BIÈVRES. Steve Cagan, U.S.A. Musée français de la photographie, 78, rue de Paris (69-41-10-50). T.l.j. de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h. Entrée : 15 F. Jusqu'au 8 septembre.

BREITENBURG-SUR-ORGE. L'injustifiable. Espace Jules Verne, parc du Carrouge, rue Henri-Douard (60-84-40-72). T.l.j. sauf dim., lun. de 10 h à 18 h. Jusqu'au 22 juillet.

LA DÉFENSE. Cent ans d'art belge. Grande Arche, foyer, salle de l'Arche. T.l.j. sf lun. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 28 août. César à la Défense. Espace art Défense - Art 4, 15, place de la Défense (49-00-15-96). Jusqu'au 5 septembre.

FONTAINEBLEAU. Pendules et Bronzes d'ameublement du consulat et de l'Empire. Musée national du château de Fontainebleau (84-22-27-40). T.l.j. sf mar. de 9 h 30 à 12 h 30 et de 14 h à 17 h. Entrée : 23 F (prix d'entrée du musée), dim. 12 F. Jusqu'au 18 septembre.

IVRY-SUR-SEINE. Situation d'hy. Centre d'art contemporain, 93, av. Georges-Gosnat (46-70-15-71). T.l.j. sf lun. de 12 h à 19 h, dim. de 11 h à 17 h. Fermé le sam. et dim. pendant le mois d'août. Jusqu'au 23 septembre.

JOUY-EN-JOSAS. Andy Warhol. Fondation Carter, 3, rue de la Manufacture (39-56-46-46). T.l.j. de 12 h à 19 h. Entrée : 35 F. Jusqu'au 9 septembre.

LEVALLOIS-PERRET. Marcus Macdonald. La Base, 6 bis, rue Vergniaud (47-59-49-58). Jusqu'au 28 juillet.

NEUILLY-SUR-MARNE. Hommage à Raphaël Lonné (1910 - 1989). L'Arche, château Guérin, 39, av. du Général-de-Gaulle (43-09-82-35). Sam. et dim. de 14 h à 18 h et sur rendez-vous. Jusqu'au 1^{er} septembre.

PONTOISE. Autour d'Otto Freundlich, œuvres du XX^e siècle des collections du musée. Musée Taver-Dela-cour, 4, rue Lemerrier (30-38-02-40). T.l.j. sf mar. et jours fériés de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h. Jusqu'au 2 septembre. Œuvres impressionnistes et post-impressionnistes des collections du musée. Musée Pissarro de Pontoise, 4, rue Lemerrier - 17, rue du Château (30-38-02-40). T.l.j. sf mar. et jours fériés de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h. Jusqu'au 2 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT POLIDORI. Galerie Urbi et Orbi, 48, rue de Turenne, 2^e étage, escalier 8 (42-74-56-36). Jusqu'au 31 juillet.

POLYPTYQUES ET PARAVENTS. Renaissance du polyptyque chez les artistes contemporains. Galerie Belier, 7, quai Voltaire (42-60-74-72). Jusqu'au 20 juillet.

QU'EST-CE QUE LE MUSICALISME? Galerie Drouart, 16, rue de la Grange-Batelière (47-70-52-90). Jusqu'au 20 juillet.

FRANÇOISE QUARDON. Galerie Niki Diana Marquardt, 9, place des Vosges (42-78-21-00). Jusqu'au 4 août.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

ROBERT RAUSCHENBERG. Galerie Fabien Soukias, 20, rue Bonaparte (43-26-56-79). Jusqu'au 22 septembre.

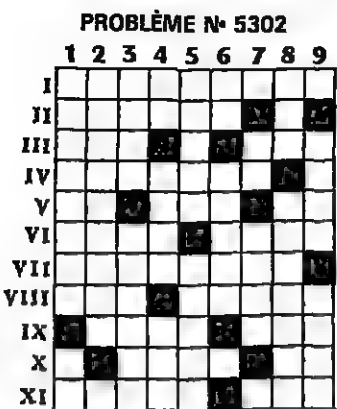
Frissons fin de siècle

1889-1900

سكزا من الاجل

AGENDA

MOTS CROISÉS



PROBLÈME N° 5302

HORIZONTALEMENT

I. Mène à la licence. - II. Fait le trou. - III. Donne du relief. A besoin de soutien. - IV. La femme à barbe. - V. Pronom. Certains lui font beaucoup avaler. Conjonction. - VI. Il nous en fait voir ! Qui s'attrape facilement. - VII. Moyens de correction. - VIII. A des hauts et des bas. Est en répétition. - IX. Sert à faire le pâte. Pronom. - X. Va à la ligne. Agent de liaison. - XI. Capable de faire du mal. Qui ne doit pas être sorti trop souvent.

VERTICALEMENT

1. Est beaucoup trop pâle pour illustrer. Fut d'une grande clarté. - 2. Des hommes qui relèvent le « front ». - 3. Permettent de ne pas essayer de revers. Met en lui. - 4. Que l'on a peut-être regardé en face. Remontait ciel et terre. Tombe dans le lac à plusieurs reprises. - 5. Grandit quand on se préoccupe et diminue quand on s'occupe. A une tête de cochon. - 6. Article. Nous fait marcher. - 7. Démontre. Antique compositeur. - 8. Montre qu'il est là. Sans affaires. - 9. S'écroule quand on prend contact avec lui. Donne des idées.

Solution du problème N° 5301

Horizontalement

I. Armateurs. - II. Toilette. - III. Tulipe Vu. - IV. Ré. Bit. En. - V. Incidence. - VI. Oh ! - VII. Tavernier. - VIII. Aneries. - IX. Na. Dureté. - X. Arme. Ou. - XI. Epie. Emir.

Verticalement

1. Attestante. - 2. Rouen. Ana. - 3. Mil. Cave. Ai. - 4. Alibi. Erre. - 5. Tepidarium. - 6. Eteté. Nérée. - 7. Ut. Noise. - 8. Revêche. Tot. - 9. Une. Rieur.

GUY BROUTY

FRANCE 7 LOTO

Le règlement du TAC-O-TAC ne prévoit aucun cumul (J.O. du 03/01/90)

Le numéro **3 5 3 5 3 0** gagne **4 000 000,00 F**

Les numéros **0 5 3 5 3 0** gagnent **1 535 30**
à la centaine **2 535 30**
de mille **4 535 30**

Les numéros **5 5 3 5 3 0** gagnent **6 535 30**
40 000,00 F

Les numéros approchant aux						gagnent
Dizaines de mille	Mille	Centaines	Dizaines	Unités		
302530	350530	353030	353500	353531		10 000,00 F
313530	351530	353130	353510	353532		
323530	352530	353230	353520	353533		
333530	353530	353330	353540	353534		
343530	354530	353430	353550	353535		
353530	355530	353530	353560	353536		
363530	356530	353630	353570	353537		
373530	357530	353730	353580	353538		
383530	358530	353830	353590	353539		
393530	359530	353930				
Tous les billets se terminant par	3 5 3 0	5 3 0	3 0	0		4 000,00 F 400,00 F 200,00 F 100,00 F

90 TACOTAC

RESULTATS OFFICIELS - INFORMATIONS 36.15 LOTO et 36.65.77.02

ABONNEMENTS VACANCES

VOUS N'ÊTES PAS ABONNÉ : Renvoyez-nous le bulletin ci-dessous, accompagné de votre règlement par chèque ou par Carte bleue.

VOUS ÊTES DÉJÀ ABONNÉ : Vous n'avez aucun supplément à payer pour que le Monde vous suive en vacances, partout en France métropolitaine. Renvoyez-nous simplement le bulletin ci-dessous sans oublier d'indiquer votre numéro d'abonné.

DURÉE	FRANCE	ÉTRANGER* (valeur normale)	Nbre de n°
2 semaines	100 F	165 F	13
3 semaines	150 F	245 F	19
1 mois	180 F	310 F	26
2 mois	290 F	550 F	52
3 mois	400 F	790 F	78

* TARIF PAR AVION, NOUS CONTACTER A (1) 49-60-32-90

« LE MONDE » ABONNEMENTS
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MERY
94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX

Attention : la mise en place de votre abonnement vacances nécessite un délai de 10 jours.

● VOTRE ABONNEMENT VACANCES : DURÉE _____ du _____ au _____

● VOTRE ADRESSE DE VACANCES : NOM _____ PRÉNOM _____
N° _____ RUE _____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

● VOTRE RÈGLEMENT : ☐ CHÈQUE JOINT ☐ CARTE BLEUE

● N° CB _____

Expire à fin _____ Signature obligatoire _____

● VOTRE NUMÉRO D'ABONNÉ (si vous êtes déjà abonné) _____

Sur minitel 3615 LEMONDE code ABO

RADIO-TÉLÉVISION

Les programmes complets de radio et de télévision sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi. Signification des symboles : **▷** signalé dans le Monde radio-télévision ; **□** Film à éviter ; **■** On peut voir ; **■ ■ ■** Ne pas manquer ; **■ ■ ■ ■** Chef-d'œuvre ou classique.

Jeudi 12 juillet

TF 1

20.30 Feuilleton : Orages d'été, avis de tempête. De Jean Segala (2^e épisode).

22.10 Série noire : Fidé pour les rats. De Jacques Ertaud, avec Roger Dumas.

23.40 Journal, Météo et Bourse.

A 2

20.40 Jeux sans frontières. A Bergame (Italie). Équipes : Treviso (Italie), Moura (Portugal), Cres-Mallouin (Yougoslavie), Aquaviva (San Marin), Almagro (Espagne), Mulhouse (France).

22.00 Série : Profession comique. D'André Halimi.

22.55 Informations : 24 heures sur la 2.

23.10 Le journal du Tour.

23.25 Série : La loi est la loi.

FR 3

20.35 Feuilleton : Les rois maudits. De Claude Barma (4^e épisode).

22.25 Journal et Météo.

22.50 Documentaire : Orson Welles, une légende, une vie.

0.20 Sport : Escrime. Championnat du monde à Lyon : fleuret féminin par équipes ; fleuret masculin par équipes.

0.40 Musique : Carnet de notes. Après un rêve, de Fauré.

CANAL PLUS

20.30 Flash d'informations.

Cinéma : Effraction avec préméditation (Crackans). ■ ■ ■ Film américain de Louis Malle (1983).

22.00 Flash d'informations.

22.05 Cinéma : SOB. ■ Film américain de Blake Edwards (1981) (V.O.).

0.00 Cinéma : Une histoire de vent. ■ ■ ■ Film français de Joris Ivens et Marceline Loridan (1988).

LA 5

20.30 Drôles d'histoires.

20.40 Téléfilm : Top model en danger.

22.20 Série : Deux flics à Miami.

23.20 Magazine : Désir.

23.50 La maîtresse du commissaire (rediff.).

0.00 Journal de minuit.

LA 6

20.35 Téléfilm : Biceps business.

22.15 Série :

22.30 Cinéma : Coplan agent secret FX 18. ■ Film franco-italo-espagnol de Maurice Cloche (1984).

0.05 Six minutes d'informations.

LA SEPT

20.00 Documentaire :

Histoire parallèle.

21.00 Magazine : Mégamix.

22.00 Documentaire : Opéra et musique, la grande aventure du Festival d'Aix (1). De Pierre Jourdan.

23.00 Documentaire : William Forsythe au travail. D'André S. Labarthe.

FRANCE-CULTURE

20.00 Musique : Le rythme et la raison. Chico Buarque. 4 L'homme de paroles.

20.30 Dramatique. Nocturne, d'Yves Leterme (rediff.).

21.30 Profils perdus. Pierre et Hélène Lazareff (dern. partie).

22.40 Nuits magnétiques.

0.05 Du jour au lendemain.

0.50 Musique : Coda.

FRANCE-MUSIQUE

21.00 Concert (en direct du Festival de Saintes) : Magnificat en ré majeur BWV 243, Messe en sol majeur BWV 235, de Bach, par le Collegium Vocale de Gand, dir. Philippe Herreweghe ; sol. : Agnès Mellon (soprano), Gérard Lemaire (contre-ténor), Howard Crook (ténor), Peter Kooy Baryton).

23.07 L'invité du soir. Henry Banaud.

Vendredi 13 juillet

TF 1

14.55 Club Dorothea vacances.

16.45 Série : Chips.

17.35 Série : Hawaii, police d'Etat.

18.25 Jeu : Une famille en or.

18.55 Feuilleton : Santa-Barbara.

19.20 Jeu : La roue de la fortune.

19.55 Le bébé show.

20.00 Journal, Météo et Tapis vert.

20.30 Jeux : Intervilles.

Animés par Guy Lux, Claude Savarit, Simone Sarrin et Léon Zitrone. Carnes - Papiers.

22.30 Sport : Boxe. Championnat du monde des super-welters (WBC), en direct d'Annecy : René Jacquot (France) - Terry Norris (États-Unis).

23.35 Série : Tous en boîte.

0.25 Journal, Météo et Bourse.

0.45 Feuilleton : Mont Royal. Info revue.

A 2

14.45 Magazine : Course en tête.

14.45 Téléfilm : Meurtre dans l'espace. De Wesley Ferguson et Steven Hilliard Stern, avec Wilford Brimley, Arthur Hill. Neuf astronautes sur un vaisseau spatial.

Jeu : Des chiffres et des lettres.

17.15 Série : Les brigades du Tigre.

18.30 Magazine : Giga.

19.30 Le journal du Tour.

20.00 Journal et Météo.

20.40 Série : Héritage oblige.

Le bonheur Mesdames, de Maurice Frydland, avec Sophie Desmarets, Robert Fimbel.

21.35 Série : Eurofiles.

Chers petits anges, de Francesco Costa, avec Diego Abatantuono, Enrica Maria Modugno.

Des adolescents dealers dans un collège en Italie se retrouvent au centre d'un gros trafic de drogue.

22.30 Journal et Météo.

22.45 Le journal du Tour.

23.05 Cinéma : Saint-Michel avait un coq. ■ ■ ■ Film italien de Paolo et Vittorio Taviani (1971). Avec Giulio Brogi, Renato Scarpa, Vittorio Fantoni (v.o.).

0.35 Fin des émissions.

2.00 Magnétophone : Rugby. Nouvelle-Zélande-Ecosse (90 min.).

FR 3

14.30 Documentaire : Sous la forêt, la plage. De Madeleine Dubras et Jacques Manlay.

15.00 Série : Lady Blue.

15.50 Magazine : 40^e à l'ombre de la 3. Présenté par Vincent Perrot, en direct des Sables-d'Olonne.

17.30 Dessin animé : Les p'tits mullins.

17.55 Dessin animé : Molierissimo.

18.00 Feuilleton : Sûreté gauche (10^e épisode).

18.30 Jeu : Questions pour un champion.

19.00 La 19-20 de l'information.

De 19.10 à 19.30, le journal de la région.

20.05 Jeux : La classe.

20.35 Feuilleton : Les rois maudits. De Claude Barma, d'après Maurice Druon (5^e épisode).

22.15 Magazine : Thalassa.

Le séducteur d'Anne Anand.

Jean-Frédéric Kérouz, concurrent sur la Solitaire du Figaro, a fêté sa propre course. Jours et nuits, frayeurs, bonheur.

23.10 Journal et Météo.

23.35 Sport : Escrime. Championnat du monde à Lyon : sabre par équipes ; fleuret féminin par équipes.

Adagio et val du printemps, de Chostakovitch.

CANAL PLUS

15.30 Cinéma : SOB. ■ Film américain de Blake Edwards (1981). Avec Julie Andrews, William Holden, Marisa Berenson.

17.25 Documentaire : Sur la piste de l'animal le plus secret.

4. Afrique (2 parties).

17.55 Contes à dormir debout.

17.58 Cabou cadin.

Je veux savoir ; Babar.

En clair jusqu'à 20.30

18.30 Cabou cadin.

Le plein de super ; Police académique.

19.20 Top album.

20.00 Magazine : Scrupules.

20.29 Flash d'informations.

20.30 Téléfilm : Scène de ménage au paradis. De Di Drew, avec Raquel Welch.

A la suite d'un naufrage, une jeune femme se retrouve sur une île avec le carcelier de son mari.

22.00 Spectacle : André Lamy au Casino de Paris.

22.40 Flash d'informations.

23.00 Cinéma : Bird. ■ ■ ■ Film américain de Clint Eastwood (1988). Avec Forest Whitaker, Diane Venora, Michael Zehlf.

1.35 Cinéma : Têtes vides cherchent coffre plein. ■ ■ ■ Film américain de William Friedkin (1975). Avec Peter Falk (v.o.).

3.15 Cinéma : Vampire. ■ ■ ■ vous avez dit vampire ? ■ ■ ■ Film américain de Tom Holland (1985). Avec Chris Sarandon.

LA 5

15.05 Les enquêtes du commissaire Maigret.

16.35 Docteurs en folie (rediff.).

17.05 Papa et moi (rediff.).

17.30 Dessins animés.

Soufflerie : Cathy la petite fermière ; Max et compagnie ; Olive et Tom champions de foot.

18.50 Journal images.

19.00 Série : L'enfer du devoir.

19.45 Journal.

20.30 Drôles d'histoires.

20.40 Série : Sur les lieux du crime. Le tueur de la nuit, de Bernard McEveety, avec Robert Wagner.

L'assassin à la dentier.

22.25 Série : L'inspecteur Derrick.

Un drôle de kidnapping (rediff.).

0.00 Journal de minuit.

0.10 Un drôle de kidnapping (suite).

1.10 Les enquêtes du commissaire Maigret (rediff.).

2.35 Les globe-trotters (rediff.).

3.00 Le journal de la nuit.

M 6

14.45 Documentaire : L'Elysée au-delà du ponton.

17.15 Informations : M 6 info.

17.20 Série : Laredo.

18.10 Série : Cher oncle Bill.

18.35 Feuilleton : La demoiselle d'Avignon (9^e épisode).

18.55 Série : Aline et Cathy.

19.25 Série : Dis donc papa.

19.54 Six minutes d'informations.

20.00 Série : Madame est servie.

20.35 Téléfilm : Un tueur dans New-York. De Jud Taylor, avec Martin Sheen, Jennifer Salt.

Un homme s'écroule la panique.

22.10 Série : Clair de lune.

23.00 Série : Les années coup de cœur.

23.30 Magazine : Avec ou sans rock.

0.15 Six minutes d'informations.

0.20 Capital.

0.25 Sexy clip.

2.00 Rediffusions.

LA SEPT

14.30 Cours d'Italien (23).

15.00 Cinéma : La bête lumineuse. ■ ■ ■ Film canadien de Pierre Perrault (1988).

17.05 Film d'animation : Images.

Documentaire : Ateliers d'artistes (Daniel Buren). De Jean-Luc Daval.

18.00 Téléfilm : Le compagnon secret. De Philippe Coudry.

19.00 Court métrage : La jeune fille et la mort. De Michel Spinoza.

Documentaire : Les instruments de musique et leur histoire. (6).

20.00 Documentaire : Propaganda, l'image et son pouvoir (2. Mensonges et messages).

Documentaire : Mister Swing.

21.00 De Philippe Ros.

22.15 Théâtre : Elle est là. Pièce de Nathalie Sarraute.

23.30 Documentaire : Bons baisers d'Avignon. De Colette et Laurent Godard.

Audience TV du 11 juillet 1990

Audience instantanée. France entière 1 point = 202 000 foyers

HORAIRE	FOYERS AYANT REGARDÉ LA TV (en %)	TF1	A2	FR3	CANAL +	LA 5	M6
19 h 22	39,2	Santa Barbara 18,6	Giga 3,0	Act. rég. 12,3	Top 50 1,1	Enter... 2,6	Cathy et Aline 1,7
19 h 45	41,7	Roue fortune 21,1	Journal Tour 9,0	19-20 Infos 6,1	Top 50 1,7	Dis donc papa 1,8	2,2
20 h 18	50,3	Journal 22,4	Journal 12,3	La classe 7,8	Scrupules 0,7	Journal 3,1	M ⁶ est servie 4,1
20 h 55	56,2	Sde embrouille 27,9	Carte blanche 6,0	40 ans TV 10,2	Cinéma... 3,7	Hist. vraies 7,8	Attention... 1,4
22 h 08	49,4	Pub 19,9	Carte blanche 7,1	40 ans TV 12,2	American... 4,8	Hist. vraies 11,7	Attention... 3,2
22 h 44	28,2	Le Garçon 7,7	Carte blanche 8,5	Ray Charles 2,1	Flash 2,1	Pub 5,0	Jurons... 2,1

FRANCE-CULTURE

20.00 Musique : Le rythme et la raison. Chico Buarque. 5. Le chant de l'œil.

20.30 Radio-archives. Daniel Soreno.

21.30 Musique : Black and blue. Le siège de Mies David.

22.40 Nuits magnétiques.

0.05 Du jour au lendemain.

0.50 Musique : Coda.

FRANCE-MUSIQUE

20.30 Concert (donné le 21 décembre 1989 à Vienne) : Quintette pour piano, hautbois, clarinette, basson et cor en mi bémol majeur K 452, de Mozart ; Octave pour cordes et vents en fa majeur op. 166, d. 803, de Schubert, par le Neues Wiener Orchest.

22.00 Concert (soirée d'ouverture du Festival de Radio-France et de Montpellier) : Paolo Conte en concert.

0.30 Poissons d'or.

ÉCONOMIE

ÉTRANGER

Le scandale des caisses d'épargne américaines

Le fils du président Bush est menacé de poursuites

Il y a à peine une quinzaine de jours, le président George Bush s'adressait à l'ensemble des procureurs généraux des États-Unis et par là même à l'ensemble de l'appareil judiciaire, en leur promettant que tout serait fait, y compris au plan des poursuites, pour accélérer le règlement du dossier des caisses d'épargne en faillite, le plus important scandale financier dans l'histoire du pays dans lequel les partis républicain et démocrate sont tous deux impliqués. Le président a été entendu, mais, à présent, c'est la Maison Blanche qui est éclaboussée.

NEW-YORK

de notre correspondant

La Federal Deposit Insurance Corporation (FDIC), l'organisme fédéral chargé de garantir les dépôts bancaires, et obligé, depuis l'année dernière, de prendre en charge les Savings and

Loans, a fait savoir le 11 juillet que parmi les nombreuses personnes poursuivies (elles sont pour l'instant au nombre de cinq cents), figureraient vraisemblablement neuf responsables de la Silverado Banking, Savings and Loans Association, dont M. Neil Bush.

De nombreuses anomalies

Le fils du président serait ainsi accusé de négligence (mais pas de fraude) dans la direction de cette caisse d'épargne située près de Denver, dans le Colorado, et qui a fait faillite fin 1988 en laissant un passif d'un milliard de dollars (5,5 milliards de francs).

M. Bush était directeur de cette institution de la mi-1985 à la mi-1988, date à laquelle il a rejoint l'équipe de campagne présidentielle chargée de favoriser l'élection de son père à la Maison Blanche. Selon les dépositions faites devant la commission bancaire de la Chambre des représentants qui, durant quatre jours, s'est penchée sur le dossier de la Silverado Banking, de nom-

breuses anomalies ont été constatées. Ainsi, des investisseurs désirant moderniser un immeuble dans le centre-ville de Denver ont demandé 15 millions de dollars de prêt à cette caisse. Ils ont finalement obtenu, sur le papier, 26 millions dont 16 millions ont effectivement été consacrés à la rénovation du bâtiment. Le reste s'est « perdu » dans les méandres de la Silverado.

Remboursement « oublié »

Pour sa part, M. Neil Bush se voit reprocher des conflits d'intérêts. Notamment pour avoir accepté un prêt de 100 000 dollars d'un client de la caisse d'épargne qui aurait « oublié » d'en demander le remboursement tout en obtenant par la suite des crédits de cette institution à des taux très intéressants. Témoignant devant la même instance, le président de la FDIC, M. William Seidman a indiqué qu'indépendamment de la personne de M. Neil Bush, le cas de la Silverado Banking sera examiné « comme n'importe quel autre cas

et si une passion en jugement [ou une action légale] doit être décidée, elle sera motivée uniquement par les faits ». Dans ce dernier cas, les neuf anciens dirigeants de cette Savings and Loans du Colorado risquent un procès portant sur 200 millions de dollars.

Derrière ces faits se cache une autre réalité : le grave différend surgi il y a plusieurs mois entre le président Bush et M. Seidman lorsque celui-ci a clairement affirmé son autorité dans la rédaction puis la mise en application des textes destinés à organiser le sauvetage des caisses d'épargne, sur lesquels l'administration était souvent en désaccord. Le patron du FDIC sait que sa tête est mise à prix. Mais le chef de l'exécutif n'a aucun moyen direct de l'évincer avant la fin de son mandat en octobre 1991. Pas plus que de stopper les éventuelles poursuites engagées contre son fils.

SERGE MARTI

SOCIAL

Selon le ministère de la solidarité et de la santé

La réforme du remboursement concernera peu de médicaments

La réforme du remboursement des médicaments, visant à ne faire prendre en charge par la Sécurité sociale les produits pharmaceutiques que lorsqu'ils sont prescrits dans le cadre strict de leur autorisation de mise sur le marché (AMM) (le Monde du 12 juillet) ne concernera qu'une petite minorité de spécialités, a assuré, mercredi 11 juillet, le ministère de la solidarité et de la santé.

Pour sa part, le Syndicat national des industries pharmaceutiques (SNIP) affirme qu'il ne s'oppose pas tant au refus des pouvoirs publics de prendre en charge des produits prescrits hors de leurs indications thérapeutiques qu'au projet de dissocier purement et simplement les indications thérapeutiques de celles retenues pour le remboursement. Selon M. René Sautier, son président, les assurés sociaux seraient « ainsi placés en situation d'inégalité d'accès aux traitements et les prescripteurs soumis à une entrave à la liberté de prescription ».

Cette réaction est jugée excessive par le ministère de la solidarité, où l'on précise que « un, deux ou trois médicaments au maximum seront chaque année concernés par cette modification qui a été recommandée

par le Haut Comité médical de la Sécurité sociale ». A cet égard, certains spécialistes citent l'exemple du Zocor, un médicament dont l'AMM stipule qu'il est adapté dans le cas d'une hypercholestérolémie supérieure à trois grammes. Or, sous l'effet de la publicité et de l'activité commerciale des visiteurs médicaux, ce produit — remboursé au taux de 70 % — est de plus en plus prescrit « sans aucune justification médicale ou scientifique » en cas d'hypercholestérolémie inférieure au seuil prévu. Le recours à d'autres produits moins chers et tout aussi efficaces serait alors préférable. Le Zocor représente chaque année 1 milliard de francs de remboursements pour l'assurance-maladie.

Cette réforme, souligne-t-on au ministère de la santé, doit permettre d'accorder « de très bons prix à des médicaments qui le méritent vraiment », tout en limitant le déficit de la branche maladie de la Sécurité sociale (2,2 milliards en 1989, 9,8 milliards prévus en 1990). Quant à la Caisse nationale d'assurance-maladie, elle a rendu un avis négatif sur le projet de décret du gouverne-

J.-M. N.

AVIS FINANCIERS DES SOCIÉTÉS



EMISSION D'OBLIGATIONS CONVERTIBLES AVEC BONS DE SOUSCRIPTION D'ACTIONS

"UNE PÉRIODE HORS DU COMMUN"

"La Compagnie Générale des Eaux vit véritablement une période hors du commun qui nécessite un rythme élevé d'investissements. C'est maintenant que l'ouverture internationale impose de faire valoir l'avance dont nous disposons en matière de gestion des services collectifs : c'est maintenant qu'elle nous demande, de mettre en avant notre valeur ajoutée technique" a indiqué le Président Guy Dejouany, à l'Assemblée Générale des Actionnaires. C'est la raison pour laquelle la Compagnie Générale des Eaux lance une émission d'obligations à bons de souscription d'actions.

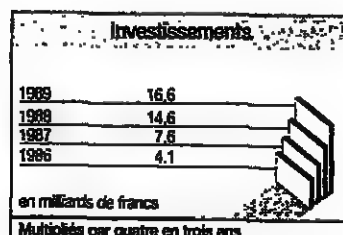
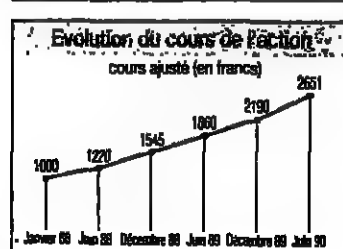
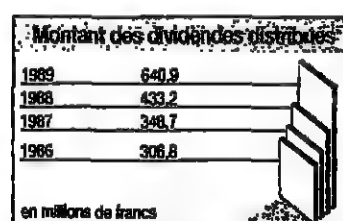
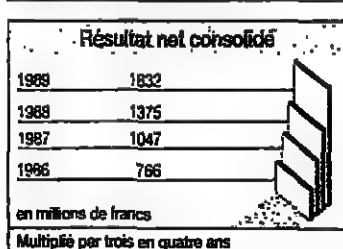
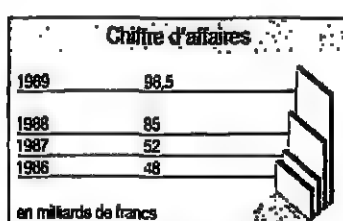
DOUBLE EFFET DE LEVIER

Les conditions de souscription sont particulièrement attractives : les obligations offrent une garantie et une régularité de revenu auxquelles s'ajoute le double effet de levier de leur convertibilité d'une part, de l'exercice des bons d'autre part.

MODALITÉS

Obligations convertibles

- 1 600 000 obligations convertibles seront émises, dont 1 075 500 obligations au minimum constitueront la tranche française et 526 500 obligations constitueront la tranche internationale.
- Chaque obligation émise est convertible en une action et elle est en outre assortie d'un bon de souscription d'action.
- Le prix d'émission de chaque obligation avec bon attaché est de 2 850 francs ;
- Le taux nominal de l'emprunt est de 6 % ;



• Chaque obligation est convertible à tout moment à partir du 1^{er} août 1990 en une action Compagnie Générale des Eaux et son remboursement aura lieu le 1^{er} janvier 1998 au prix de 3 135 francs, soit avec une prime de 10 % ;

• La Compagnie aura la faculté de rembourser par anticipation les obligations émises à partir du 1^{er} janvier 1992, à condition que le cours de l'action soit supérieur à 3 500 francs.

Bons de souscription

- Deux bons permettent de souscrire une action Compagnie Générale des Eaux au prix de 3 200 francs par action jusqu'au 30 juin 1993.

Délai de priorité

- Les actionnaires de la Compagnie Générale des Eaux bénéficient d'un délai de priorité, sur l'ensemble de l'émission, du 2 au 16 juillet 1990 inclus, qui leur permet de souscrire une obligation convertible à bons de souscription

d'actions pour 12 actions détenues ;

• Le règlement des souscriptions aura lieu le 30 juillet 1990.

Les modalités sont publiées au BALO du 2 juillet 1990. La note d'information est disponible gratuitement, au siège de la société, service des Titres, 52 rue d'Asipon - Paris 8ème ou auprès de votre intermédiaire financier habilité.

Via COB n° 90 268 en date du 28 juin 1990.

INFORMATIONS-ACTIONNAIRES
05 05 55 66 - 3615 CGEAUX

Quatre semaines de grève à la Caisse primaire d'assurance-maladie de l'Essonne

Entre 350 000 et 400 000 dossiers d'assurés sociaux étaient en souffrance, le vendredi 6 juillet, dans les services de la Caisse primaire d'assurance-maladie (CPAM) de l'Essonne à la suite d'une grève du personnel entamée le 11 juin dernier.

Lancé par la centaine de délégués de l'agent comptable qui sont chargés de vérifier le suivi financier de chaque dossier, ce mouvement s'est étendu dès le 14 juin aux deux tiers des quelque 1 800 agents de la caisse. Deux semaines plus tard, un autre conflit du même ordre avait pris fin à la CPAM de Seine-Saint-Denis après avoir paralysé les services durant neuf semaines (le Monde du 3-4 juin).

Outre une demande d'amélioration des conditions de travail à la suite de l'informatisation des services de la CPAM de l'Essonne, les principales revendications de l'intersyndicale FO-CFDT-CGT-CFIC portent, comme en Seine-Saint-Denis, sur une revalorisation des salaires et des classifications des agents. Mais alors que les dirigeants de la caisse de Bobigny avaient fini par céder aux exigences salariales des grévistes, tel

ne semble pas être le cas de ceux de la CPAM d'Evry qui se sont, jusqu'à maintenant, retranchés derrière la Caisse nationale d'assurance-maladie des travailleurs salariés (CNAM), seule habilitée à se prononcer sur une augmentation exceptionnelle du budget de la caisse primaire.

Directeur de la CNAM, M. Gilles Johanez se refuse, pour l'heure, à toute solution susceptible de faire « exploser le budget de 1990 », en raison des risques de contagion du conflit à d'autres caisses primaires. M. Johanez reconnaît toutefois l'existence d'un malaise lié à l'érosion du pouvoir d'achat des employés alors même que la productivité de ces derniers a progressé de 30 % en huit ans. Mais il n'entend pas « apprécier isolément le conflit de l'Essonne ».

Quant au ministre des affaires sociales, il « n'a nullement l'intention de réitérer à Evry l'expérience de Bobigny ». Il souhaite que les « problèmes réels » au niveau de la classification, « archaïque » des agents du régime général de la Sécurité sociale soient résolus dans le cadre d'une « politique globale des salaires et des classifications ».

V. D.

REPÈRES

CHINE

Pékin redonne des crédits aux entreprises

Le gouvernement chinois a adopté une politique économique de relance fondée sur une baisse des taux d'intérêt et l'octroi de nouveaux crédits, a annoncé le premier ministre, M. Li Peng, à Pékin, le mercredi 11 juillet. Ce programme de six mois doit permettre de lutter contre le chômage et de doper la production industrielle, fortement ralentie depuis le plan d'austérité adopté fin 1988.

Le plan tient en cinq points : baisse des taux d'intérêt sur les prêts aux entreprises publiques ; maintien de l'inflation à un taux annuel inférieur à 10 % ; crédits aux entreprises pour les économies d'énergie et de matières premières et le développement de nouveaux produits ; résolution du problème de la dette des entreprises en faillite ; effort pour assurer une bonne récolte d'automne et lutter contre les inondations. — (AFP)

DETTE PUBLIQUE

Risque de défaut de paiement pour les États-Unis

Le département du Trésor a demandé mercredi au Congrès de relever à 3 510 milliards de dollars (19 300 milliards de francs) la limite permise d'endettement de l'État, faute de quoi le gouvernement américain se trouverait, pour la première fois de son histoire, en situation technique de défaut de paiement.

Le plafond actuel est de 3 120 milliards de dollars. Le montant de la dette a atteint 3 120 milliards lundi 9 juillet, a précisé le département du Trésor, ajoutant que l'amendement demandé au Congrès devait absolument être adopté avant le début des vacances parlementaires, le 1^{er} août prochain.

La dette américaine a atteint pour la première fois le niveau de 3 000 milliards de dollars en avril dernier.

GRAPHISME ET COMMUNICATION va mettre en place une formation en alternance structurée (dans le cadre des contrats de qualification), cela dans le but de former des jeunes de niveau IV pour l'édition électronique et vidéo-graphique. Cette formation, qui traitera à la fois le texte et l'image, devrait intéresser les responsables d'agences de publicité et de studios. Elle débutera dans la seconde quinzaine de novembre. Les employeurs intéressés sont priés de contacter, le plus rapidement possible, l'organisme de formation : GRAPHISME ET COMMUNICATION, 36, rue Mollière, 94200 Ivry-sur-Seine. Tél. : 45-21-45-43.

Euro

AGENDA IMMOBILIER

APPARTEMENT DE QUALITÉ

ALOUER

101 1933

MARCHÉS FINANCIERS

CONJONCTURE

Les prévisions de l'INSEE

Reprise d'une croissance modérée de l'économie française

Le ralentissement de la croissance est déjà derrière nous. Dans leur dernière note de conjoncture, publiée le jeudi 12 juillet, les experts de l'INSEE estiment que, « au second semestre, une demande intérieure toujours vive et l'arrêt de la dégradation de la demande adressée à notre pays, devraient permettre à la croissance française de se stabiliser ». Est-ce à dire que l'activité économique de la France est en passe de retrouver le rythme très rapide qui avait caractérisé l'année 1988 et le début de 1989 ? Pas tout à fait. De 3,7 % en 1988 et 1989, la croissance du produit intérieur brut en glissement annuel devrait revenir à 3,2 % en 1990. La seconde partie de l'année devrait être légèrement plus favorable que la première, puisque le PIB augmenterait de 1,7 %, après 1,4 % au cours des six premiers mois de l'année.

Toutes les caractéristiques favorables de la conjoncture des deux dernières années sont, à un degré moindre, toujours présentes dans le tableau dressé à la mi-1990. L'INSEE note que la « croissance relativement modérée s'avère compatible avec une nouvelle baisse du taux de chômage qui atteindrait 8,2 % à la fin de 1990 ».

Les entreprises « continuent d'adapter en 1990 leurs effectifs à la forte activité des deux années précédentes, et semblent considérer que le ralentissement de leur production sera temporaire ». Le nombre de créations d'emplois sera un peu moins élevé cette année qu'en 1989 - 240 000 contre 275 000 - et « malgré le retour à un rythme d'activité un peu plus soutenu au second semestre, l'emploi s'ajustera à la baisse dans les industries manufacturières ». Après une progression en glissement de 1,6 % en 1989, l'emploi salarié dans le secteur industriel augmenterait à un rythme de 0,4 %.

Sur le front des prix, l'appréciation récente du franc contre les principales devises, ainsi que la baisse du prix des matières premières importées et la dévaluation des prix alimentaires devraient permettre à la France d'enregistrer une diminution de l'inflation à 3,1 % en glissement (sans compter d'éventuelles nouvelles baisses de TVA) contre 3,6 % en 1989.

Bonnes nouvelles pour les ménages

Si elle améliore les termes de l'échange, la remontée de la devise française est en revanche peu propice à la poursuite de la consolidation des parts de marché de la France. Le déclin de compétitivité-prix qu'elle provoque, ajouté au ralentissement de la demande mondiale et au marasme des ventes d'Airbus (conséquence de la grève chez British Aerospace) devraient entraîner cette année un recul de nos parts de marché à l'étranger. Une évolution un peu inquiétante, et masquée par la stabilisation globale du solde commercial, excédent agroalimentaire aidant.

La note de l'INSEE est par ailleurs porteuse de bonnes nouvelles pour les ménages, qui devraient

voir le pouvoir d'achat de leur salaire net progresser en moyenne de 3 % en termes nominaux, soit d'un point de plus que l'an dernier. Les revenus de la propriété, pour leur part, continuent leur ascension impressionnante; l'INSEE prévoit qu'ils augmenteront de 17,9 % en glissement annuel et termes nominaux, contre 10,3 % en 1989, et 5,9 % l'année précédente. Les experts insistent en tout cas sur la stabilisation de la part des salaires dans la valeur ajoutée des entreprises et affirment que « le partage des fruits de la croissance ne se déforme plus en faveur des entreprises comme on avait pu le constater entre 1983 et 1988 ».

Un point noir pourrait venir de la situation financière des sociétés. Bien que restant à un niveau élevé (80 % environ), leur taux d'autofinancement se réduit, les contraignant à alourdir leurs charges. Mais le coût élevé du recours à l'emprunt ne devrait pas peser trop lourd sur l'investissement productif; une progression en volume de 6,5 % est attendue, après 7,2 % l'an dernier et loin, il est vrai, derrière le record de 11,1 % atteint en 1988.

Bonne tenue de la demande interne, solidité de la monnaie, stabilisation du commerce extérieur et maîtrise de l'inflation... tout paraît réuni pour que l'activité économique de la France se poursuive à un rythme satisfaisant. Mais l'INSEE se garde bien d'un trop grand enthousiasme. « Un tel sentier de croissance apparaît difficilement praticable de manière durable. Les gains de termes de l'échange ne sont pas nécessairement reconductibles, et sont susceptibles d'éroder la compétitivité de l'économie française. Les entreprises pourraient être conduites à des ajustements à la baisse sur le marché de l'emploi qui ralentiraient la demande intérieure. » Tout dépendra de l'évolution de la conjoncture mondiale, conclut l'étude. Avec un taux de croissance supérieur à 4 % cette année, la RFA devrait être en mesure de « tirer » la conjoncture française.

F. L.

□ Balance des paiements : excédent de 5 milliards des transactions courantes au premier trimestre. - La balance des transactions courantes de la France a enregistré, au premier trimestre, un excédent de 5 milliards de francs en données corrigées des variations saisonnières, après un déficit de 18,3 milliards au cours des trois derniers mois de 1989, a annoncé l'INSEE mardi 10 juillet. En données brutes, la balance enregistre un solde négatif de 6,1 milliards au quatrième trimestre, l'an dernier. Le déficit de la balance des paiements courants s'est alourdi en données brutes par rapport au premier trimestre de 1989 (il s'était établi à 2,1 milliards). Dans un communiqué, le ministère des finances souligne que « sur un an, la réduction du déficit du commerce extérieur est plus qu'absorbée par le léger affaiblissement du solde des services et la poursuite de l'alourdissement de la charge nette des transferts unilatéraux ».

RÉPUBLIQUE DU TCHAD

Ministère de l'Aménagement du Territoire, de l'Urbanisme et de l'Habitat

Cellule Infrastructure - Salabré

Travaux d'assainissement et de collecte des eaux pluviales de deux quartiers de la ville de N'Djamena.

Les travaux seront financés par un prêt de l'Association internationale de développement (AID).

PARTICIPATION

Entreprises ou groupement d'entreprises ressortissants des États membres de la Banque Mondiale, de la Suisse, de Taiwan et de la Chine.

DESCRIPTION SOMMAIRE DES TRAVAUX

Lot 1. - Bassin primaire des jardins :

- Terrassements 32 000 m³ ;

- Aménagement de voies de service.

Lot 2. - Bassin primaire d'Am Elché :

- Terrassements 9 000 m³ ;

- Le dossier peut être consulté :

- au ministère de l'Aménagement du Territoire, de l'Urbanisme à N'Djamena ;

- à la Représentation permanente du Tchad auprès de l'ONU à New York ;

- auprès des ambassades de la République du Tchad à Paris, Bruxelles et Bonn.

Le dossier peut être obtenu contre paiement de la somme de 100 000 F CFA auprès de la Cellule Infrastructure - Salabré du Ministère de l'Aménagement du Territoire, de l'Urbanisme à N'Djamena - B.P. 462 ; une caution de soumission de 7 millions de francs CFA sera exigée.

La date limite de remise des offres est fixée au 31 août 1990 à 9 heures. L'ouverture des plis aura lieu le même jour à 10 heures.

NEW-YORK, 11 juillet

Flambée de dernière minute

Après avoir évolué de façon assez indécise dans une bonne partie de la séance de mercredi, les cours se sont soudain mis à grimper frénétiquement à Wall Street. Si vite même qu'à la clôture, l'indice des industries enregistrait une avance de 41,83 points à 2 932,57, un nouveau niveau record.

La bourse de la journée a été très comparable à ce résultat. Sur 1 977 valeurs traitées, 966 ont monté, 486 ont baissé et 515 n'ont pas varié.

Selon les spécialistes, c'est le déclin de cette fois de programmes d'achats informatiques, qui ont, en quelque sorte, mis le feu aux poudres. D'après certains d'entre eux, le facteur technique est lui aussi responsable de ce mouvement. Enfin, troisième raison invoquée : la formation des valeurs pétrolières, qui a contribué à accélérer le mouvement.

Reste que malgré tout, la prudence a été une nouvelle fois au rendez-vous dans l'attente de la publication des premiers résultats trimestriels des entreprises et d'une rafale de statistiques économiques.

L'activité a été modérée avec 162,22 millions de titres échangés contre 147,65 millions la veille.

VALEURS	Cours de 10 juillet	Cours de 11 juillet
Alcoa	59	67 5/8
AT&T	57 1/2	57 1/4
Bell	60	61 3/8
Chemical Bank	22 3/4	23 1/4
Du Pont de Nemours	37 3/8	38 3/8
Eastman Kodak	39 7/8	40 1/8
Exxon	46 3/4	47 7/8
Ford	43 1/4	43 1/8
General Electric	70 5/8	72 1/8
General Motors	46 1/8	46 3/8
Goodyear	28 3/8	27 7/8
IBM	117 3/4	118 1/4
IBM Oil	63 1/8	61 5/8
IBM Corp.	58 1/4	57 5/8
Schlumberger	58 1/8	58 1/8
Texas	118 1/8	118 3/8
Union Carbide	19 1/2	19 1/2
USX	33 3/8	33 3/8
Union Pacific	33 1/2	33 1/4
Verizon Corp.	48 3/8	48 1/4

LONDRES, 11 juillet

Nette hausse

Après la prudence de ces derniers jours, la Bourse de Londres a terminé la journée de mercredi en forte hausse. L'indice Financial des 100 valeurs vendues a gagné 33 points à 2 360,5 points au terme d'une séance marquée par une activité réduite mais plus forte que la veille où 447,8 millions de titres ont été échangés contre 440 millions mardi.

La fermeté de Wall Street et la baisse de la livre ont encouragé le marché à monter. La plupart des secteurs ont progressé, notamment les valeurs de la gresser, les pétrolières et les bancaires. Ces affaiblissements du sterling a nettement profité aux internationaux comme Rediff et Rothmans qui se sont vivement redressés à l'issue de la séance. Le groupe pharmaceutique Glaxo a fortement progressé sous l'effet de rumeurs sur le lancement prochain d'une OPA par une compagnie américaine. Les valeurs de la distribution ont elles aussi gagné du terrain dans le sillage des magasins d'appareils électroniques. Diverses après l'annonce de résultats annuels meilleurs que prévus.

VALEURS	Cours de 11 juillet	Cours de 12 juillet
Alcoa	1 000	1 030
Boeing	1 910	1 910
Canon	1 880	1 880
Fujitsu	380	380
Hitachi	1 740	1 740
Hitachi	2 150	2 150
Hitachi	880	880
Sony Corp.	8 700	8 800
Toyota Motor	2 270	2 270

FAITS ET RÉSULTATS

□ Asko vend ses parts dans Ahold. - La chaîne de magasins alimentaires allemands Asko a vendu, jeudi 9 juillet, les 13,1 % qu'elle détenait dans le capital de Ahold, le groupe de distribution néerlandais, à un consortium de banques conduits par l'Amsterdamer Nederland Bank et la Deutsche Bank pour 1 437 millions de florins (environ 426 millions de francs). Cette vente met fin à la bataille engagée depuis que Asko, en juillet 1989, avait racheté 12 % de Ahold sans succès, alors que les deux sociétés étudiaient une coopération. Des mesures de récession, Ahold avait refusé d'associer Asko à l'accord avec le français Casino et l'anglais Argill, ce qui avait entraîné une bataille en justice.

□ Certains rachète une partie de Desoto. - Le groupe britannique Courtauld (produits chimiques) a annoncé le 11 juillet le rachat pour 135 millions de dollars (769 millions de francs) des activités du groupe américain Desoto dans le secteur des revêtements industriels (notamment pour l'industrie aéronautique et spatiale). Desoto a réalisé un chiffre d'affaires de 122 millions de dollars (695 millions de francs) en 1989. Courtauld ne conservera que le tiers environ de ces activités (avec un chiffre d'affaires de 41 millions de dollars). Il a en effet convenu de revendre une partie des activités de revêtements industriels de Desoto aux États-Unis et au Canada aux groupes DSM Resins BV et Valspar Corporation.

□ Schering : bénéfice record en hausse de 43 %. - Le chimiste ouest-allemand Schering a annoncé lors de sa dernière assemblée générale que le chiffre d'affaires du groupe était en pro-

PARIS, 12 juillet

La hausse s'accroît

Réamorcé vingt-quatre heures auparavant, mais, semble-t-il, pas trop bien accueilli, le mouvement de hausse a repris jeudi à la Bourse de Paris. D'abord incertain (+ 0,12 %) malgré un bon démarrage (+ 0,44 %), il se renforce ensuite, et en fin de matinée, la hausse dépassait 0,50 %. Dans l'après-midi, l'indice CAC-40 enregistrerait une avance de 0,61 % ramené plus tard à 0,55 %. Si timide qu'il fût, l'état pris la veille n'a pas été inutile pour franchir cette nouvelle étape. Mais les milieux boursiers ont également été rassurés par la forte reprise de Wall Street. Par-dessus le marché, l'INSEE a confirmé que la croissance économique en France serait plus forte que prévu pour 1990, avec une augmentation du PIB de 3 % à 3,5 %, et que celle-ci serait accompagnée par une inflation en diminution.

Enfin et surtout, ce fut l'événement de la journée, la Bourse a pleinement profité de la reprise des cotations des actions Dumez et Lyonnaises des eaux, suspendues la veille avant l'annonce des paris d'échanges retenues pour la fusion des deux groupes. Dumez a monté comme une flèche (+ 21,5 %), compensant plus que largement la baisse de Lyonnaises des eaux (- 13,1 %). Comme ces deux titres figurent dans le panier de valeurs retenues pour calculer l'indice CAC-40, l'écart en hausse a profité à ce dernier.

Inutile de préciser : pour une fois, les rares spécialistes qui la modération n'a pas encore réussi à chasser affichaient un certain sourire. La reprise d'été aurait-elle démarré ?

TOKYO, 12 juillet

Légère reprise

La Bourse de Tokyo a clôturé jeudi en hausse, l'indice Nikkei enregistrant un gain de 281,14 yens (+ 0,9 %) à 32 575,32 yens. La place japonaise a ainsi poursuivi son redressement amorcé dès mercredi (+ 0,44 %) après la chute de 1,2 % mardi. Toutefois, ce mouvement s'est effectué dans un marché calme aux transactions peu élevées. Le haut niveau des taux d'intérêt continue de freiner les initiatives. Aucun événement n'a marqué la journée si ce n'est la publication de l'excédent commercial du Japon. Ce dernier a atteint en juin 6,7 milliards de dollars, soit une hausse de 27,6 % par rapport à juin 1989. Les exportations ont augmenté de 4,7 % à 23,8 milliards de dollars tandis que les importations ont chuté de 2,2 % à 17 milliards de dollars.

VALEURS	Cours de 11 juillet	Cours de 12 juillet
Alcoa	1 000	1 030
Boeing	1 910	1 910
Canon	1 880	1 880
Fujitsu	380	380
Hitachi	1 740	1 740
Hitachi	2 150	2 150
Hitachi	880	880
Sony Corp.	8 700	8 800
Toyota Motor	2 270	2 270

PARIS :

Second marché

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours	VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
Amis Assoc.	430	430	B2	300	300
Ayrol	105	105	LP&M	137	136 10
B.A.C.	220	215	Local Invest.	320	320
B. Demachy Ass.	575	575	Lucas	128	128
Bp Termind	180	177	M&M	178 80	172
B.L.C.M.	843	841	M&M Média	218 60	...
Bolton Ryl	370	367	M&M	232	...
Bolton Ryl	248	248	Navigo-Dumas	1273	1265
Châlon de Lyon	3415	3475	Obvot Logis	580	580
C.A.I. de P. (C.I.)	1048	1075	On. Gas. Fr.	680	595
Calson	528	513	Prasburg	83	89 30
Card	670	676	Présence Assur.	550	...
C.E.E. S.	358	351	Publ. Filippini	701	705
C.E.E.P.	275	275	Rail	700	707
C.F.P.	261	255	Rhône-Alp. Eau (S.)	320	320
Cimex d'Origny	748	724	S.H. Mangon	259	259
C.N.I.M.	1244	1250	S.C.G.P.M.	620	...
Codreux	280	280	Segm. E.A.	338	330
Comeng	351	350	Select Invest. R.J.	102 80	103
Confiner	1125	1111	Serba	485	489 30
Crest	381 50	381 50	S.M.T. Group	196	203 80
Dafsa	210 50	...	Sopra	212 10	211
Daphn	712	713	Sopra	197	199 20
Danquenne et Gral.	255 10	250 20	TP	280 40	280 40
Dumery	1330	1320	Thomson H. R.J.	315	...
Dwila	490	485 50	Unilog	189 80	189
Dolac	181	175 60	Union Fin. de Fr.	488	475
Edison Bell	278 40	285	Viel et Co	181	...
Eyess Invest.	15 50	15 20	Y. St-Laurent Groupe	1035	1049
France Propriété	415	402 60			
France	184 30	...			
Garor	820	...			
IFF (Impression F.)	458 10	458 20			
Grand Lure	480	475			
Gravograph	250	245 10			
Guinard	1170	1175			
L.C.C.	285	288			
IDA	380	384			
Idemsa	168	...			
L.M.S.	1300	1300			

LA BOURSE SUR MINTEL

36-15 TAPEZ LE MONDE

Marché des options négociables le 11 juillet 1990

Nombre de contrats : 13 764

VALEURS	PRIX exercice	Sept. dernier	Déc. dernier	Sept. dernier	Déc. dernier
Bouygues	600	23	49	12	-
CGE	560	83	-	5	-
Elf-Aquitaine	680	-	-	4	-
Enxomax SA-PLC	59	3,05	-	4,05	14
Euro Disneyland SC.	100	4,50	-	4,50	-
Hayes	675	10	-	-	-
Laberg-Coppée	425	48	-	-	-
Michelin	180	5,90	10,80	7,60	-
M&M	1 305	26	-	16	-
Paribas	640	22	40	76	25
Perrier-Ricard	1 167	36	-	38	-
Pescor SA	760	26	49	41	41,50
Rhône-Poulenc CI	480	-	23,85	-	-
Saint-Gobain	558	26,50	-	18	28
Sovena Perrier	1 500	64	-	13	23
Société Générale	570	38	-	63	-
Suez Financière	480	5	-	63	-
Thomson-CSF	120	4,30	8	8	-

MATIF

Notionnel 10 % - Cotation en pourcentage du 11 juillet 1990

Nombre de contrats : 51 000

COURS	ÉCHÉANCES							
	Septembre 90		Décembre 90		Mars 91			
	101,74		101,84		101,84			
Dernier	101,74		101,84		101,84			
Précédent	101,76		101,92		101,90			
Options sur notional								
PRIX D'EXERCICE	OPTIONS D'ACHAT			OPTIONS DE VENTE				
	Sept. 90		Déc. 90		Sept. 90		Déc. 90	
	0,64		1,20		0,90		1,38	

Options sur notionnel

Options d'achat Options de vente

Sept. 90 Déc. 90 Sept. 90 Déc. 90

102 0,64 1,20 0,90 1,36

INDICES

BOURSES

CHANGES	Dollar : 5,5690 F ↑
Au lendemain du sommet des sept pays industrialisés à Houston, le dollar s'est raffermi jeudi sur le marché des changes parisiens, atteignant en fin de matinée 1,66 de Deutschmark, 149 yens et 5,5690 francs français. La livre sterling s'est affaiblie à 1,6660 dollar.	
FRANCFORT 11 juillet 12 juillet	
Dollar (en DM)	1,462 1,695
TOKYO 11 juillet 12 juillet	
Dollar (en yen)	148,10 148,30
MARCHÉ MONÉTAIRE	
(offres privées)	
Paris (12 juillet)	10 3/8-10 1/2 %
New-York (11 juillet)	8 %

LE MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVICES

COURS DU JOUR	UN MOIS	DEUX MOIS	TROIS MOIS
\$ E.-U. -	5,5690 5,5600	+ 75 + 85	+ 150 + 160
\$ can. -	4,7914 4,7952	- 182 - 133	- 314 - 261
Yen (100) -	3,7327 3,7366	+ 73 + 87	+ 144 + 169
DM -	3,3543 3,3565	+ 39 + 57	+ 82 + 100
Florin -	2,9746 2,9772	+ 45 + 55	+ 83 + 100
FF (100) -	16,2956 16,2958	+ 29 + 154	+ 81 + 256
FS -	3,5474 3,5517	+ 17 + 44	+ 45 + 78
L (1 000) -	4,5820 4,5875	- 70 - 36	- 117 - 57
E -	9,5858 9,5980	- 433 - 387	- 845 - 795

TAUX DES EUROMONNAIES

TAUX DES EUROMONNAIES									
E.-U.	8 3/16	8 7/16	8 1/4	8 3/8	8 1/2	8 5/8	8 1/2	8 7/16	8 3/4
Yen	7 1/4	7 1/2	7 3/8	7 1/2	7 1/2	7 5/8	7 1/2	7 5/8	7 3/4
DM	8 1/16	8 5/16	8 1/8	8 1/4	8 3/16	8 5/16	8 1/8	8 1/16	8 9/16
Florin	7 1/16	7 15/16	8 1/8	8 1/8	8 1/8	8 1/4	8 1/8	8 1/8	8 9/16
£ (100)	9 1/4	9 1/2	9 1/4	9 1/2	9 1/4	9 1/2	9 1/4	9 1/8	9 1/16
Scd	10 1/4	10 1/2	10 1/4	10 1/2	10 1/4	10 1/2	10 1/4	10 1/8	10 1/16
Franc	14 3/4	14 3/4	14 3/4	14 7/8	14 7/8	14 7/8	14 3/4	14 3/4	14 1/2
Drac	14 3/4	15	14 15/16	15 1/16	14 15/16	15 1/16	14 13/16	14 13/16	14 5/16
Irland	10 3/16	10 7/16	10	10 1/8	10	10 1/8	10 13/16	10 13/16	10 5/16

MARCHÉS FINANCIERS

BOURSE DU 12 JUILLET

Cours relevés à 13 h 48

Règlement mensuel									
Compt.	VALEURS	Cours	Préc.	Dern.	%	Compt.	VALEURS	Cours	Préc.
3850	C.A.E. 3%	3850	3850	3850	+0.05	3850	C.A.E. 3%	3850	3850
1081	B.N.P. T.P.	1125	1125	1125	+0.05	1081	B.N.P. T.P.	1125	1125
1115	C.C.F. T.P.	1125	1125	1125	+0.05	1115	C.C.F. T.P.	1125	1125
1189	C.I.F. T.P.	1125	1125	1125	+0.05	1189	C.I.F. T.P.	1125	1125
2007	Rhone-Poul. T.P.	2007	2007	2007	+0.05	2007	Rhone-Poul. T.P.	2007	2007
1250	Thomson T.P.	1250	1250	1250	+0.05	1250	Thomson T.P.	1250	1250
1010	ACCOR	1010	1010	1010	+0.05	1010	ACCOR	1010	1010
1940	Air Liquide	1940	1940	1940	+0.05	1940	Air Liquide	1940	1940
515	A.S.P.L.	515	515	515	+0.05	515	A.S.P.L.	515	515
2230	Alcatel	2230	2230	2230	+0.05	2230	Alcatel	2230	2230
1070	AGF St. Germain	1070	1070	1070	+0.05	1070	AGF St. Germain	1070	1070
1000	Am. Express	1000	1000	1000	+0.05	1000	Am. Express	1000	1000
245	Ass. Méd. Int.	245	245	245	+0.05	245	Ass. Méd. Int.	245	245
230	Banq. Par.	230	230	230	+0.05	230	Banq. Par.	230	230
280	Banq. Par.	280	280	280	+0.05	280	Banq. Par.	280	280
1000	Banq. Par.	1000	1000	1000	+0.05	1000	Banq. Par.	1000	1000
585	Banq. Par.	585	585	585	+0.05	585	Banq. Par.	585	585
735	Banq. Par.	735	735	735	+0.05	735	Banq. Par.	735	735
575	Banq. Par.	575	575	575	+0.05	575	Banq. Par.	575	575
420	Banq. Par.	420	420	420	+0.05	420	Banq. Par.	420	420
670	Banq. Par.	670	670	670	+0.05	670	Banq. Par.	670	670
420	Banq. Par.	420	420	420	+0.05	420	Banq. Par.	420	420
1040	Banq. Par.	1040	1040	1040	+0.05	1040	Banq. Par.	1040	1040
3300	Banq. Par.	3300	3300	3300	+0.05	3300	Banq. Par.	3300	3300
1050	Banq. Par.	1050	1050	1050	+0.05	1050	Banq. Par.	1050	1050
1350	Banq. Par.	1350	1350	1350	+0.05	1350	Banq. Par.	1350	1350
855	Banq. Par.	855	855	855	+0.05	855	Banq. Par.	855	855
495	Banq. Par.	495	495	495	+0.05	495	Banq. Par.	495	495
3500	Banq. Par.	3500	3500	3500	+0.05	3500	Banq. Par.	3500	3500
128	Banq. Par.	128	128	128	+0.05	128	Banq. Par.	128	128
107	Banq. Par.	107	107	107	+0.05	107	Banq. Par.	107	107
1130	Banq. Par.	1130	1130	1130	+0.05	1130	Banq. Par.	1130	1130
225	Banq. Par.	225	225	225	+0.05	225	Banq. Par.	225	225
133	Banq. Par.	133	133	133	+0.05	133	Banq. Par.	133	133
430	Banq. Par.	430	430	430	+0.05	430	Banq. Par.	430	430
130	Banq. Par.	130	130	130	+0.05	130	Banq. Par.	130	130
255	Banq. Par.	255	255	255	+0.05	255	Banq. Par.	255	255
605	Banq. Par.	605	605	605	+0.05	605	Banq. Par.	605	605
35	Banq. Par.	35	35	35	+0.05	35	Banq. Par.	35	35
595	Banq. Par.	595	595	595	+0.05	595	Banq. Par.	595	595
500	Banq. Par.	500	500	500	+0.05	500	Banq. Par.	500	500
625	Banq. Par.	625	625	625	+0.05	625	Banq. Par.	625	625
145	Banq. Par.	145	145	145	+0.05	145	Banq. Par.	145	145
1330	Banq. Par.	1330	1330	1330	+0.05	1330	Banq. Par.	1330	1330
650	Banq. Par.	650	650	650	+0.05	650	Banq. Par.	650	650
1030	Banq. Par.	1030	1030	1030	+0.05	1030	Banq. Par.	1030	1030
1740	Banq. Par.	1740	1740	1740	+0.05	1740	Banq. Par.	1740	1740
610	Banq. Par.	610	610	610	+0.05	610	Banq. Par.	610	610
198	Banq. Par.	198	198	198	+0.05	198	Banq. Par.	198	198
350	Banq. Par.	350	350	350	+0.05	350	Banq. Par.	350	350
625	Banq. Par.	625	625	625	+0.05	625	Banq. Par.	625	625

COMPTANT (sélection)

VALEURS	Cours	Préc.	Dern.	%
Obligations				
Emp. État 8,25/77	119	119	119	+0.05
Emp. État 8,25/82	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/87	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/92	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/97	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/02	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/07	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/12	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/17	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/22	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/27	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/32	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/37	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/42	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/47	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/52	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/57	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/62	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/67	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/72	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/77	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/82	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/87	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/92	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/97	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/02	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/07	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/12	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/17	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/22	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/27	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/32	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/37	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/42	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/47	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/52	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/57	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/62	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/67	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/72	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/77	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/82	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/87	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/92	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/97	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/02	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/07	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/12	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/17	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/22	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/27	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/32	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/37	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/42	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/47	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/52	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/57	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/62	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/67	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/72	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/77	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/82	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/87	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/92	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/97	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/02	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/07	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/12	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/17	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/22	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/27	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/32	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/37	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/42	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/47	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/52	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/57	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/62	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/67	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/72	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/77	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/82	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/87	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/92	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/97	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/02	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/07	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/12	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/17	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/22	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/27	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/32	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/37	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/42	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/47	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/52	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/57	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/62	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/67	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/72	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/77	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/82	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/87	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/92	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/97	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/02	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/07	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/12	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/17	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/22	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/27	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/32	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/37	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/42	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/47	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/52	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/57	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/62	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/67	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/72	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/77	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/82	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/87	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/92	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/97	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/02	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/07	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/12	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/17	100	100	100	+0.05
Emp. État 8,25/22	100	100	100	+0.05</

LIVRES • IDÉES

L'opium, mode d'emploi

Deux livres passionnants de Thomas De Quincey (1785-1859)
pour échapper à « la grande folie de la morale »

LES CONFESSIONS D'UN MANGEUR D'OPIMUM ANGLAIS, SUSPENS
DE PROFUNDIS, LA MALLE-POSTE ANGLAISE

de Thomas De Quincey,
traduit de l'anglais
par Pierre Leyris, Gallimard,
« L'imaginaire » (nouvelle édition
entièrement revue et augmentée),
398 p., 65 F.

JUDAS ISCARIOTE

de Thomas De Quincey,
traduit par Eric Dayre,
préface de Pierre Leyris,
Ombres, 96 p., 66 F.

Rêvons : c'est l'été, le temps se prête à une expérience en profondeur, vous êtes seul à la campagne ou dans une grande ville, avec beaucoup de musique. Vous ouvrez *Les Confessions d'un mangeur d'opium anglais*. Votre vie peut en être changée.

Il ne parle pas seulement des effets magiques de la drogue, ce livre, il en est une. « Incomparable » pour Baudelaire (qui le traduit et le recopie en se l'appropriant encore plus que Poe), « prodigieux » pour Melville, son influence chimique s'étend clandestinement partout. Qui donc écrit, d'autre part, en rapportant une sensation de demi-sommeil après lecture : « Il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'auteur : une église, un quatuor, la rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint ? Quincey ? Baudelaire ? Non : Frost.

Que sont, d'ailleurs, la mémoire involontaire, la trouvaille du cerveau comme palimpseste, la madelaine récurrentielle, sinon des dérivés efficaces de cette vaste scène intérieure pour la première fois révélée ? Pour la contrôler, cette scène, on fera des guerres, on organisera des systèmes d'illusions substitutives. « La loterie est l'opium de la misère » (Balzac). « La religion est l'opium du peuple » (Marx). Nous pourrions dire aujourd'hui : la planétarisation du spectacle est l'opium de la prétendue fin de l'histoire.

Le mot opium semble donc condamné à désigner les états d'aliénation, de passivité, d'hypnose. Or Quincey dit tout autre chose : voilà un produit très ancien qui provoque, si on sait parler sa langue, une connaissance bouleversante. Continuons le jeu. Qui a écrit, en parlant de l'opium : « Toi qui, par ta puissante rhétorique, déesses les résolutions de la rage » ? Ou encore : « Le rêve est à lui-même sa propre loi » ? La réponse est évidente : Quincey. On pourrait aussi faire apparaître Antonin Artaud, et tant d'autres. Homère lui-même se droguait, affirme notre érudit et ironique anglais mangeur de livres.



Thomas De Quincey, par James Archer.

Les Confessions ont d'abord paru, signées X.Y.Z. dans le *London Magazine* en 1821. Quincey a trente-six ans. « A trente ans, note-t-il avec désinvolture, j'écrivais le grec avec aisance. » Plus vous serez cultivé, prévient-il, et plus l'opium aura des conséquences éblouissantes (voilà un excellent argument en faveur de la lecture, et l'on peut s'étonner que les pouvoirs publics ne l'utilisent pas). Tout ce qui est su, lu, écouté, vu, se transforme, là devant vous en réalité dynamique, émotive. A quoi bon, dès lors, le pauvre spectacle collectif si vous êtes pour vous-même une multitude en acte ? Comme un mourant volontaire, vous assistez à la récapitulation de votre vie dans ses moindres détails. Vous devenez un opéra fabuleux, un bateau illuminé, ivre. Vous avez plus de souvenirs que si vous aviez mille ans. Longtemps, sans le savoir, vous avez habité sous de vastes

portiques. La musique vous prend comme un océan aux vagues de cristal.

Regardez Quincey décrivant un dimanche de pluie à Londres. Il souffre de l'estomac, il entre dans une pharmacie, il achète sa petite bouteille de laudanum, il rentre chez lui, et c'est : « la surréction de l'esprit intérieur du tréfonds de ses abîmes », une série d'« extases portatives », le « secret du bonheur », les « clés du Paradis ».

« Tant de solitude,
tant de force »

Bien entendu, les tortures attendent leur moment, et ce sont elles que l'opinion vague retient pour dissuader les enfants sociaux de se connaître. Le sexe ne rend-il pas malade ? La drogue n'est-elle pas mortelle ? Sûrement. Je me garderai bien, d'ailleurs, d'en faire l'apologie, de peur de tomber sous le coup de la loi. Je me demande

même si ces *Confessions* de Thomas De Quincey ne devraient pas être interdites d'urgence par notre époque radienne où le tabac et l'alcool sont considérés comme des agents de dégradation. La télévision, n'est-ce pas, sera suffisante. Mourir sain et intoxiqué d'images, voilà le programme.

Là où l'on constate que l'auteur est dangereux, c'est quand il précise : « Nul ne développera jamais ses facultés intellectuelles s'il ne contrôle sa vie avec l'aide de la solitude. Tant de solitude, tant de force. » Ou bien : « L'organe du rêve, conjointement au cœur, à l'œil et à l'oreille, compose le magnifique appareil qui force l'infinité à entrer dans les chambres du cerveau humain. »

Quincey est un explorateur rigoureux, il ne cache pas les terreurs, les angoisses, les efforts pour se distancier de la « noire idole ». Un 8 juillet, il prend trois cents gouttes de laudanum. Le 25 du même mois, zéro. Mais le lendemain, deux cents. Entre-temps, il se retrouve dans des situations inextricables, en Egypte, guetté par des crocodiles ; à Rome dans des péripéties sorties de *Tito-Live* ou des *Prisons* de Pirandello ; en Angleterre, deux siècles auparavant, à un bal réel où il voit danser des femmes dont il sait, par ailleurs, qu'elles sont décomposées dans leurs tombeaux. L'espace s'amplifie toujours plus, le temps devient « infiniment élastique », toute mesure est abolie.

L'inlassable
malveillance

C'est ce savoir positif de l'incommensurable (et non pas de l'indicible poétique) qui fait époque dans son livre. Savoir qui ne s'oppose même pas à la philosophie (d'où l'humour froid et ravageur des *Derniers Jours d'Emmanuel Kant*) (1). Tout s'écrit, l'oubli est impossible. « Le redoutable livre de comptes dont parlent les Écritures est en fait l'esprit de chaque individu. » Comment n'être pas dans la compassion et l'ironie les plus vives lorsqu'on a trouvé grâce à une « manière pénétrante et familière » et une « pensée naturellement spirale », — les preuves sensibles et vécues de la relativité généralisée ?

Compassion et ironie : deux attitudes à proscrire, pour propager le sérieux borbé et la malveillance inlassable, ce que Baudelaire, au vu des nécrologies dédaigneuses des journalistes à propos de Quincey et de Poe, appelle déjà « la grande folie de la morale » ou encore « l'esprit envieux et quinteux du critique moral ». Reste les *Confessions*, ce livre sublime, l'un des rares où l'on est obligé, en même temps que l'auteur, de trembler lucidement de douleur ou de joie.

Philippe Sollers

(1) *Les Derniers Jours d'Emmanuel Kant*, traduit par Marcel Schwob, Ombres, 1986.

REDÉCOUVRIR

Léon Werth,
un bonhomme
impossible

L'éditrice Viviane Hamy redécouvre cet auteur disparu. Léon Werth connu le succès puis l'oubli à cause de son mauvais caractère et, comme dit Larbaud, « de sa manière d'aimer les hommes pour le son d'humanité qu'ils rendent ».

Page 24

ENQUÊTE

L'élan brisé
de l'édition
africaine



L'édition africaine avait su prendre son envol et son indépendance : à travers des essais et des romans, l'Afrique écrivait son histoire à la première personne. Mais les énormes difficultés économiques du continent menacent cette fragile réussite.

Page 28

LETTRES ÉTRANGÈRES

Itinéraires
roumains

Les remous de l'actualité roumaine suscitent des interprétations diverses. Les écrits d'exilés aussi différents que Petru Dumitriu, Virgil Tanase, Georgeta Horodincă, Norman Manea, témoignent de la vitalité d'une culture longtemps bâillonnée.

Page 29

L'épopée pirate

L'histoire des gueux de la mer
racontée par Daniel Defoe

LES CHEMINS DE FORTUNE
Histoire générale des plus fameux pirates

de Daniel Defoe, traduit de l'anglais par Henri Thibaut et Guillaume Villeneuve, préface de Michel Le Bris, Phébus, 400 p., 138 F.

Au début du dix-huitième siècle, une clique de malandrins rôde dans les mers caraïbes. On les appelle les gueux de mer, les King's Enemies ou les Robbers of the High Seas. De ces marins révoltés, qui se nommaient Barbe noire et Avery, Bartholomew Roberts et Edward Low, Mary Read et Ann Bonny, que connaissons-nous aujourd'hui ? Le Captain Johnson ne leur avait élevé un monument dégoûté et fasciné, *The History of the Most Notorious Pirates* ?

Sur l'aventure des pirates, sur les structures élémentaires de cette contre-société barbare, sur les supplices qu'ils infligent et sur ces bateaux noirs, sur leurs randonnées dans les golfes du néant, c'est le Captain Johnson, bien mieux qu'Oxymélin, qui lève le voile.

Cependant, ce capitaine, s'il a dénoué bien des énigmes, en a posé une autre, et gigantesque : le Captain Johnson n'existe pas. Le Captain Johnson est introuvable. On dirait que son livre a été écrit moins par une plume d'oise que par les sillages, sur la mer tropicale, des navires hallucinés.

Aujourd'hui, cet ultime mystère est éclairé : Manuel Schonhorn et Christopher Hill dans les années 70 ont établi que le capitaine Johnson n'était autre que Daniel Defoe. Et les éditions

Phébus, qui donnent enfin à lire en français dans sa version intégrale ce texte superbe, le restituent à son véritable auteur : celui de *Moll Flanders*.

Daniel Defoe ? Ce journaliste de génie, ce polygraphe ininterrompu, cet inventeur d'un des rares mythes modernes avec *Robinson Crusoe*, ce menteur invétéré, cet homme de songes, puritain résolu et traître probable, peut-on lui faire confiance comme on le faisait tout naturellement à l'incertain capitaine Johnson, à proportion de son inexistence ?

Car enfin, Defoe est un génie, il n'est donc pas trop sérieux. Defoe est un poète et les poètes ont la mission d'améliorer le réel, de l'entretenir de leurs fables, de leurs marottes et dévies. Leurs archives sont faites de nauages et de tourments,

peut-on leur accorder foi ? Les pirates des Caraïbes ne seraient-ils pas un autre mythe, inventé par la cervelle exaltée de Defoe ?

Certes, Defoe fut toujours attiré par les histoires de la mer ou celles des têtes filées, des voyous et des voyantes, sa science en ce domaine était infinie. Mieux encore : il a sans trêve son nom, écrit sur quelques-uns de ces pirates des Caraïbes ou de Madagascar. Les lettres du King of Pirates, Avery, en témoignent mais, précisément, ces lettres sont des faux. Alors ? Faut-il imaginer que Defoe, quand il prit pour pseudonyme Captain Johnson, aurait soudain mouché son imagination pour se faire le chroniqueur scrupuleux des crapules caraïbes ?

Gilles Lapouge

Lire la suite page 24

Août 1911 : la Joconde disparaît du Louvre...

On a volé
la Joconde



Jérôme Coignard
On a volé la Joconde

A partir des archives et de la presse de l'époque, ce livre relate le vol du plus célèbre tableau du monde.

160 p. - 10 F. - Éditions Aden - Diffusion Seuil.



سكز من الاول

Léon Werth, un bonhomme impossible

Il était l'ami de Charles-Louis Philippe. Il a écrit, au début du siècle, une vingtaine de livres qui eurent du succès. Puis on a oublié cet homme au caractère difficile

La sanction Dans confu 12 ju estin seme rieur la dé adres perm peise dire de la istro qui t 1988 tout i 1989 inter annu 1990 née d favor que 1,7 % six pi

Tou rable: dermi moim le tal L'IN: relati patib taux 8,7 % Les d'ada la jo, privé que la duch bre d peu r 1989 et « d'act. secon rail t mani grossi 1989 leur rythm Su tion princ baies mien des « perm une 3,1 % d'écé TVA

Si l'éch: franç pice tion Franç raler mon ventu grév: deun recu l'étr inqu: bills: merc aidai La leurs pour

R Mb

T qu: l nci

E me Ch:

- A

- A

L aut me de:

LA MAISON BLANCHE
de Léon Werth.
Ed. Viviane Hamy, 174 p., 89 F.

« Charles-Louis Philippe me dit un jour quelque chose qu'avait dit un de ses amis, Werth... Dès ce moment je n'oubliai plus qu'un des amis de Philippe s'appelait Werth. » Qui était Léon Werth, que pouvait-il bien raconter de si frappant ? Voilà ce que Valéry Larbaud, à qui l'on doit cette petite histoire, ne laisse qu'enlever.

Un écrivain du début du siècle, qui fait penser à un couteau de chasse entrouvert, un type nerveux, difficile à manier, né en 1879 à Remiremont, qui écrivit dix-sept ou dix-huit romans, dont certains eurent beaucoup de succès, un journaliste, critique d'art et faiseur de portraits, à la plume rageuse, décapante. Une sorte de neveu de Daumier.

Paul Léautaud parle de lui dans son journal : il est ce type qui, rendant compte d'un livre de Voltaire sur Renoir, écrit froidement que Renoir n'a jamais été tel que le peint l'auteur. Il est cet écrivain qu'on a mensuralisé chez Albin Michel, mais c'était une mauvaise idée : « Cela n'a pas du tout réussi avec Werth », Léon Werth est un bonhomme impossible.

Les gens de la NRF l'avaient senti dès 1910, au moment de la mort de Philippe, justement. On

lui a demandé un article pour le numéro spécial de la Revue consacré à son ami. Mais voilà, on ne peut pas passer l'article. Comme dit Gide, « l'article de Werth, c'est le pompon ». Il n'a pas voulu aller dans le sens de l'hagiographie, ni conforter l'image d'un Philippe pitoyable et malade. L'article ne passera pas. Et Werth, de cabruré en gestes isolants, sera oublié, à cause de son Clavel antimilitariste de 1919, à cause de ses livres anticolonialistes des années 20, à cause de sa mauvaise nature, de ses écarts trop ostensibles, de ses « sorties furibondes contre la sottise et le mensonge », ou, comme dit Larbaud « de sa manière d'aimer les hommes pour le son d'humanité qu'ils rendent ».

Dédicataire du « Petit Prince »

Comment Viviane Hamy a-t-elle retrouvé cet empêcheur de tourner en rond et ses romans pleins de finesse, pas du tout grande gueule ? « J'ai publié, raconte-t-elle, le Voyage autour de mon crâne de Frigyes Karinthy. On m'a alors parlé d'un livre qui ressemblait tant à ce voyage que sûrement je l'aimerais, et c'était la Maison blanche, de Werth. Dès que je l'ai lu, j'ai voulu le republier, et surtout lire tout ce qu'avait écrit cet homme. J'ai passé des journées à la Bibliothèque nationale. J'ai su



Léon Werth

qu'il avait été le modèle et le dédicataire du Petit Prince de Saint-Exupéry.

« J'ai voulu retrouver la trace de sa famille, et j'ai cherché sur le Minut. J'ai eu la chance de tomber sur Claude Werth, son fils, qui vit à Issoudun, où il est médecin, et qui était en train de déménager au moment où je l'ai joint. Il m'a accueillie d'une manière formidable, j'ai pu avoir accès à toutes les archives de son père, et pour moi, c'est une sorte de miracle, les miracles de rencontre, ce qu'il y a de plus beau dans ce métier d'écrivain. »

Viviane Hamy, si elle fait tanger par suffisamment de lecteurs son admiration et sa tendresse pour Léon Werth, veut publier toute cette œuvre élégante et pleine de révolte, jurée, sans moulinets de plume, les romans et les portraits d'un homme épris de justesse. Premier paru, la Maison blanche. Le récit de la maladie qui frappa gravement Werth en 1912. Point de complaisance, ici, encore moins de pathos.

« Une année j'intervie tant d'assassins que je pus aller passer un mois au bord de la mer. » Un plongeon, une sorte d'otite, un abcès... Juste au moment où ça commençait à aller mieux dans la vie un peu bohème d'un jeune homme qui n'a pas eu envie d'obéir à son père, qui n'a guère réussi, ni comme pion - il était trop complice des élèves - ni comme figurant de théâtre, la

place vient toujours d'être prise, ni comme voleur de coutelets : il n'y arrive pas, trop d'imagination a arrêté son bras !

« Personne n'aime la maladie pour ce qu'elle contient d'imprévu, de comique, de joyeux. » Werth s'observe, remarque que dès qu'il n'est plus en danger, au fond, c'est une sorte d'oasis, le luxe des classes pauvres, il s'attaque à nos sentiments habituels et convenus de pitié : oui, il déteste spécialement la pitié sorte qui est comme la mauvaise graine. « Qui sait si, sans ma maladie, je ne serais pas mort de dégoût. » Il rêve à la rue de la Gaîté, qui est la plus belle de Paris - mais pour en savoir les raisons, il faut lire la Maison blanche.

Il a un tas d'histoires d'amour avec toutes les infirmières, Lilita Laudor, et Mlle Carneran, Mlle Tonacci, Mlle Veulliet. Il a le temps de séduire et de rêver, ce qui est la même chose. Un jour, il faut quitter l'hôpital, recommencer à vivre « hors du blanc », alors le narrateur écrit à Germaine Dolabel, qui a fait irruption dans sa vie au début de sa maladie, qui parle comme un écurieil tourne dans sa cage, et qui s'inquiète de le désempner. Elle a démenagé. Et cela n'a aucune importance. Avec ses phrases légères, ses intonations ironiques, un peu acides, Werth s'amuse des clichés, dit des choses qu'on n'oublie pas, comme le remarquait Larbaud, sans jamais peser, ni s'imposer.

Geneviève Brisac

LA BANDE DESSINÉE Questions de ressemblance

LE PORTRAIT
d'Edmond Baudouin.
Futuropolis, coll. « 30/40 », 44 p., NB, 74 F.

LES TROIS FORMULES DU PROFESSEUR SATO, 1. 2. MORTIMER
de E.P. Jacobs et Bob De Moor.
Ed. Blake et Mortimer, 48 p., 69 F.

AKIRA
de Katsuhiro Otomo.
Glénat, bimensuel, 48 p. coul., 16 F.

DANS l'édition comme en quelque domaine que ce soit, l'actualité se vit au rythme des événements. Il y a deux manières, pour une œuvre, d'accéder à ce statut : l'une, aléatoire, est de surclasser le tout-venant des publications par des qualités remarquables ; l'autre, plus sûre, est de s'entourer d'un grand tapage médiatique.

L'album que vient de publier Baudouin, le meilleur à ce jour de cet auteur néo-qui occupe une place à part dans la BD française contemporaine (et auquel ses récentes illustrations pour le Procès-verbal de La Clézio ont permis d'élargir son public, fidèle mais restreint), est un événement artistique. Akira et le dernier Blake et Mortimer bénéficient surtout, quelles que soient par ailleurs les qualités du premier cité, de circonstances particulières en vertu desquelles on ne saurait passer leur parution sous silence.

Edmond Baudouin a toujours mis beaucoup de sa vie dans ses albums. Le Portrait est, avant toute chose, un hommage rendu à une jeune danseuse, Carol, qui a pour lui les yeux de Chimène. Une fille libre de son corps, tout ensemble forte et fragile, contrainte de vivre dans une ville trop grande, dont l'humanité la meurtrit, Paris.

Comment peindre cette sylphide, connue au plus intime et qui cependant demeure « terra incognita » ? Comment capter, par le dessin, la nuance exacte de son regard taciturne, le grain

de sa peau, la fluidité de ses gestes ? Comment, surtout, la montrer dans la splendide exercice de son art, la danse, à travers des images qui ne bougent pas ?

Ces questions ne sont pas seulement soulevées par l'entreprise du Portrait, elles y sont thématiques, explicitement, par l'intermédiaire d'un second personnage, Michel. Un peintre. Baudouin en a fait son double (s'abritant peut-être derrière ce masque), il lui a prêté son désir. Carol, modèle de Michel, pose pour l'inaccessible portrait ; se prête, sans un mot, à sa lubie ; fait à chaque séance gonfler un peu plus la non-dit de cette relation. « Dessiner la vie... le rêve impossible... On ne peut que l'aimer. »

La convergence entre le récit conté et le projet même de l'album fait que nous ne savons plus à qui attribuer la paternité des esquisses qui bientôt s'accumulent, emplissant des pages entières. Michel n'a pas su réduire le modèle. Baudouin, lui, a magnifiquement réussi à séduire le lecteur.

L'œuvre exemplaire d'Edgar P. Jacobs, commencée à près de quarante ans, ne compte qu'une dizaine d'albums. Le Mystère de la grande pyramide et la Marque jaune sont les plus mémorables. Le dernier de ses livres, conçu en deux parties, dont la première fut éditée en 1971, était toujours inachevé à la mort de l'auteur, le 20 février 1987.

La Fondation Jacobs a pris l'initiative de demander à Bob De Moor, longtemps compagnon de route d'Hergé et connu pour ses talents de mimétisme graphique, de dessiner le second volume des Trois formules du professeur Sato d'après les notes, les photos et les croquis très précis laissés par le maître bruxellois.

Avec la sortie de Mortimer contre Mortimer, prend fin, pour les fans, une trop longue frustration. Mais on ne peut pas dire que Jacobs en sorte grandi. Sans doute, De Moor n'a pas été à la hauteur de sa tâche, multipliant les erreurs de dessin ainsi que les fautes de goût, et ratant complètement le personnage de Blake, éternel second du bouillant Mortimer.

Reste que la déception tient d'abord au scénario, œuvre de science-fiction sans véritable enjeu et qui accuse terriblement son âge. Ces affrontements entre androïdes prêtent à sourire. Le Jacobs qui s'entendait comme personne à nous faire frémir appartient définitivement à l'Histoire.

ALORS que Mortimer connaît une pitoyable fin à Tokyo, par une accidentelle réciprocity, ce printemps voit la parution, en version française, d'Akira, un saga épique de science-fiction qui nous vient du Japon et qui a déjà fait un tabac aux Etats-Unis. Ecrite et dessinée à partir de 1982 par Katsuhiro Otomo (soit neuf ans à peine après les débuts dans la profession de ce dessinateur né en 1954), cette série longue de 1 800 pages paraît sous la forme d'un bimensuel de 68 pages vendu en kiosque au prix de 16 francs.

Avec un tirage annoncé de 120 000 exemplaires et un lancement simultané en Italie et en Espagne, les éditions Glénat (associées à Libération et Europe 2) tentent là une opération d'envergure, suivie avec grand intérêt par l'ensemble de la profession.

Si cette tête de pont parvient à s'implanter, le gros des troupes de la BD japonaise (la première du monde pour le nombre de titres et les tirages) pourrait déferler sur l'Europe dans les années à venir. Graphiquement irréprochable, Akira est une histoire post-cataclysmique, située en 2030 dans un Tokyo qui a survécu à une troisième guerre nucléaire.

Menée tambour battant et enchanant sans répit des scènes spectaculaires (inutile de chercher un sens profond ou un deuxième niveau de lecture à cette série dont les enjeux sont avant tout visuels), Akira fonctionne à l'énergie et ne devrait pas avoir de mal à séduire un public d'adolescents.

Thierry Groensteen

L'épopée pirate

Suite de la page 23

La chose est improbable et pourtant les vérifications faites par les érudits sont sans appel : tout ce que raconte Defoe sur ces pirates est exact. (Une autre question se pose ici, elle est mal résolue : comment Defoe, au soir de sa vie, à soixante-quatre ans, a-t-il pu collationner une documentation aussi gigantesque, aussi minutieuse sur ces hommes du bout du monde ? Comment a-t-il pu débrouiller les traces de ces bandes de loups invisibles et silencieux ?)

Mac Orton ou R.L. Stevenson, Edgar Poe ou Washington Irving ont écrit des pages inspirées sur les funèbres exploits des boucaniers. Tous, ils ont puisé à pleines mains dans le texte de Defoe. Mais l'auteur de Robinson Crusoé ne s'est pas contenté de leur fournir des informations exclusives : sa chronique est belle - preuve supplémentaire que l'auteur est bien un écrivain et non pas un capitaine à la retraite.

Et Defoe a fait davantage : il a fixé, comme on fixe une photographie, les couleurs de l'épopée pirate. Il en a peint les décors et énoncé les ingrédients : l'or, la jouissance, la dépense, la cruauté de ces sacrants ; la perfection de leur art et leur courage, leur nihilisme distingué ou burlesque, leurs zig-zags de bêtes traquées, la mer teintée de sang, les têtes des forbans morts accrochées à la vergue des navires du roi, dans les trouillards et les scintillations des broillards, ou, toutes ces images procédant de Defoe. L'écrivain anglais fait entendre l'indicible discours de ces cœurs inassouvis : il suggère que les filibustiers ne se contentent pas d'étriper et de jouer. En vérité, ils fuient l'histoire à toutes voiles. La rébellion de ces brutes est métaphysique.

« Ces redoutables forbans rêvaient aussi de Paradis... Le rêve de toucher terre, enfin, et de recréer le monde sur de nouvelles bases tout au long de l'aventure pirate », écrit Michel Le Bris dans sa belle préface. Le Paradis ? D'abord de Paradis, qui jouxte l'Édifier, et voici le trait le plus surprenant de nos canailles : ces hommes de l'Apocalypse ont la nostalgie de l'Age d'or. Ils ne s'imaginent les crises sanglantes des Caraïbes que pour entrer dans la Mer promise. (Le cas du pirate utopiste nommé Misson est spectaculaire.)

Confronté à ces contradictions,

Michel Le Bris introduit de la raison dans leur délire. A la suite de l'historien anglais Christopher Hill, il décèle une filiation entre les survivants des dissidents, ces acteurs exaltés de la Révolution anglaise, et les pirates du dix-huitième siècle. Au début du dix-septième siècle, en effet, les dissidents ont gagné en masse les Caraïbes. Des milliers d'entre eux, à partir de 1640, s'installent dans les îles. Ainsi serait avéré le lien entre les idées messianiques des dissidents religieux réfugiés aux Caraïbes et les hantises des forbans qui leur succéderont trois quarts de siècle plus tard. Le Bris est trop avisé pour prétendre que les bandits des Caraïbes furent des dissidents.

Il enregistre simplement que pour les rebelles venus d'Angleterre comme pour les pirates, le jeu était également tragique : mettre le monde à l'envers. Ainsi la société des filibustiers, des boucaniers, avec ses insolites règles, son égalitarisme, sa discipline, son ascèse orgiaque, bien loin d'annoncer les idéologies des Lumières ou de la Révolution française, se fonderait qu'un avatar saugrenu du rêve des dissidents. On peut apprécier cette thèse, d'autant que Defoe, dans sa

jeunesse, fut un dissident radical. On peut choisir au contraire le mystère, respecter l'infranchissable secret des pirates, et s'enchanter à peine de la magie du récit de Defoe, caboter de conserve avec les délinquants navires. Nous choisissons quant à nous cet itinéraire, qui est celui des enfances : prendre la mer à la suite de Stede Bonnet ou de Low, feuilleter le bel album, pénétrer dans la cale des bateaux noirs, scruter la terrifiante figure d'un Edward Teach, avec sa barbe enrubannée, qu'il éclairait, au moment du combat, de deux mèches allumées.

Daniel Defoe nous a fait un beau cadeau en rédigeant l'histoire de ces canailles, et Phébus aujourd'hui nous permet d'ouvrir ce cadeau, d'en compter les trésors. Les puristes regretteront peut-être que les érudits aient rendu à Daniel Defoe ce qui lui appartient : après tout, pour tenir les annales des inconnues marines carabes, le meilleur scribe n'était-il pas cet écrivain fantôme que fut, durant deux siècles, le Captain Johnson ?

Gilles Lapouge

La mort d'Armand Guibert

Armand Guibert est mort le 10 juillet dans sa maison du Tam, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Son nom restera inséparable de celui de Fernando Pessoa, qu'il contribua plus que tout autre à révéler. Ce sont, en effet, dès 1955, ses traductions de Buisson de tabac (même si une version de Pierre Hourcade avait paru précédemment), de l'Ode maritime, de l'Ode triomphale, du Gardeur de troupeaux et la publication d'une monographie chez Seghers (« Poètes d'aujourd'hui » n° 73) qui attirèrent l'attention de manière décisive sur le grand poète portugais et la tribu de ses hétéronymes.

Armand Guibert avait beaucoup voyagé et séjourné de Malte à Madagascar, d'Italie en Tunisie, d'Angleterre en Afrique du Sud, et bien sûr au Portugal où il fut professeur à l'Institut français de Lisbonne dans les années 40. Son premier article consacré à

Pessoa date de cette époque. Tandis que se multiplient désormais les éditions, les célébrations et les colloques autour de l'auteur multiple de Message et du Livre de l'intranquillité, le rôle d'Armand Guibert ne saurait être limité à celui de pionnier : ses traductions (1) conservent l'élan, le charme, la grâce de la découverte, la saveur originale d'une parole neuve transmise pour la première fois. C'est d'ailleurs ce qu'avaient tenu à souligner l'ensemble des nouveaux traducteurs de Pessoa au Centre littéraire de Royaumont en organisant une soirée d'hommage à Armand Guibert en 1986.

A.V.

(1) Un volume de la collection « Poésie », chez Gallimard, propose Poètes d'Armand de Campos et le Gardien de troupeaux dans des traductions d'Armand Guibert.

LIVRES • IDÉES
ROMANS

Sommeil étroitement surveillé

Henri Thomas ne cherche pas à traduire le monde
mais plutôt à en révéler le trouble léger

LE GOUT DE L'ÉTERNEL
de Henri Thomas.
Gallimard,
182 p., 82 F.
TRÉZEUX
de Henri Thomas.
Gallimard,
90 p., 78 F.
AVIS-VOUS LUI
de Henri Thomas.
Ed. du Folio,
158 p., 90 F.

Il faut de la patience, de la culture, de la mémoire pour lire Henri Thomas. Pour son dernier roman, peut-être davantage encore. Roman, nous dit-on par facilité. Roman, plutôt, à Pierre Herbart. La quatrième page de couverture donne la liste des écrivains qui sont au centre de cette rêverie (« comme un sommeil étroitement surveillé », ainsi que la définit élégamment Salim Jay dans l'essai qui lui consacre à Henri Thomas), Gide, Malraux, Saint-Exupéry. Ces trois-là sont moins secrets.

Herbart, auteur du *Rodeur*, est mort à Grasse en 1974, à l'âge de soixante-dix ans, après avoir joué un rôle important dans le monde journalistique, politique et littéraire et exercé une influence déterminante sur la famille à laquelle appartient Henri Thomas. Mari d'Elisabeth Van Rysselberghe, il fut le témoin privilégié de la vie privée d'André Gide. Mais ce n'est ni un supplément aux *Cahiers de la petite dame* que nous propose Thomas ni même des portraits en bonne et due forme, à peine quelques scènes d'intimité, de ces

conversations pieuses dont raffolait le XVIII^e siècle anglais. On peut du reste lire le *Gout de l'éternel* comme on lirait des feuillets échappés aux lettres de Walpole ou aux chroniques de Grimm. Les noms souffrent-ils déjà de la patine du temps ? L'éclat en est-il amoindri par les décennies écoulées ? Le livre de Thomas est tout juste l'occasion de tourner sur eux un furtif faisceau de lumière, pas un projecteur. Par bonheur, Gallimard a préservé en « Folio » et dans « L'imaginaire » quelques titres d'Herbart : relisons son journal de voyage en URSS, *La Ligne de force*, tout brillant encore de son amour pour celui qui n'est désigné que par l'initiale N. Redécouvrons la merveilleuse parabole d'*Alcyon*, chef-d'œuvre de grâce inspirée sur l'adolescence nocturne, ensorcelée. Et remercions Thomas de ramener le souvenir de cet écrivain « inconcevablement anticolonialiste ».

« Le parfum d'un corps qui a bougé »

Mais Henri Thomas n'est guère pédagogue. Pas plus que ne l'est, avouons-le, son admirateur Salim Jay, malgré des formules souvent brillantes et pénétrantes. Il faut entrer tout de suite dans la ferveur poétique, en être contaminé ou fuir la contagion. Comme ailleurs Henri Thomas nous entraîne dans le collage de parapsychique sans nous y introduire, ici il nous guide avec une certaine désinvolture dans le « Cabris » de l'après-guerre où vécut Herbart.

« Orpailleur de ces petites vérités dont la constellation forme sans doute la vérité », selon Jay, Thomas s'amuse - c'est chez lui une

seconde nature - à donner des clés et à indiquer de fausses pistes. Vrais noms, hétéronymes, respect de la chronologie et soudain désordre, dialogues explicites et allusions claudiques : y a-t-il un seul lecteur pour lequel cette œuvre soit transparente ? Mais écrit-on pour chercher la transparence, pour traduire le monde ? Non, plutôt pour en révéler le trouble léger.

Avec patience et confiance, le lecteur, plus ou moins perspicace, sait qu'une lecture poétique donnera, à intervalles réguliers, sa nécessité au livre : telle page sur « le parfum d'un corps qui a bougé », ou sur les pleurs de Gide, ou sur le vent (sublime différence du sirocco et du mistral), ou sur les lucioles entrevues pendant que s'égare dans la nuit l'écho de Mozart, dont elles sont les signes lumineux. Voilà qui compense les obscurités parfois excessives de ce texte ardent que l'on aurait aimé, çà et là, éclaircir de quelques précisions. Pitié pour les générations futures ! Il est triste de penser qu'il leur faudra des notes pour tout comprendre.

« Vieux moi vovien qui désignait un assemblage de trois ou quatre gerbes quand on faisait les moissons » (d'après Salim Jay, citant un entretiens), les *Trézeux* qui donnent son titre au dernier recueil du romancier-poète, sont aussi des « trésors », mélanges de ces ruines de soi-même, de débris infranchissables. Comment retrouver le jour, le jour de toujours ? Où l'on marchait vite, où l'on était stable... Le livre s'achève sur la mort d'un âne, comme chez Bresson et comme chez tant de poètes, image divine de la Passion, humble et muette.

René de Ceccatty

Le fantôme de Marlène

Un nouveau roman à l'allure policière
de Jean-Pierre Millecarn

LONGTEMPS JE ME SUIS DOUCHÉ DE BONNE HEURE
de Jean-Pierre Millecarn.
La Table ronde,
303 p., 120 F.

Sans attendre, il faut fermer les yeux sur la vulgarité du titre : la phrase au jeu de mots boiteux. *Longtemps je me suis douché de bonne heure* a pour heureuse incidence de ne refléter en rien ce roman d'une allégresse éperdue, emporté par les péripéties fulgurantes et les énigmes essentielles qui nous jettent des signes.

Depuis *Sous dix couches de ténèbres* (1) l'amorce d'une longue fresque romanesque, jusqu'au *Défi du petit archer* (2), Jean-Pierre Millecarn ne quitte ni le Magreb, ni Lancelot, son double héroïque, ni ce qui fait la raison d'être, persévérante, de ses romans : c'est sous des prétextes capricieux, aussi insolites que variés, la quête chevaleresque d'une identité, d'un absolu provisoire ou mythique, d'une énigme où l'étrange fait intrusion au cœur même des évidences. *Longtemps je me suis douché de bonne heure* reste fidèle aux aspirations obstinées de Millecarn : un roman qui se donne l'allure policière afin de garder secrète sa charpente métaphysique et de laisser libre

cours à une histoire baroque, toujours au bord du basculement vers l'absurde et l'incongru, où l'impuissance de la raison finit presque par s'incliner devant le pouvoir solvant des chimères et des tables tournantes.

Au commencement est un oracle : l'appel prophétique d'une silhouette surgie en bordure de sa route, au Maroc. On dirait le fantôme de Marlène Dietrich, le conducteur d'une gigantesque et caricaturale limousine, amoureux d'absolu, ne cesse de suivre la trace de l'actrice. L'étrange apparition, embarquée à bord du véhicule anachronique, coupe court sans transition au quotidien monotone de son hôte, haut fonctionnaire du Maroc. L'autostoppeuse profère quelques paroles sibyllines, disparaît. Le tour est joué. A l'énigme d'engager le processus rituel : une quête insensée en prise avec les plus folles incohérences, les rencontres insolites et les pétrifiantes coïncidences et, face à elle, l'aveuglement comme il se doit.

Récit mythique et parodie du mythe, roman qui joue au policier en narguant le « polar », épopée picaresque où l'humour tourne à la métaphysique, *Longtemps je me suis douché de bonne heure* nous embarque dans une course de jeu de piste, sur un vaisseau pris dans l'em-

barras du choix, réceptif aux moindres signaux, affolée devant l'infini des points d'horizon et des routes à prendre. Faisant écho au doute, aux rêves chimiques et aux interrogations, chaque phrase se trouve au centre de ce carrefour, soumise aux tentations de toutes les variantes possibles ; et, au terme de ces phrases, la bifurcation virtuelle vers une version probable de l'histoire.

Les mots prennent le pas sur les personnages autant que les personnages sur leur auteur. Il suffit de la facétie d'une lettre pour changer « couché » en « douché » comme pour détourner sournoisement la vérité et mettre sens dessus-dessous le paysage réel : « La parole d'abord hésitante, puis plus assurée, dévorant bientôt l'espace à la vitesse d'un projectile cherchant un point d'impact, s'empare des faits pour les plier, les briser, les recréer à sa guise. » De quoi y perdre son latin.

Tout finit pourtant par s'expliquer... hélas ! on aurait aimé secrètement que l'étrange l'enlèvement sur l'intelligence et finit par faire rendre raison au rationnel. Vieux rêve enfantine qui n'a pas son mot à dire, car le roman de Millecarn, superbement écrit et d'une parfaite maîtrise organique, ne perd jamais de vue le sens des profondeurs.

Marion Van Renterghem

Le détective d'avant-garde

Du roman populaire
comme laboratoire de recherches

L'HOMME MASQUÉ le Justicier et le Détective
de Jean-Claude Vareille.
Presses universitaires
de Grenoble, 206 p., 145 F.

La littérature populaire se porte bien. Irruption à l'Université, colloques, rééditions, il semble même que depuis quelques années, profitant du déplacement des centres d'intérêt de la production du texte à sa réception, elle soit devenue un des champs majeurs de la réflexion sur l'écriture. L'essai de Jean-Claude Vareille vient brillamment le confirmer.

A partir de quelques études de

cas (Paul Féval, Eugène Sue, Gaston Leroux, etc.), l'ouvrage montre bien les questions littéraires majeures qui se dissimulent derrière la pauvreté de façade de la littérature de masse. Évitant les polémiques stériles sur la « popularité » de la littérature populaire en signalant que la notion de populaire a de « concept-écran », ou celles sur la genèse du roman policier (l'auteur souligne la prudence avec laquelle il faut manier, face à l'extrême fluidité des genres et des formes, les concepts de forme « transitoire » ou de forme « achevée »), il insiste sur quelques motifs privilégiés du roman populaire, capables de permettre une réelle exploration textuelle et de repérer les filiations essentielles.

Ainsi analyse-t-il finement cet univers de la répétition, inlassable production d'« extraordinaires à la chaîne », autant destinée à combler un horizon d'attente qu'à respecter un code rhétorique contraignant. Mais, dépassant le constat habituel qui fait du roman populaire le produit d'un réalisme manichéen, fataliste et réactionnaire, l'ouvrage insiste sur le sens et la fonction des clichés, acteurs essentiels de ce ressassement.

Au second degré

Des clichés qui ne se contentent pas de figurer, mais qui, pris au pied de la lettre et poussés au bout de leurs possibilités, finissent par produire du sens, activant et façonnant des chaînes de langage, les entraînant dans leur mouvement textuel. Jusqu'à devenir clichés « seconds », parce que exhibés comme tels et investis par l'imaginaire dans un climat de dérision généralisée qui préfigure déjà Roussel, Queneau, le surréalisme ou l'Oulipo.

Ainsi cet univers de la répétition est-il aussi la manifestation d'une littérature ludique où le lecteur est invité à une esthétique baroque du trompe-l'œil et du carnaval, authentiquement populaire, où les apparences jouent dans une ronde quasi-phénoménologique

qui détruit le sérieux des codes et engendre pastiche, parodie et distanciation.

Second temps fort de l'ouvrage, les filiations étudiées entre roman policier et nouveau roman. Revient sur le fonctionnement narratif du récit policier, que l'on sait, depuis Todorov, se caractériser par sa structure géométrique, analeptique (le récit final, récit du crime, surplombant progressivement, comme par tâtonnement, du récit premier, celui de l'enquête), l'auteur montre comment le roman policier s'affirme déjà comme un roman au second degré. Récit de la genèse d'un autre texte, il met en scène, avant le Gide des *Faux-Monnayeurs*, la problématique de sa propre écriture et le processus même de la création littéraire.

D'où la figure privilégiée du détective, métaphore de l'écrivain, à qui il appartient de faire sourdre le second texte. D'où aussi ses affinités évidentes avec le nouveau roman, lui aussi mise en scène et compte-rendu de sa propre genèse, écriture devenue sujet privilégié d'elle-même. Véritable laboratoire de recherches, le roman policier porte donc en lui une réflexion implicite sur la littérature et les pratiques modernes du texte qui annonce Butor, Robbe-Grillet ou Pinget.

Intertextualité, mise en scène de sa propre écriture, pratique ludique du cliché, tout se conjugue donc pour faire du roman populaire le lieu privilégié de la littérature et du culturel. Voilà qui surprendra. Mais l'ouvrage de Jean-Claude Vareille n'impose jamais de thèse, aussi passionnante soit-elle, sans en explorer les contours, en mesurer les limites.

On ne lui tiendra donc pas grief de se disperser un peu trop, tant il témoigne par ailleurs de rigueur intellectuelle et de prudence méthodologique. Aux antipodes d'une histoire littéraire figée et fastidieuse, voici quelques coups de sonde audacieux et séduisants qui mettent en relief les enjeux littéraires d'une production trop souvent négligée et dont on est loin d'avoir épuisé les potentialités.

Dominique Kalifa

Le mystère Lebovici

MASTER
de François Caviglioli
et Marc Francolet.
« Edition n° 1 », Fillipacchi,
400 p., 120 F.

Les auteurs ont pourtant pris soin de nous prévenir dès la première page : « Ce livre est un roman. Les personnages et leurs aventures sont de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles est pure coïncidence. » Mais les coïncidences sont si nombreuses, si troublantes, qu'on n'a pas pris cet avertissement au sérieux.

L'histoire de cet aventurier, lié aux milieux de l'extrême gauche, éditeur, producteur de cinéma et banquier, assassiné dans un parking de l'avenue Foch, ressemble trop à celle de Gérard Lebovici pour qu'on puisse parler d'« aventures de fiction ». Et les deux auteurs du livre, François Caviglioli et Marc Francolet ne sont-ils pas des journalistes, des enquêteurs, des romanciers ?

On se lance donc dans *Master* avec l'espoir, pour le moins, de voir s'y dessiner le portrait de cet homme fascinant que fut Lebovici et de découvrir une piste solide, menant aux auteurs d'un crime demeuré jusqu'à ce jour totalement inexplicable.

On en sera pour ses frais. Surtout, le double roman que de Lebovici, n'est qu'un personnage très secondaire du livre, et la piste, celle du marché des masters vidéo et du milieu interlope qui gravite autour de la production des vidéocassettes, est l'une de celles qui ont été suivies par les enquêteurs, et les auteurs n'ont monté à partir d'elle qu'un scénario peu vraisemblable.

Reste un récit, assez joliment mené, sur les milieux de la police, de la politique, des marchands d'armes et du show-business : des histoires d'argent, de malfrats, de poules de luxe, de flics véreux et de journalistes troubles, taillées sur mesure pour la far niente de l'été.

P.L.

René de Chambrun
Mes combats pour Pierre Laval
Documents inédits

La récupération de documents inédits, dont une longue lettre à de Gaulle, voles dans la cellule de Pierre Laval, nourrissent ce témoignage émouvant de l'acharnement courageux avec lequel René de Chambrun s'est voué depuis 45 ans à la défense de son beau-père.
Perrin

REVUE DES DEUX MONDES
environnement et développement
une nouvelle conscience
MAURICE STRONG, MICHEL BATHIS, SYLVIE SEURAT, MICHEL BARNIER, ROBERT KANDIA, SERGE ANTOINE, PIERRE GEORGE, YVAN CHERET, EDOLARD BONNEFOUS, PIERRE DELPORTE
BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à la REVUE DES DEUX MONDES 170 rue de Grenelle 75007 Paris
N° 10 - 1990
Année...
Cotisation...
3 pages 90 Environnement, 55 F 3 rue 90 Couverture pour l'Europe, 55 F 3 rue 90 Afrique du Sud, 55 F
Abonnement 1990 en 11 numéros France 585 F, étranger 700 F, 24 numéros 1991 France 244 F, étranger 305 F
Cet article sera réimprimé par la Revue des Deux Mondes

55 من الامم

هكذا من الاجل

20

26 Le Monde • Vendredi 13 juillet 1990 •

CON

Re

Le
samedi
Dans
conjo
12 juil
estir
seme
rieurs
la dé
adres
perm
cise
dire
de la
ratro
qui a
1988
tout à
1989
intéri
annu
1990
née d
favor
que
1,7 %
six pr
Tot
rablis
denn
moin
le tat
L'INS
relati
pauv
8,7 %
Les
d'ada
la for
proch
que h
d'actu
bre di
peu n
1989
et « n
d'actu
scoun
rait à
manu
greci
1989
teur i
rhythm
Sur
tion
princ
baiss
mière
des f
permi
une a
3,1 %
d'ève
TVA)

Si
l'écha
franc
pice
tion
Franc
rien
rulen
mon
vente
grève
devra
recul
l'étra
inqui
bilis
merc
aidan
La
leurs
pour

R
Mia
Th
que
L
nol
E
mer
Chi
-A
-T
-C
-A
-C
L
sup
mè
de s
L
L'

« APOSTROPHES »

TOUS LES CROQUIS DES PARTICIPANTS

(Originaux et copies)
depuis le 18 juillet 1985
en vente chez
Jacqueline CLAUDAUD,
66, rue de Dantzig, 75015 Paris.
42-50-85-12 en soirée

magazine littéraire

Tous les
mois, un dossier
consacré à un auteur
ou à un mouvement
d'idées ;
et l'actualité littéraire
en France et à l'étranger

JUILLET-AOÛT 1990 - N° 279

LE NIHILISME

Tourgueniev, Dostoevski,
Schopenhauer, Wagner,
Nietzsche, Heidegger, Sade,
Flaubert, Jarry, Dada, Céline,
Dubuffet, Cloran, Jaccard,
Rorty, Vattimo.

Entretien : Norge.

Chez votre marchand
de journaux : 26 F

OFFRE SPECIALE

6 numéros : 108 F.
Cocher sur la liste ci-après
les numéros que vous choisissez

- ☐ Italie aujourd'hui
- ☐ Voltaire
- ☐ Idéologies :
- ☐ le grand chambardement
- ☐ Sherlock Holmes : le dossier
- ☐ Conan Doyle
- ☐ Littérature chinoise
- ☐ Georges Bataille
- ☐ Littérature et mélancolie
- ☐ Stefan Zweig
- ☐ Proust, les recherches
du temps perdu
- ☐ 60 ans de poésie
française
- ☐ Le rôle
des intellectuels
- ☐ Federico Garcia Lorca
- ☐ Flaubert et ses héritiers
- ☐ Envois arabes
aujourd'hui
- ☐ Écrivains intimes
- ☐ André Breton
- ☐ Les suicidés
de la littérature
- ☐ Gilles Deleuze
- ☐ La Révolution française,
histoire et idéologie
- ☐ Jorge Luis Borges
- ☐ Francis Ponge
- ☐ Albert Camus
- ☐ Umberto Eco
- ☐ URSS la préhistoire dans les lettres
- ☐ L'individualisme

Nom :

Adresse :

Reglement joint par chèque bancaire ou postal.

magazine littéraire

40, rue des Saints-Pères
75007 Paris. Tél. : 45-44-14-51

LIVRES • IDÉES

PHILOSOPHIE

Logique de la déconstruction

Le dossier de la controverse entre Jacques Derrida et John Searle
sur les propriétés des concepts philosophiques

par Thomas Pavel

LIMITED INC
de Jacques Derrida.
Présenté et traduit de l'anglais par
Elisabeth Weber.
Avant-propos
de Gerald Graff.
Gallimard, 285 p., 145 F.

La déconstruction rejette, dès le départ, la philosophie classique du concept. En traitant nos concepts comme s'ils étaient univoques, parfaitement distincts les uns des autres et modèles d'après la réalité, nous sommes les victimes d'une illusion, nous met en garde Jacques Derrida. Chaque concept garde essentiellement une trace de tous les autres, en particulier du concept opposé. *Hymen* signifie à la fois le mariage et ce qui lui résiste, *pharmakon*, le poison et le remède. En généralisant cette observation, Derrida trouve la source du sens dans un flux infini de traces et de différences transcendantes. Depuis toujours, la philosophie du passé, la théologie et la science, en un mot la « métaphysique occidentale » se sont, cependant, efforcées de réprimer la fluidité sémiotique transcendante, pour fixer la pensée en oppositions conceptuelles rigides : corps/esprit, sujet/objet, mâle/femelle, centre/marges. Déconstruire ces oppositions, en démolissant du même coup l'édifice de la métaphysique occidentale, est, dès lors, la tâche la plus urgente de la philosophie contemporaine.

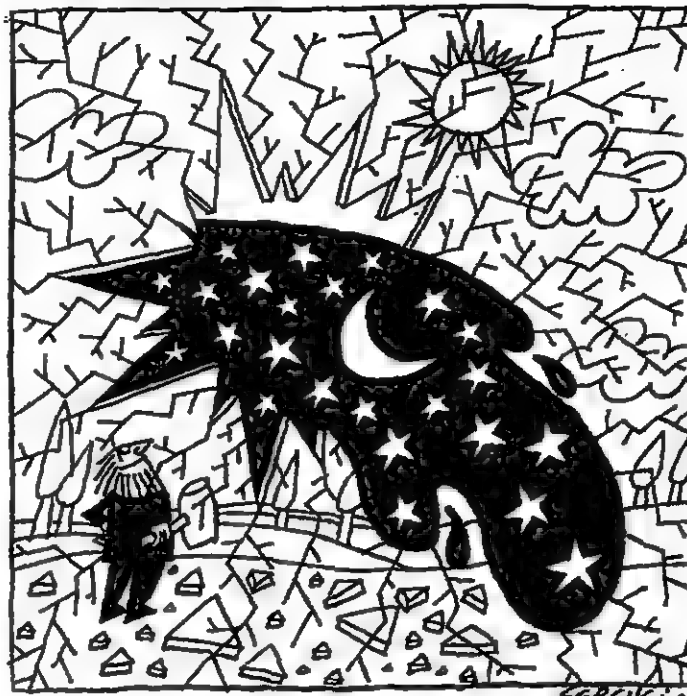
En France, on a reproché au projet de Derrida sa ressemblance avec l'anti-humanisme de Martin Heidegger, voire avec l'opposition du philosophe allemand aux valeurs du siècle des lumières (1). Aux États-Unis, fort prisée parmi les enseignants des lettres, la déconstruction s'est heurtée, auprès des philosophes, au mélange d'indifférence et d'hostilité que la tradition analytique réserve aux spéculations transcendantes (2). En 1977, un bref échange de vues a néanmoins

eu lieu entre Derrida et John Searle, à propos de la philosophie des actes de parole. La polémique, republiée aux États-Unis en 1988 par le critique littéraire Gerald Graff, avec, en supplément, une longue lettre d'explication de Derrida, vient de sortir, sous le titre *Limited Inc.*, aux éditions Gallimard, dans une belle traduction d'Elisabeth Weber. Bien que cette controverse soit déjà vieille de presque quinze ans, elle garde son intérêt dans la mesure où il s'agit d'un rare exemple de conversation philosophique entre un représentant de l'école analytique et un philosophe formé dans la tradition de la phénoménologie.

La controverse concerne, précisément, le statut des oppositions conceptuelles. Searle est d'avis qu'entre des couples de notions comme « sérieux/fictif » ou « central/marginal » l'opposition est graduelle. Un énoncé peut être plus ou moins sérieux, plus ou moins fictif ; un problème peut être plus ou moins central, plus ou moins périphérique. En parlant d'énoncés sérieux ou de problèmes centraux, le philosophe opère, en toute conscience, une idéalisation dont il n'est jamais tout à fait prisonnier.

L'Occident métaphysique

Derrida pense, au contraire, qu'il n'y a pas d'oppositions sémantiques graduelles. Les véritables concepts philosophiques ne peuvent être que précis et discriminatoires. Le *telos*, l'idéal même du concept, implique nécessairement la pure plénitude du sens. Idéalement, les concepts philosophiques excluent l'approximation et l'accomplissement partiel du sens. « Sérieux » doit vouloir dire « sérieux », et « fictif », « fictif ». Cette exigence, marque de la métaphysique occidentale, affecte toute activité conceptuelle. Or, en pratique, dans la plupart des cas, la pure plénitude du sens n'est guère



atteinte. La possibilité des exceptions et de l'accomplissement partiel du sens est donc un trait essentiel des concepts, et, pour en rendre compte, Derrida postule, à un niveau plus profond, l'existence d'une propriété transcendante des concepts, qu'il appelle *littérabilité*. Agissant en conformité avec une logique inhabituelle que Derrida annonce sans l'expliquer, l'*littérabilité* garantit à la fois la plénitude du sens, en tant que norme du concept, et la possibilité de son échec. A sa façon, cette logique souligne et, en même temps, efface le contraste entre « sérieux » et « fictif », « central » et « marginal », etc.

Puisque Derrida insiste soigneusement sur le fait que l'*littérabilité* et sa logique opèrent non pas au niveau du discours ordinaire, mais

à un méta-niveau plus profond qui sous-tend le discours ordinaire, la différence entre sa position et celle de Searle est d'ordre spéculatif. Alors que pour Searle le flou et la flexibilité sont des propriétés intrinsèques de certains concepts, Derrida soutient que tous les concepts sont essentiellement univoques, mais qu'à un niveau plus profond ils sont tous régis par une sorte de flexibilité transcendante. Searle veut saisir la mobilité des concepts sur le vif, là où elle se manifeste dans le langage humain. Derrida, croyant que l'Occident métaphysique a éliminé l'incertitude du sens, veut la retrouver au-delà du langage audible, dans la transcendance de l'*littérabilité*.

A première vue, la position de Searle semble plus avantageuse, puisqu'elle est simple, intuitive, et

évite les arguments transcendants. Par conséquent, afin de répondre à Searle, Derrida devrait non seulement expliquer son propos (ce qu'il fait à plusieurs reprises et sur plusieurs tons), mais également prouver qu'une hypothèse aussi compliquée que la sienne est vraiment nécessaire. Surtout, puisque ses thèses font appel à une logique inconnue et d'ordre supérieur, Derrida a la charge de présenter cette logique en détail. Mais lorsqu'il touche à ce sujet, Derrida, tout en soulignant l'importance révolutionnaire de sa logique, en décrit la découverte comme une entreprise excessivement pénible et difficile, qui n'a même pas encore tout à fait commencé et qui, peut-être, ne commencera jamais tout à fait. Les observateurs de la controverse qui, comme Richard Rorty, donnent gain de cause à Searle ont donc, dans un certain sens, raison (3).

En revanche, Derrida, parce qu'il s'y intéresse, saisit infiniment mieux que Searle les régularités de l'émergence historique du concept. En posant un niveau idéal où les oppositions de sens fonctionnent à fond, et un méta-niveau où elles surgissent, du magma des différences, Derrida fournit un puissant instrument à l'archéologie conceptuelle. De l'histoire transcendante, cependant, la philosophie analytique ne se soucie guère. Quant à la déconstruction, ainsi que Derrida lui-même le répète, elle vient à peine de commencer à déployer ses voiles. Il n'est donc pas sûr, pour l'instant, que le débat ait véritablement un enjeu.

► Thomas Pavel est professeur à l'Université de Princeton

- (1) Luc Ferry et Alain Renaut, *La Pensée 68*, Gallimard, 1988.
- (2) Pour une présentation des rapports entre la déconstruction et la philosophie analytique, voir l'article de Rebecca Comay « Deconstruction in America », à paraître dans *Stanford French Review*.
- (3) Richard Rorty, « Philosophy Without Principles », dans *Critical Inquiry* 11 (1984-85), p. 459-465.

La fin d'une illusion ?

Les ordinateurs peuvent simuler l'intelligence, mais, selon Putnam, leur pouvoir explicatif demeure limité

REPRÉSENTATION ET RÉALITÉ

de Hilary Putnam.
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claudine Engel-Tiercelin.
Gallimard, 230 p., 120 F.

Professeur de logique à Harvard, Hilary Putnam est aussi l'un des principaux acteurs du débat philosophique aux États-Unis. Son tout dernier ouvrage (1988) est consacré à un problème classique : comment pouvons-nous savoir si nos représentations nous offrent une image adéquate de la réalité ? Que veut dire, en l'occurrence, la notion d'image adéquate ? Bref, qu'est-ce que connaître ?

Putnam fut l'un des premiers philosophes à prendre au sérieux la révolution informatique, et le premier à affirmer (contre le spiritualisme cartésien, mais aussi contre le matérialisme réduisant la pensée à un ensemble de processus physico-chimiques) le caractère fonctionnel de l'esprit. L'esprit, disait Putnam

dans les années 60, est d'abord une machine qui manipule des signes. La meilleure façon de le comprendre consiste donc à se le représenter sur le modèle d'un ordinateur. Ce point de vue, baptisé fonctionnalisme, fit fortune. Il devint même le point de vue dominant dans les sciences cognitives : n'importe quel chercheur en intelligence artificielle est désormais convaincu qu'en construisant des ordinateurs de plus en plus complexes il finira par expliquer tous les aspects du fonctionnement mental.

C'est cette thèse, dont il fut l'inventeur, que Putnam remet aujourd'hui en question. Et c'est à cette remise en cause qu'est consacrée la plus grande partie de *Représentation et réalité*. Subtil dans ses détours, l'argument en est grossièrement résumable comme suit : les ordinateurs peuvent offrir des simulations correctes de certains comportements intelligents, mais leur pouvoir explicatif demeure très limité. D'abord, ils ne nous diront jamais si le réel « est » effective-

ment tel que notre esprit se le représente. De plus, ils ne nous permettent pas de comprendre pourquoi certaines connaissances ont l'air d'être « vraies » au sens où elles sont opérationnelles, susceptibles d'applications pratiques.

La notion de vérité résiste donc à toute tentative d'explication en termes de neurones. Et pour cause : on ne peut parler de la vérité d'une proposition qu'à condition de se mettre d'accord sur la signification des termes qui la composent. Et cette signification dépend, à son tour, de l'usage que nous faisons de ces termes dans le discours. En somme, une formule ne peut être dite « vraie » qu'en fonction de son contexte. Toutes nos connaissances reposent sur des interprétations. Ou encore : il n'y a pas de métalangage — même du côté de l'informatique.

Certains s'étonneront de ce que Putnam, à vingt ans de distance, défende deux théories parfaitement contradictoires. Putnam est simplement convaincu que, sur des questions comme celle de la nature ultime de la pensée, on ne peut attendre de solution définitive. Le seul travail philosophique possible consiste donc à critiquer les hypothèses qui ne paraissent plus satisfaisantes ; c'est en tout cas le seul moyen de cerner l'énigme — puisque énigme il y a.

Christian Delacampagne

AU FIL DES LECTURES

Popper et Lorenz

Le philosophe Karl Popper (né en 1902) et l'éthologiste Konrad Lorenz (né en 1903), tous deux Viennois, étaient amis d'enfance. Ils ne se sont jamais perdus de vue. Le 21 février 1983, Franz Kreuzer eut l'heureuse idée de les réunir au coin d'un feu pour une conversation à bâtons rompus sur quelques-uns de leurs thèmes de prédilection. Le dialogue des deux octogénaires — dont la vivacité d'esprit est intacte — constitue la première partie de ce livre. La seconde reprend l'essentiel des questions posées à Popper — et des réponses de celui-ci — lors d'un colloque organisé en mai 1983 à Vienne, occasion pour le philosophe de se livrer à d'utiles mises au point sur l'épistémologie et la politique.

► *L'avenir est ouvert*, de Konrad Lorenz et Karl Popper. Flammarion, 176 p., 75 F.

Pour Wittgenstein

Professeur au Collège de France — où il occupe la chaire d'épistémologie comparative — Gilles-Gaston Granger reprend ici, en le révisant, la matière d'un petit livre sur Wittgenstein qu'il avait écrit en 1969 et qui était alors le premier ouvrage en français consacré au penseur de Cambridge. A cette substantielle introduction — qui n'a rien perdu de son intérêt — se trouvent jointes diverses études sur Wittgenstein publiées depuis lors par Granger dans des volumes collectifs ou des revues difficiles.

► *Invitation à la lecture de Wittgenstein*, de Gilles-Gaston Granger. Ed. Alinéa, 286 p., 139 F.

La fin de la métaphysique

Professeur à l'université Loyola de Chicago, John Sallis — qui voit pour la première fois l'un de ses ouvrages traduits en français, dans le cadre d'une nouvelle collection placée sous l'égide du Collège international de philosophie — est un lecteur attentif de Husserl, Heidegger, Derrida. Son livre traite de la fin de la métaphysique ou plus exactement des limites qui paraissent être aujourd'hui les siennes. Mais Sallis ne s'interroge pas seulement sur l'histoire de ces limites : il propose également différentes voies — de la méditation sur les origines au « retour aux choses » — par lesquelles la philosophie pourrait tenter de les dépasser.

► *Délimitations*, de John Sallis. Aubier, 336 p., 180 F.

Théorie du nombre

Penser le nombre a requis, à la fin du siècle dernier, un vaste effort théorique, qu'illustraient les noms de Frege, Dedekind, Cantor et Peano. Mais les apories auxquelles étaient parvenus ces savants n'avaient plus depuis lors été examinées. Alain Badiou (1), à qui rien ne fait peur, s'attaque donc de nouveau à cette notion fondamentale pour la mathématique — mais aussi, selon lui, pour la philosophie entière car, à travers la question de l'essence du nombre, c'est le sens même de toute « pensée de l'être » qui se trouve mis en jeu. A ne pas aborder sans une solide formation en logique moderne.

► *Le Nombre et les Nombres*, d'Alain Badiou. Seuil, 288 p., 160 F.

(1) Lire le dossier sur Alain Badiou dans le numéro de mai 1990 des *Temps modernes*.

CH. D.

C O N T R E J O U R

Collection "IMPRESSIONS"

Un album de 60 photos choisies
par Sophie MALEXIS,
en hommage à Montparnasse.

"Montparnasse ou la gloire révolue
du noir-et-blanc. On dirait un caractère
d'imprimerie, une page de journal,
une phrase sans mots".

Bertrand Poirot-Delpech

Impression héliogravure. 150 F. Diffusion VILO.

LIBRAIRIE BUCHLADEN

Toute la littérature
d'expression allemande
traduite

Ouvert 7 jours/7
de 11 h à 20 h 30

3, rue Burg - 75018 PARIS
Tél. : 42-55-42-13

LIVRES • IDÉES
HISTOIRE

Beauté du geste

De la Bible aux traités de théologie du Moyen Âge
la culture occidentale a codifié les gestes et les postures
qui dévoilent les mouvements de l'âme

LA RAISON DES GESTES DANS L'OCCIDENT MÉDÉVAL

de Jean-Claude Schmitt
Gallimard.
« Bibliothèque des Histories »,
432 p., 185 F.

Il y a vingt-cinq ans, Jacques Le Goff, dans un livre fameux qui devait provoquer les historiens à penser le Moyen Âge autrement, a caractérisé la civilisation de l'Occident médiéval comme « une civilisation du geste » (1). Jean-Claude Schmitt part de cette intuition pour explorer minutieusement deux grands ensembles de documents : les écrits savants, où il est question de la signification des gestes, et l'iconographie, qui donne à voir des gestes. D'où la tension féconde tout au long du livre entre les systèmes de représentation des gestes que l'historien reconstruit à partir des images, et les interprétations explicites de ces images données par la culture médiévale elle-même. Cela dans la très longue durée, à partir d'un bilan de l'héritage antique aux alentours du troisième siècle et jusqu'au dix-huitième siècle au moins.

La chair et le salut

Dans ces mille années d'histoire du geste, on retrouve les trois grands moments de la culture occidentale : l'Antiquité tardive, lorsque les Pères de l'Eglise insèrent le christianisme dans les modes de pensée hérités de la philosophie païenne ; la Renaissance carolingienne du neuvième siècle, qui entend renouer avec cette culture antique christianisée ; et la Renaissance du douzième siècle, qui est en partie redécouverte d'Aristote, mais à bien des égards aussi invention d'un monde moderne en gestation dans l'essor urbain.

La Bible est un récit de gestes, depuis ceux d'Adam et Eve dans la Genèse jusqu'à ceux de Jésus et des Apôtres dans les Évangiles et les Actes. Ces gestes ont été inlassablement traduits dans l'art jusqu'à aujourd'hui. La Bible montre des gestes : elle n'en donne pas de théorie. Et quand les plus grands des Pères d'Occident, Ambroise ou Augustin, à la fin du quatrième siècle, s'efforcent de penser les gestes, ils le font au moyen des catégories de la culture antique. Pour Ambroise, qui écrit comme Cicéron un *De officiis*, « le mouvement du corps est comme la voix de l'esprit ». Dans toute la

tradition chrétienne, le corps (l'extérieur) restera en relation étroite avec l'âme (l'intérieur). Le christianisme, qui place au centre de son système de croyance le mystère de l'incarnation de Dieu, donne au corps une valeur exceptionnelle : « La chair est le gendarme autour duquel tourne le salut », affirme le docteur africain Tertullien. Mais ce corps chrétien reste aussi marqué par le péché originel et dès les premiers siècles se développent, dans les milieux monastiques, une morale et une ascèse du corps qu'il faut dompter et réprimer pour libérer l'âme et parvenir à Dieu. « Au point extrême », écrit J.-C. Schmitt, la morale monastique rejoint la mystique : le geste s'abolit dans son dépassement, l'extase.

Mais tous les chrétiens ne sont pas appelés à être moines, et Augustin sait bien qu'il doit prêcher le peuple. Il s'est formé à l'école du rhéteur antique où il a appris que l'action était un élément capital de l'art oratoire. Pour lui, cependant, l'orateur est d'abord un orant (*orator* en latin a les deux sens) au service de la Vérité. S'il valorise des gestes, ce ne sont pas les gestes persuasifs du tribun dont il se méfie, mais les gestes du Christ comme signes à interpréter, et les gestes du prêtre qu'il définit comme « signes d'une chose sacrée ». Dans cette formule apparemment vague se trouve le fondement de la théologie des sacrements. Mais les gestes sacramentaux ne font pas que signifier, ils agissent : le baptême fait le chrétien comme l'ordination fait le prêtre, et le pain devient le corps du Christ dans l'eucharistie. Dans ce domaine comme en bien d'autres, Augustin a largement dépassé son temps.

« L'éveil de la conscience individuelle »

La Renaissance carolingienne n'est pas un grand moment de création dans l'histoire de la pensée occidentale, mais elle est un moment important dans l'histoire de l'art, de la peinture sur manuscrit en particulier, et surtout un grand moment de création liturgique. On codifie donc des gestes, des paroles et des objets nécessaires à la célébration des divers offices. Les gestes dont il est désormais question ne sont plus des gestes individuels mais les gestes conventionnels de groupes qui accomplissent des rites. Des rites que l'on apprend : les gestes préexistent à l'individu, lui sont donnés ou imposés par

la société chrétienne et, à travers elle, par Dieu.

C'est avec la Renaissance du douzième siècle que l'on voit réapparaître le geste personnel, signe de ce que le Père Chenu a appelé « l'éveil de la conscience individuelle ». Vers 1140, Hugues, maître saxon des écoles de Saint-Victor à Paris, consacre tout un chapitre de son traité sur la formation des jeunes clercs aux gestes. « Le geste, écrit-il, est le mouvement et la figuration des membres du corps, adaptés à toute action et attitude. » Définition complexe et équivoque, mais dont J.-C. Schmitt donne une très belle analyse où il montre que le geste est désormais conçu comme adapté aux états, voire aux professions, et qu'il est considéré comme devant être vu il est l'objet de prescriptions morales. Le geste doit être mesuré et humble. Le geste idéal, dans la tradition antique retrouvée, est celui qui exprime l'harmonie intérieure. Ces conceptions sont reprises dans la théologie morale de Thomas d'Aquin et des scolastiques.

La communication avec Dieu

A partir du moment où la morale s'individualise se multiplient les théories du geste particulières à tel ou tel groupe social : gestes de clercs et de moines, bien sûr, mais aussi gestes de chevaliers caractérisés par la courtoisie et non plus par la discipline, gestes analysés par les chirurgiens, gestes même des hystériques, longtemps condamnés pour leurs « gesticulations » mais réhabilités à la fin du douzième siècle par le *Jongleur de Notre-Dame*, l'histoire d'un ignorant qui, pour prier la Vierge Marie, fait devant sa statue son métier, « danse les pieds en l'air et avance sur ses deux mains ». Thomas d'Aquin reconnaît l'office des hystériques pourvu qu'ils gardent la mesure (*moderatio*) dans leur jeu, leurs paroles et leurs actes.

Des langages de gestes sont donc à l'œuvre, qui permettent la communication entre les hommes. Mais le versant essentiel de la communication au Moyen Âge, c'est celui de la communication avec Dieu. Depuis l'Antiquité, on connaissait deux positions principales pour la prière : la position normale de l'orant debout, et la position agenouillée, qui exprimait l'humilité et était interdite les jours de fête. Aux onzième et douzième siècles s'invente la position à genoux et les mains jointes, qui devient caractéristi-

que de la prière chrétienne. Mais dans les grands traités du treizième siècle sur les « modes corporels » de la prière, ce nouveau geste ne fait qu'apparaître : la position debout reste encore dominante.

De l'engagement du corps dans la communication avec Dieu témoignent de façon radicale les gestes des mystiques. « Les stigmates sont le comble du geste », dit J.-C. Schmitt. Mais pour un François d'Assise canonisé, combien de mystiques, des femmes surtout, qui ne l'ont pas été parce que leurs corps parlaient un langage qui tenait en échec le discours rationnel des clercs sur les gestes ?

L'ensemble de gestes sur lequel on a le plus réfléchi est évidemment la messe. Elle devient de plus en plus dramatique et théâtrale, avec des gestes soigneusement ordonnés, mais les théologiens éprouvent le besoin de distinguer : « La transsubstantiation se fait par la force des mots », dit Pierre Le Mangeur, l'un des plus grands ; et les artistes lui répondent en représentant les gestes de la consécration et de l'élévation.

Dans l'anthropologie médiévale, lit-on dans l'introduction qui expose la problématique du livre, l'homme est défini comme l'association d'un corps et d'une âme, et cette association est le principe anthropomorphe d'une conception générale de l'ordre du monde, fondée sur la dialectique de l'intérieur et de l'extérieur. Dans le corps de l'homme, les gestes figurent cette dialectique, ou mieux encore l'incarnation. Ils dévoilent au-dehors les secrets mouvements de l'âme. Disciplinés, ils peuvent contribuer à élever l'âme vers Dieu.

L'anthropologie historique du Moyen Âge occidental vient de s'enrichir d'un grand livre, et la proposition de Jacques Le Goff est vérifiée au-delà de toute espérance. Un seul regret : que ce livre ne soit pas paru dans la « Bibliothèque illustrée des Histories », où une iconographie plus abondante et de meilleure qualité aurait permis au lecteur de s'imprégner mieux d'images qui prennent ici tout leur sens et qui sont souvent inédites.

Michel Sot

1) La civilisation de l'Occident médiéval, Armand, 1964.

Le pape terrible

JULES II
d'Ivan Clouas.
Fayard, 390 pages, 140 F.

Ses contemporains, partagés entre la crainte et l'admiration, l'ont appelé « le pape terrible ». Ivan Clouas lui consacre aujourd'hui une biographie qui ne laisse rien ignorer de la carrière de Julien della Rovere, devenu pape sous le nom de Jules II en 1503 et mort en 1513. Il est le pape des guerres françaises en Italie, le pape de Michel-Ange et de Raphaël.

Les Della Rovere étaient gens modestes de Ligurie, avec, à la génération précédente celle de

méandres d'une politique entreprise par un homme de soixante ans, dont le pontificat allait durer dix ans. Il y a certes les opérations militaires, constantes, coûteuses, dans lesquelles le pape s'engage à fond avec pour objectif d'éliminer toute présence ou influence française en Italie et d'affirmer l'autorité du pape sur ses États. En l'observant, Machiavel médite la Princesse, qui paraît l'année de la mort du pontife (1513).

Mais la grandeur de Jules II pour nous est ailleurs. Elle est dans la proposition que fait Bramante, et que le pontife reprend d'enthousiasme, de jeter bas, au grand scandale des Romains,



Jules II a fait construire la basilique Saint-Pierre de Rome.

Julien, un franciscain devenu général de l'ordre et pape en 1471 sous le nom de Sixte IV, celui qui donna son nom à la chapelle Sixtine. Selon des mœurs bien établies, toute sa famille fut immédiatement pourvue et Julien, nouveau du nouveau pape, devient évêque de Carpentras, puis d'Avignon, en même temps que cardinal-prêtre de Saint-Pierre-aux-Liens à Rome.

A l'ombre de son oncle, il s'initie aux grandes affaires de siècle, à l'affrontement avec le roi de France et au jeu subtil et violent entre puissances italiennes. Il mûrit dès lors, semble-t-il, un grand dessein pour la papauté : en faire l'arbitre suprême de la chrétienté. Un grand dessein aussi pour lui-même : être cet arbitre en tant que pape.

Il dut pourtant attendre son heure, soutenant en 1484 l'élection d'Innocent IV auprès duquel il exerça une vice-papauté de fait, supportant difficilement celle de son successeur Alexandre VI Borgia, élu en 1492, tandis que, très loin de Rome, un certain Christophe Colomb découvrait le Nouveau Monde.

Un modèle de Machiavel

Dans l'affrontement avec les Borgia - Alexandre VI et ses fameux enfants Lucrèce et César - se révèle une cour de Rome où le scandale est partout. Julien della Rovere, disgracié et rebelle, s'est enfui en France d'où il ne revient que dans les bagages de l'armée de Charles VIII. Le pape traite avec les Turcs, paie forte rançon aux Français pour qu'ils rendent sa maîtresse Julie Farnèse, et c'est le prédateur Savonarole, grand dénonciateur des turpitudes romaines, qui monte sur le bûcher en 1498.

Quand le cardinal della Rovere devient pape en 1503, il prend le nom de Jules II, par référence à Jules César dont il entend imiter la politique de grandeur et comme pour mieux nier toute prétention de l'autre César, César Borgia, qu'il fera finalement arrêter et mener en Espagne, d'où il ne reviendra jamais.

Ivan Clouas nous conduit avec maîtrise à travers les

la basilique Saint-Pierre jadis construite par Constantin et de la remplacer. La pose de la première pierre de l'actuelle basilique a lieu en 1506. Une indulgence plénière, qui allait faire des ravages dans la chrétienté, est promise à tous ceux qui s'associeront à la construction.

Parmi les grands chantiers du pape aussi, la décoration des nouvelles chambres du palais du Vatican (les stanze) confiées à Raphaël, et les fresques de la chapelle Sixtine, confiées à Michel-Ange qui refusa d'abord « parce que, disait-il, il n'était pas peintre ». Un pontife de l'ambition de Jules II voulait un mausolée qui fût digne de lui. Il en discute longuement, et parfois violemment, avec Michel-Ange, et l'on envisage une immense pyramide au Vatican. Il n'en reste finalement que le colossal Moïse de Saint-Pierre-aux-Liens, à l'étroit dans une architecture médiocre.

De la personne même de Jules II, on sait que, dans la Ville éternelle qui comptait peut-être six mille courtisanes, il n'a guère respecté le vœu de chasteté. Comme beaucoup à la cour pontificale, il souffrait d'un mal nouveau, la syphilis, compliquée chez lui de goutte tant il aimait les grands repas et les fêtes dans ses palais somptueux. On lui a reproché son goût pour les jeunes garçons, dont l'un sera fait cardinal. On lui connaît trois filles parmi lesquelles la très remarquable Felicia « qui apportera au pontife terrible tout au long de son règne », écrit Ivan Clouas, le réconfort d'une imperturbable sérénité.

Contemporains de ce pape : Machiavel déjà nommé ; Erasme qui, dans l'*Eloge de la folie* dénonce en 1511 le scandale romain, et Luther qui était à Rome en 1510, témoin indigné. Sept ans plus tard, ses propositions allaient bouleverser la chrétienté.

On reforme le livre d'Ivan Clouas, où l'on a suivi attentivement le détail de la politique, des guerres et des constructions de Jules II, avec au moins une question : qu'est-ce qui fait « mercuriel » un pape de la Renaissance ? Le désir du pouvoir, de la gloire et des plaisirs comme n'importe quel prince ? Ou... ? Mais au fait ! Quelle était la religion de Jules II ? M. S.

L'usage du corps

LE CORPS A LA RENAISSANCE

sous la direction de Jean Clard, Marie-Madeleine Fontaine et Jean-Claude Margolin. Aux amateurs de livres, diff. Klincksieck. 502 p., 295 F.

La ville de Tours possède un des plus importants centres d'études de la Renaissance. Un colloque international s'y est tenu en 1987 et les actes de ce colloque viennent d'être publiés. C'est une somme capitale d'une rare richesse pluridisciplinaire pour qui veut se faire une idée un peu plus précise de notre rapport au seizième siècle. Comme le nôtre et plus qu'un autre, ce siècle est animé par un puissant élan qui emporte la culture occidentale vers une jouissance plus libre de l'être physique. Le corps devient l'objet de l'art par excellence ; avec Léonard, il se fait l'image du monde. L'étude du corps vêtue de la Renaissance s'achève sur une exaltation de la haute couture (ce révéler la beauté du corps masculin - encore que Montaigne s'indigne de l'importance obscène donnée aux braguettes,

- celle du corps au bain, du corps malade ou molesté de ces temps de violence et de misère médicale (en dépit des progrès de l'anatomie), celle du corps à l'agonie, celle du corps et de la danse (les plus grands ouvrages théâtraux, de Laus ou Tabour, datent de ce temps-là), l'importance donnée aux chorégraphies dans les cours, le développement et la codification minutieuse des sports (la chasse, l'escrime, les jeux d'adresse), l'approche scientifique donnée aux maladies érotiques disent avec éloquence combien l'usage du corps passe alors pour essentiel dans l'accomplissement de l'être en société.

Peu d'époques auront à ce point vécu une telle passion de la beauté en tout et à ce point porté la représentation humaine et même ostentatoire du corps. Pourtant, à la différence de nos hétérosexuels un peu courts, qu'il soit sublime ou grotesque, le corps n'est pas pensé sans l'âme, chez Flin, chez Erasme comme chez Montaigne. C'est que, selon le mot d'André Chastel, « l'éducation des corps exige la discipline des corps ».

Bernard Raffalli

Henri
THOMAS
Le goût
de l'éternel
roman

« Henri Thomas se souvient de
Pierre Herbart : on peut lire
Le goût de l'éternel comme
un témoignage de première
main sur un dandy oublié. »
Pierre Veilletre - Le Nouvel Observateur

GALLIMARD

سكن من الامم

L'élan brisé de l'édition africaine

Les éditeurs pâtissent de la crise qui secoue l'Afrique noire. Surtout ceux qui s'efforcent de publier des livres différents

A l'image d'un continent à la dérive, l'édition va mal en Afrique noire. Les faillites s'y succèdent, selon une logique déprimante : lorsque le Fonds monétaire international menace, que les cours des matières premières s'effondrent et que l'emploi devient aléatoire, les besoins immédiats – manger à sa faim – prennent sur les nourritures de l'esprit – lire et se cultiver.

On a pu croire, un moment, que l'édition africaine, jusque-là dominée par des groupes multinationaux, ceux des anciennes puissances tutélaires, allait décoller. Des maisons indépendantes se sont créées, dont la production, souvent de qualité, a encouragé une floraison de livres qui ne devaient rien à l'influence coloniale. L'Afrique noire, enfin, se mettait à écrire son histoire à la première personne – littérature, anthropologie, sociologie... – sans qu'on lui tienne la plume.

Cette époque n'est pas révolue, mais l'édition africaine est en danger. Le continent noir est économiquement mal parti et, par un enchaînement inéluctable, la fragile réussite de ses éditeurs est menacée.

Une culture orale

Les obstacles structurels à la diffusion de l'écrit en Afrique persistent, accentués par la crise qui secoue le continent tout entier. Dans ces pays de culture orale, l'imprimé a toujours eu du mal à s'imposer, a fortiori aujourd'hui, en pleine tempête économique. Plus encore qu'hier, la lecture pâtit d'une organisation sociale qui privilégie le groupe au détriment de l'individu : « L'écrit solitaire, elle y est inévitablement marginalisée par les habitudes de vie en communauté », note Mamadou Seck, ancien PDG des Nouvelles Editions africaines (Dakar), aujourd'hui directeur de l'Office des publications et périodiques de l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, les sciences et la culture (UNESCO).

Etranger aux traditions ancestrales de l'Afrique, le livre y a été imposé par les colonisateurs en même temps que leur langue. Il a longtemps été, et reste parfois, perçu comme un agent d'acculturation, sinon de domination. Peut-être faut-il attribuer à cette origine exogène les nombreux « analphabètes diplômés » que l'on rencontrerait en Afrique noire. L'expression est de Henry M. Chakava, managing director des éditions Heinemann Kenya Ltd. Elle désigne ces Africains cultivés dont le rapport à l'écrit se limite, après qu'ils ont quitté l'Université, à la lecture de leur journal quotidien.

Dans des pays où le taux d'analphabétisme est supérieur à 50 %, vendre des livres relève de l'exploit. Non seulement les habitudes de lecture y sont peu

ancrées, mais l'étroitesse du marché y est accentuée par la multiplicité des langues et des dialectes. Si un livre est publié en anglais ou en français, il ne touchera qu'une élite cultivée. Mais s'il est traduit dans une langue locale, ses lecteurs seront trop peu nombreux pour qu'il soit rentable.

Au Kenya, par exemple, on parle plus de quarante langues différentes, dont certaines n'ont même pas de forme écrite. D'où la tentative, « restée pour l'instant un vain vœu » (Henry Chakava), d'imposer le kiswahili comme la seconde langue de tout le monde, avant l'anglais, légué par la Grande-Bretagne et dans lequel est publié aujourd'hui l'essentiel de la production autochtone.

Encore le Kenya est-il de ces pays africains, comme le Nigeria, le Sénégal, la Côte-d'Ivoire et quelques autres, où le livre existe malgré tout, grâce à l'obstination et au courage d'une poignée d'éditeurs indigènes. Ailleurs, c'est souvent le désert, comme en Guinée où les manuels scolaires sont si rares (ne parlons pas de littérature générale) qu'on en compte seulement quelques exemplaires par classe, souvent vieux de trente ou quarante ans, et que les générations d'élèves se transmettent comme des reliques. Rien d'étonnant, dans ces conditions, commentait récemment *Sourires*, un mensuel de l'UNESCO, que dans ce pays « 15 % seulement des candidats aient été admis au baccalauréat ».

La comparaison est édifiante avec le monde développé. Dernière statistique connue (UNESCO) : il s'est publié, en 1987, 510 titres par million d'habitants dans les pays industrialisés et 58 dans ceux du tiers-monde. De toutes les régions en voie de développement, l'Afrique est la plus mal lotie : l'écart est de 1 à 23 entre les titres édités chez elle et ceux qui voient le jour dans les pays développés.

La crise que traverse l'Afrique noire n'est pas faite pour arranger les choses. Baisse des matières premières, erreurs de gestion, politiques économiques, corruption : le pouvoir d'achat des Africains est en chute libre. La vente de livres s'en ressent inévitablement. Lire est devenu, pour la plupart, un luxe inabordable.

Les maisons d'édition sont atteintes de plein fouet, surtout si à cette dépression économique se sont ajoutées des erreurs de gestion. Les Nouvelles Editions africaines d'Abidjan sont actuellement dirigées par un contrôleur d'Etat, Kroah-Bile N'Dabian, qui après avoir dû licencier la moitié des soixante-dix salariés et avoir mis au

chômage technique la plupart des autres s'efforce de trouver de l'argent pour payer les dettes et relancer la maison, accablée au dépôt de bilan par la direction précédente.

La Côte-d'Ivoire est un bon baromètre de la santé de l'édition au sud du Sahara. Pays relativement développé, présenté comme un modèle à l'extérieur, elle résume aujourd'hui les difficultés qui accablent l'Afrique. La chute des cours du cacao et une croissance mal maîtrisée l'ont conduite au bord du gouffre. Il en résulte une forte baisse du pouvoir d'achat, lequel a provoqué des mouvements de révolte

classe se bousculent, en plus d'elle, deux éditeurs du secteur public (leur production bénéficie de la bienveillance qu'on imagine de la part du ministère de l'éducation kényan), ainsi que deux mastodontes britanniques, Longman et Oxford University Press.

Comment un éditeur indépendant peut-il prospérer dans ces conditions ? La crise économique a en tout cas brisé l'élan qu'on avait senti poindre il y a quelques années chez les éditeurs africains. A cette époque, par exemple, la majorité du capital de Heinemann Kenya est passée entre les mains de Kényans. Ce

souvent sur du mauvais papier.

Cette littérature, mal ou pas distribuée en Europe, mérite un meilleur sort que celui qui lui est généralement réservé. Elle parle de l'Afrique au quotidien, dit ses misères et ses rêves, exalte sa culture et ses combats. Elle a souvent pour toile de fond la colonisation, la lutte pour l'indépendance, l'immigration et l'exode rural, comme *Coming to Birth*, de Marjorie Oludhe Matigye (Heinemann, 1986). Certains de ces romans en disent beaucoup plus long sur l'âme africaine que des ouvrages à prétention savante : la *Carte d'identité*, de l'Ivoirien Jean-Marie Adiaffi (CEDA, 1980), par exemple, ou l'excellent *Jusqu'au seuil de l'irréel*, d'Amadou Koné (Nouvelles Editions africaines, 1978).

S'il est plutôt risqué pour un éditeur africain de publier des romans, il est presque héroïque d'éditer des essais, tant le marché est étroit. Et pourtant la réappropriation par les Africains de leur histoire passe par la publication de travaux de recherche menés de l'intérieur, tel *Facing Mount Kenya*, de Jomo Kenyatta (dernière édition 1989, Heinemann Kenya), un livre d'anthropologie consacré par le « père de la nation », aux Gikayus, la principale ethnie du pays.

Pour un livre comme celui-là, que Heinemann a réédité cinq fois depuis 1978, combien dorment dans les tiroirs des éditeurs ? Les Nouvelles Editions africaines d'Abidjan ne cachent pas, par exemple, la lourde tâche qu'a représenté pour elles la publication, en 1985, des deux tomes de *Villes de Côte-d'Ivoire, 1893-1940*, de Pierre Kipré, un travail aussi austère que précis sur l'urbanisation de ce pays avant et pendant la colonisation.

Une voie moins aride est actuellement explorée avec succès au Kenya, par Oxford University Press qui a lancé une collection de livres pratiques, « Vous et la loi ». Cinq mille exemplaires du premier titre, *Land Laws and Disputes in Kenya* (« les Lois agraires et leur contentieux au Kenya »), se sont vendus en deux mois, un résultat qui prouve que la « non-fiction » n'est pas fatalement vouée à une diffusion confidentielle en Afrique noire.

Pour autant, un auteur africain ambitieux ou de renom cherchera toujours à se faire éditer à l'étranger, une aspiration qui ne fait évidemment pas l'affaire des éditeurs autochtones. Etre publié à Londres, à Paris ou à New-York est non seulement prestigieux pour un auteur africain, c'est aussi plus lucratif.

C'est surtout l'assurance d'être diffusé correctement.

Car l'un des handicaps de l'édition africaine est de se heurter à des difficultés d'acheminement quasi insurmontables. Non seulement à l'intérieur de chaque pays, mais aussi d'un pays à l'autre, sans parler des liaisons avec l'Europe et les Etats-Unis.

A resserrer leurs liens, les éditeurs surmonteraient sans doute ce handicap. Malheureusement, « le problème en Afrique, c'est de s'entendre », Emis à Abidjan par Venance Kakou, PDG du CEDA, ce jugement a une portée générale. En témoigne l'histoire des Nouvelles Editions africaines, fondées en 1972 à Dakar et dont le capital s'était ouvert aux Ivoiriens puis aux Togolais. En 1988, « par nationalisme mal compris », diagnostique son ancien PDG, Mamadou Seck, les Nouvelles Editions africaines ont éclaté en trois entités (Dakar, Abidjan, Lomé) qui, aujourd'hui, affrontent seules les difficultés du moment.

Rompre l'isolement

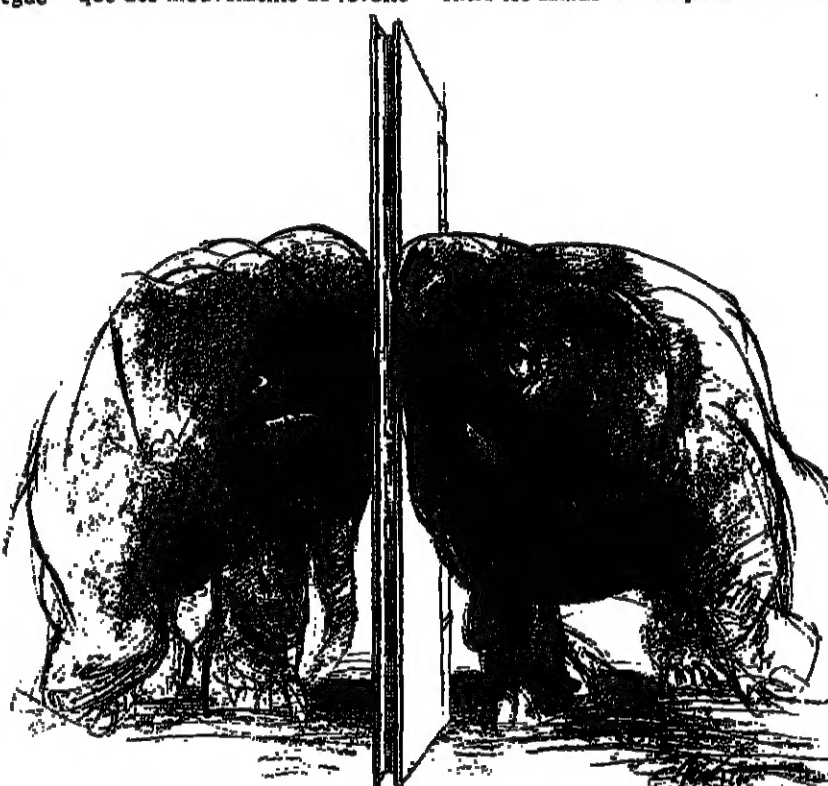
De rares et laborieuses tentatives ont lieu pour esquissier des rapprochements entre éditeurs africains. La plus prometteuse est la création au mois de mai dernier, à Oxford (Royaume-Uni), de l'African Books Collective (ABC). Fondée par Hans M. Zell, un citoyen helvétique, infatigable promoteur de l'édition africaine, ABC a vocation à grouper l'ensemble des éditeurs du continent, mais n'en rassemble jusqu'à présent que dix-huit, tous de langue anglaise (1).

Son objectif est de rompre l'isolement des éditeurs africains en faisant mieux connaître leur production dans les pays développés. ABC, qui stocke déjà près d'Oxford quatre cents titres, a l'ambition de servir ses clients plus rapidement que si les livres en question devaient leur être expédiés d'Accra ou de Lagos. A terme, ABC espère, par son action, « persuader les romanciers et les universitaires africains en vue » de se faire publier dans leur pays plutôt qu'à l'étranger. Vaste programme.

D'autres projets de rapprochement se sont esquissés ces dernières années, comme celui d'un Centre de diffusion du livre francophone, dont Mamadou Seck s'est fait le propagateur. Sans résultat tangible. S'il est difficile de s'entendre entre éditeurs africains, il semble plus difficile encore de le faire entre Africains francophones.

Bertrand Le Gendre

(1) African Books Collective Ltd. The Jam Factory, 27 Park End Street, Oxford OX1 1JU, England. Tél. : (0865) 726685.



et jeté la jeunesse dans la rue. Parant au plus pressé, le gouvernement a fermé, début mars, les établissements d'enseignement, ce qui n'a pas fait l'affaire des éditeurs, lesquels tirent l'essentiel de leurs recettes des livres scolaires.

Pour n'être pas à l'agonie, l'autre grande maison ivoirienne, le Centre d'édition et de diffusion africaines (CEDA), traverse, elle aussi, une passe difficile.

Son chiffre d'affaire a chuté de 25 % en 1989, comme l'explique son PDG, Venance Kakou : « D'abord, les parents envoient de moins en moins leurs enfants à l'école, car, pour eux, c'est fabriquer un chômeur. Ensuite, ils n'ont plus les moyens d'acheter des livres. Auparavant, lorsque nous tirions un ouvrage destiné au primaire à 250 000 exemplaires, nous en vendions 200 000. Aujourd'hui, nous en imprimons, par prudence, 100 000, et nous avons du mal à les écouler. Les maîtres, qui jusqu'à présent refusaient d'accepter un enfant à l'école s'il n'avait pas de livres pour étudier, ne le font plus. On ne peut pas exiger l'impossible d'une famille de paysans vivant du cacao. »

Oxygène

Ainsi va l'édition en Afrique noire, sujette aux caprices de la politique et, plus encore, étroitement dépendante du marché du livre scolaire, son oxygène (en Côte-d'Ivoire, ce marché représente près de 90 % du chiffre d'affaires des deux principales maisons d'édition).

Heinemann Kenya, qui publie actuellement une cinquantaine de titres par an, est dans la même situation : elle aussi ne s'aventure que prudemment sur le terrain du non-scolaire, une dizaine de titres tout au plus. D'autant qu'elle a affaire à forte partie : sur le marché du livre de

genre de phénomène, aurait pu s'amplifier en Afrique, mais il a fait long feu. Tout au plus s'en sont vu certaines multinationales « africaniser » les cadres de leurs filiales. Ainsi Oxford University Press, dont le directeur régional (Kenya, Tanzanie, Ouganda), Abdulla K. Ismaily, est le premier non-Britannique à occuper ce poste.

Le marché du livre est si déprimé aujourd'hui en Afrique que les éditeurs étrangers ont tendance à se désengager de cette région. Certains, qui y détenaient des parts minoritaires ou y ont créé des liens, le font à leurs risques et périls, comme le prouve la déconfiture des Nouvelles Editions africaines d'Abidjan auxquelles, en particulier, le français Berger-Levrault réclame 6 millions de francs. Cette dette n'est pas du goût de tout le monde : « Tant qu'il y a de l'argent à faire, entendent-ils souvent en Afrique, les étrangers sont là. Sinon... »

Partout, ou presque, le pessimisme est de rigueur : projets remis à plus tard, importante réduction des programmes éditoriaux, spectre du dépôt de bilan. Et pourtant, les catalogues des maisons d'édition africaines témoignent d'une vitalité qui semblait riche de promesses.

Au fil des années, des collections de littérature africaine ont vu le jour, comme « African writers series » (Heinemann Kenya) ou « Monde noir », coéditée par le Centre d'édition et de diffusion africaines d'Abidjan et par Hatier, qui détient 40 % du capital de son partenaire.

Fureter dans les rayons « littérature » des librairies d'Abidjan ou de Nairobi, c'est ainsi tomber sur quantité de livres au format de poche estampillés « Folio » ou « Penguin », mais c'est aussi découvrir, moins en évidence, la production locale, imprimée

Slimane Zéghidour

LE VOILE ET LA BANNIÈRE

HACHETTE - 160 pages - 69 F

LES ESSAIS DU XX^e SIÈCLE
H A C H E T T E



Je suis né dans un village où l'on rossait celui qui souillait l'eau de la fontaine. En revanche, le musulman rompent avant l'heure le jeûne du Ramadan ne faisait l'objet que de moqueries. Quant aux femmes, elles vivaient et circulaient à visage découvert. Aujourd'hui, parmi ceux qui exigent la mort pour le non-jeûneur et la claustration absolue pour le deuxième sexe, je reconnais parfois, à la télévision, des visages d'amis d'enfance.

Slimane Zéghidour

LIVRES • IDÉES

LETTRES ÉTRANGÈRES

Itinéraires roumains

La civilisation villageoise selon Lucien Blaga et les parcours de trois exilés : Petru Dumitriu, Virgil Tanase et Georgeta Horodina

ÉLOGE DU VILLAGE ROUMAIN

Anthologie, textes traduits du roumain et rassemblés par Valérie Rusu. Éd. de l'Aube, 270 p., 100 F.

LES AMOURS SINGULIERS

Petru Dumitriu, L'Age d'homme, 168 p., 95 F.

LA VIE MYSTÉRIEUSE ET TERRIFIANTE D'UN TUEUR ANONYME

de Virgil Tanase, Ramsay de Cortanze, 272 p., 99 F.

MA ROUMANIE

de Virgil Tanase, entretiens avec Blandine Tézé-Delafon, Ramsay de Cortanze, 242 p., 89 F.

LA SAISON MORTE

de Georgeta Horodina, Ramsay, 328 p., 159 F.

Avec leur révolution aussi spectaculaire que contestée, les Roumains réintègrent le concert des nations européennes. Hélas, les intérêts politiques des uns et des autres occultent toujours la quête spirituelle de ce peuple latin qui perdure sur la rive gauche du Danube et à l'intérieur de l'arc des Carpates. Les remous de l'actualité suscitent des interprétations diverses, l'image du pays qui sort de l'oubli n'est plus celle qu'elle était fin décembre dernier. Et pourtant, il n'y a jamais eu jusqu'ici un si grand nombre d'ouvrages, essais, documents, poèmes et romans, traduits ou bien écrits directement en français, qui puissent autant témoigner de la vitalité d'une culture puissante, très particulière, ancrée néanmoins dans celle de notre Vieux Continent.

En 1918, à la faveur du traité de Versailles, le petit royaume paysan, coincé entre le Danube et les montagnes devient la Grande Rouma-

nie, surgie sur les ruines de l'Austro-Hongrie et de la Russie impériale. Lucien Blaga, poète et penseur transylvain (1895-1961) exalte donc la civilisation villageoise et élabore une philosophie inspirée par ses traditions. Des textes de son œuvre, consacrée à une spiritualité roumaine où le christianisme orthodoxe et des éléments païens se mélangent, viennent d'être traduits pour la première fois en français dans la très pertinente anthologie de prose et de poésie proposée par un universitaire aixois, Valérie Rusu.

Selon Blaga, les ancêtres des Roumains confrontés aux grandes migrations, après le retrait des légions romaines sur la rive droite du Danube, plus tard soumis à la domination ottomane, russe et austro-hongroise, ont souvent pratiqué le retrait de l'histoire : ils se réfugiaient dans leur géographie intérieure, « matrice stylistique » où se développaient leur génie culturel, religieux et social, en parfaite communion avec l'environnement naturel : ondement des collines, rythme des saisons, vertiges de la plaine, mystère de la forêt, majesté des montagnes.

Lorsque les pressions faiblissent, le village chassé de son intemporalité regagne le cours tumultueux des événements. Ainsi, au neuvième siècle, quand les Hongrois arrivent, ils trouvent déjà quelques embryons étatiques mais qui seront vite liquidés par les nouvelles migrations. Mais à partir de la seconde moitié du treizième siècle, les tentatives d'affirmation politique se multiplient. Plus tard encore, le choc des empires turcs, russe et austro-hongrois, annihilent ces aspirations. Ce n'est qu'au milieu du dix-neuvième siècle, lors du réveil des nations européennes opprimées, que la Roumanie devient un État souverain, pour devenir en 1918 son entière unité. « Nous avons conquis notre indépendance par des vertus propres mais aussi par le jeu des forces européennes... nous ne pouvons



Bucarest : la maison des écrivains

donc nous maintenir et nous développer comme État qu'en nous intégrant à l'Europe », écrit Blaga au début des années 30.

L'Europe de Blaga, enfant fragile de la Grande Guerre, devait sombrer sous les coups conjugués du III^e Reich et des Soviétiques. Blaga lui-même, se laisse séduire par la mythologie funèbre d'une droite extrême. Elle utilisera le génie du poète à ses propres fins. Amputée en 1940 de la Bessarabie, de la Bucovine et de la Transylvanie du Nord, la Roumanie sort encore une fois de l'histoire pour entrer dans la guerre, du mauvais côté, cette guerre qui la laissera exsangue et otage de Staline. Et ses clercs, à deux ou trois exceptions près - dont Lucian Blaga, - plient l'échine ou désertent.

Ils garderoient, comme Cioran, comme Eliade, une tenace et lancinante nostalgie. Parmi ces exilés, Petru Dumitriu, avec *Incongruité* (1) et *Maison* (2) a su exprimer l'errance de l'intellectuel roumain en quête de son paradis perdu. Les nouvelles de son dernier recueil nous font traverser, tour à tour, la guerre de Cent Ans, les splendeurs de la Renaissance, le déclin napoléonien, le carnage de Verdun, la vacuité de nos sociétés désacralisées, enfin le temps maudit des meurtres politiques - le nôtre - où la fin violente guette chaque exilé en délicatesse avec son gouvernement.

Chaque récit met en scène un homme et une femme destinés à s'unir ou à rester seuls mais que l'histoire, toujours elle, s'obstine à empêcher. Pessimiste, Dumitriu ? Il se dégage de ces proses ciselées une vérité qui transcende le destin des individus confrontés aux vicissitudes de leur temps, celle d'une foi chrétienne inconditionnellement assurée.

Comme Petru Dumitriu, Virgil Tanase suit la voie d'illustres prédécesseurs, Istrati, Ionesco et Cioran ; installé à Paris depuis 1977, il choisit d'écrire en français. On se souvient de l'Apocalypse d'un adolescent de bonne famille et de l'Amour, amour, roman sentimental (3), féroces baroques baignant dans le surréel. Tanase a été menacé de mort et traqué car ses écrits ont déplu au tyran, mais l'exploitation médiatique de cet incident a quelque peu freiné sa carrière d'écrivain.

Son dernier texte de fiction, la Vie mystérieuse et terrifiante d'un tueur anonyme exploite un fait divers qui faisait la une de la presse, il y a quelques années. En fait, il s'agit d'un règlement de comptes avec certains éditeurs pour qui le livre demeure un « produit » commercial, et d'une satire à l'adresse de ces journalistes qui abandonnent toute préoccupation éthique en faveur du scoop rémunérateur. La surcharge du kitsch, que Tanase aime tant, n'étouffe pas la mélancolique rengaine du récit.

Les vertus maléfiques de la complaisance

Mais c'est dans les entretiens avec Blandine Tézé-Delafon que Tanase essaye de se définir par rapport à sa Roumanie. Défilent l'enfance heureuse d'un fils de famille né, après la guerre, à Galatz, port sur le Danube où l'Orient méditerranéen s'arrête, là où la steppe se déploie vers l'Oural, ainsi que l'adolescence studieuse de l'auteur qui découvre, à Bucarest, grâce à une brève « libéralisation », la nouvelle critique et le nouveau roman. Beckett et Ionesco, le structuralisme et Tel quel. Tanase démonte également le mécanisme pervers du pouvoir communiste qui obtient par la force, sinon en utilisant une terrible douceur (mais toujours en les accablant au désespoir), la complaisance et la démission morale de nombreux intellectuels roumains.

Mais lorsque l'écrivain confie au général Antonescu (allié des Allemands, il a entraîné son pays dans une guerre dévastatrice, jusqu'au Caucase, après avoir chassé l'occupant russe de Bessarabie et de Bucovine, en été 1941) la dimension d'un héros national, nous ne le suivons plus. Encore moins lorsqu'il affirme que la responsabilité roumaine n'est pas engagée dans la déportation et les massacres subis par les juifs dans ces terres libérées. Car, s'il est exact, comme l'écrit Tanase, que ces deux provinces restaient alors sous contrôle allemand,

les armées roumaines, sous les ordres du même « héros national », ont bel et bien commis des atrocités en Bucovine, en Bessarabie, même au-delà du Dniestr, à Odessa et en Transnistrie (4).

Le premier grand récit, de facture très classique, écrit lui aussi directement en français, de Georgeta Horodina (traductrice et critique littéraire à Bucarest, elle vit depuis 1981 à Paris), est beaucoup plus proche de la réalité. A travers les avatars d'une fillette, enfant de modeste cheminot qui attend sa promotion pendant plusieurs semaines, se dessine l'itinéraire roumain depuis l'avant-guerre jusqu'à la fin des années 70. De la dictature d'un général qui « a fait don de sa personne à la Roumanie » à celle du cordonnier « Danube de la pensée », nous participons aux malheurs successifs qui ont frappé leurs sujets : la domination des Gardes de fer, la guerre totale (gagnée et perdue) contre la Russie, la révolution (déjà trahie) importée par les chars de Staline, le rêve d'une meilleure société qui se métamorphose en cauchemar, la mise en esclavage de la classe paysanne et la mise au pas des intellectuels, enfin la montée d'un nouvel antisémitisme dans le pays d'Ubu roi.

Le texte, écrit avant les événements de décembre, est structuré dans la meilleure tradition du *l'indigène* européen. Après et sévère, il donne l'image très précise d'une nation qui s'enfonçait pour toujours dans le brouillard. Mais, cette fois-ci, l'histoire en a décidé autrement. Elle a imposé, il y a quelques mois, le final auquel personne n'aurait osé croire et qui, sans doute, reste encore à écrire.

Edgar Reichmann

- (1) Seul.
- (2) La Table ronde.
- (3) Flammarion.
- (4) A ce sujet, consulter les Mémoires de l'ancien grand rabbin de Roumanie, Alexandre Salariu, Un lion arraché aux flammes (Stock) ainsi que l'ouvrage de Raul Hilberg, La Destruction des juifs d'Europe, chez Fayard.

Le juif et l'aristocrate

Manea, le rescapé des camps, et Rezzori, l'héritier d'une tradition antisémite, écrivent sur les ruines d'un empire disparu

LE THÉ DE PROUST ET AUTRES NOUVELLES

de Norman Manea, traduit du roumain par Marie-France Ionesco, Alain Pélissier et André Vorlic. Albin-Michel, 247 p., 98 F.

MÉMOIRES D'UN ANTISÉMITES

de Gregor von Rezzori, traduit de l'allemand par Jan Dusay, L'Age d'homme, 242 p., 120 F.

Norman Manea et Gregor von Rezzori viennent de Bucovine, marche orientale de l'ancienne Austro-Hongrie, la Cacanée Kaiser-

lich und Königlich (impériale et royale), qui a donné à l'Europe un style, une culture mais aussi l'exemple de la tolérance, malgré les carcans de hiérarchies rigides, souvent fort mal acceptées. De la récurrence d'une civilisation prestigieuse témoignent les proses de ces deux hommes que tout devait séparer, hormis leurs dons exceptionnels et un destin commun à tous les exilés.

En effet, Manea a connu, enfant, les camps pendant la dernière guerre en Transnistrie, alors que Rezzori, germanophone né en 1914, achevait à Vienne des études commencées au milieu des années 30, à Bucarest. Le premier, fasciné par Celan et Bruno Schultz, a quitté récemment la

Roumanie pour enseigner la littérature aux États-Unis. Le second, gentilhomme retraité, témoin superbe d'un monde qui n'est plus, promène sa diffuse culpabilité doublée d'une nostalgie infinie à travers l'Europe qui se cherche, qui se fait mais qu'il ne comprend plus.

Norman Manea, juif rescapé, vient tout juste de sortir de la morosité communiste. Gregor von Rezzori demeure le produit d'une famille qui remonte au Saint Empire romain germanique ; de ce fait il hérite, malgré lui, de la tradition antisémite modérée, spécifique aux aristocrates, qui prouvent le mépris poli des juifs même s'ils respectent leur foi. Rezzori s'en dégagea.

Si les obsessions de Manea s'apparentent à celles de Piotr Rawicz, sa vision de la réalité le rapproche plutôt d'un Appelfeld ou d'un Blecher (1). Le langage porté par une enfance juive morte en déportation revient au narrateur, qui le convoitait depuis très longtemps. Il se sentira coupable de cette mort (le Chandaï). Sous le regard glacé de la soldatesque, des fillettes jouent aux « mannequins » : au moment où un certain bruit se fait entendre, elles doivent s'immobiliser dans la position où la détonation les a surprises. Piqué par un insecte, un jeune garçon se croit frappé d'une balle, la peur le marque pour la vie (la Mort).

Un thé léger, fabriqué avec des herbes amères, conduit finalement notre anti-héros vers les autres, sur

le chemin qui le mène jusqu'à sa propre identité (le Thé de Proust). Ces nouvelles sombres, lourdes comme un ciel d'orage, nous révèlent un écrivain postkafkaïen, gardien fidèle d'une mémoire collective mais aussi, par un don poétique peu commun, puissamment individualisée.

La Bucovine de Manea devient roumaine en 1918, soviétique vingt-deux ans plus tard, encore roumaine pendant la dernière guerre pour revenir en 1944 à l'URSS, et y rester. Ces déplacements forcés n'ont pas gommé la trace de l'empire bicéphale où vivaient, tant bien que mal mais sans s'entredéchirer, au moins quinze peuples partagés entre trois Eglises et un nombre considérable d'athées, de libres-penseurs et de juifs.

Gregor von Rezzori, jeune noble autrichien devenu depuis un digne héritier de Musil, chasse l'ours et le cervidé sur les terres de son père, antisémite sans excès, quand celui-ci le lui permet. Dans la capitale de la province multinationale, ville aux trois noms, Cernowitz en allemand, Cernauti en roumain, Tchernovitsy en ukrainien, il rencontre le juif, forcément. Dans cinq récits éblouissants, il nous raconte comment l'adolescent provincial qu'il était découvre son identité européenne, dans cette Roumanie nouvelle entre l'Occident et l'Orient, à travers cette judéité mystérieuse qui la hantera toute sa vie.

Qu'il s'agisse de son amitié ambiguë pour Goldmann, petit génie musical croisé lors de son enfance, ou de ses amours superbes et cruelles à Bucarest, capitale byzantine où le meilleur et le pire se côtoient, c'est toujours la recherche frénétique de l'autre, le juif qui tantôt s'abandonne, tantôt se dérobe (*Skoutchno* : Jeunesse et la Pension Löwinger). Mais c'est à Vienne seulement, au moment tragique de l'Anschluss, que Rezzori est confronté avec l'immensité de la tragédie juive. Plus tard, après la guerre, à Rome où il pratique une introspection magistrale, l'aristocrate autrichien arrive enfin à saisir les incompatibilités passagères et les énigmatiques complémentarités des univers différents (la Foi et Pravda).

Deux mots russes donnent la tonalité de ces textes graves et troublants où la musique de Chopin accompagne l'errance du narrateur parmi les ruines de l'empire disparu et dans les bas-fonds des Balkans : *skoutchno* et *pravda*. *Pravda* veut tout simplement dire la vérité, en l'occurrence celle intérieure de l'auteur. Comme le *dor roumain*, *skoutchno* est difficile à définir. Il signifie l'ennui, le vide de l'âme qui vous emporte vers une permanence et prenante nostalgie.

E. R.

(1) Publiés par Pierre Belfond et Maurice Nadeau.

Dominique Lecourt

CONTRE LA PEUR

HACHETTE - 160 pages - 69 F

LES ESSAIS DU XX^e SIÈCLE
H A C H E T T E



"La science pense ; d'une pensée qui, de proche en proche, engage le tout de la pensée et donc le tout de la vie. Pourtant l'existence même de cette pensée n'est pas reconnue du plus grand nombre, y compris de ceux qui se livrent à une activité réputée scientifique. On a les yeux fixés sur la masse impressionnante des connaissances accumulées et la puissance de leurs "applications" dites aujourd'hui technologiques. Pourquoi s'interroger davantage ?" Dominique Lecourt

سكنا من الاجل

COI

Re

Le
sanc
Dans
conç
12 j
est
sème
rieu
la d
adres
perm
cise
dire
de la
retro
qui
1988
tout
1989
inter
annu
1990
née d
favor
que
1,7 %
six pi

Tot
rabie
derm
moin
je tal
L'IN
relat
publi
taux
8,7 %
Les
d'ada
la loi
prev
que h
Juch
bre d
peu r
1989
et
d'act
econ
rait à
man
gress
1989
teur
ryth
Sur
tion
princ
baiss
mère
des
perm
une
3,1 %
d'éve
TVA

Si
l'ech
franç
prie
tion
Fran
prix
ralen
mont
vente
grève
devo
recol
l'étra
inqui
bills
merc
Jidar
La
leurs
pour

R
Min
T
que
L
nab
E
mei
Chi
-T
-A
-T
-a
-a
L
sup
mei
des
L
Lo

TOME 1
UNE AMAZONE EN ORIENT
Du Caucase à Persépolis
TOME 2
L'ORIENT SOUS LE VOILE
De Chiraz à Bagdad, 1881-1882
TOME 3
EN MISSION
CHEZ LES IMMORTELS
Journal des fouilles de Susa,
1884-1886
de Jane Dieulafoy.
Phébus, T1 : 404 p., 133 F. T2 : 336p.,
132 F. T3 : 316 p., 128 F.

LES voyageurs du dix-neuvième siècle nous ont laissé des récits qui, bien mieux que des films ou des reportages, rendent compte de régions du monde mystérieuses et inconnues. Ce sont là des documents, des relations, des itinéraires, des recueils de contes, des observations ethnologiques à l'intention d'un public qui n'est pas blasé et qui, le plus souvent, n'a pas d'autres perspectives que de voyager dans ces images et dans ces textes. Les agences de tourisme et les voyages organisés en troupeau sont encore loin des mœurs.

Les amoureux des aïeux connaissent le *Tour du monde*, cette revue de grand format qu'on peut trouver chez les bouquinistes et qui, de 1860 à 1914, rassembla les récits des grands voyageurs de l'époque : Darwin, Stanley, Brazza, Amundsen, Henri Beyle. Et avec de superbes illustrations gravées à partir de dessins ou de photographies, au pouvoir d'évocation et de rêve inégalé. Jean-Pierre Sicre, grand amateur de voyages et surtout de littératures voyageuses, a eu la bonne idée d'accueillir aux éditions Phébus une série « Le tour du monde », avec un choix des meilleurs de ces textes dans leur version intégrale.

Les trois volumes de Jane Dieulafoy sont un des excellents exemples de ces grands reportages. Le tour du monde au pays des mille et une nuits. Partie avec son mari en Perse — on ne disait pas encore l'Iran — en 1881-1882, puis en 1884-1886 à Susa, pour une campagne d'archéologie, Jane Dieulafoy va être l'historiographe des fouilles, et cela avec une précision, une culture et une perspicacité remarquables. D'Erevan à Tabriz, Téhéran, Ispahan, Chiraz, Bagdad, Susa, le golfe Persique, le couple pénètre dans un pays où la jeune dynastie Kadjjar semble le royaume d'Uruk : une administration pléthorique, corrompue par une société archaïque et dédaigneusement barbare où s'affrontent partisans des réformes et mollahs.

CHARGÉE de tenir le journal de bord de l'expédition et responsable du pesant appareil photographique, Jane

D'AUTRES MONDES

par Nicole Zand

Le tour du monde au pays des mille et une nuits



Jane Dieulafoy

Dieulafoy a toujours eu l'âme aventurière. A vingt ans, en 1871, tout juste sortie du couvent des Dames de l'Assomption, elle choisit, pour son voyage de noces, de suivre son mari au front puis en Espagne, au Maroc, dans la haute Égypte. Et, lorsque celui-ci est chargé d'établir le relevé des principaux monuments en Perse, elle sera évidemment du voyage.

« Quelques amis bien intentionnés tentèrent de me détourner d'une expédition au demeurant fort hasardeuse et m'engagèrent vivement à rester au logis, écrit-elle. On fit miroiter à mes yeux les plaisirs les plus attrayants : un jour, je rangerais dans des armoires des lessives embaumées ; j'inventerais des marmelades et des coulis nouveaux ; le lendemain, je dirigerais en souveraine la bataille contre les mouches, la chasse aux mites, le raccommodage des chaussettes. Deux fois par an, j'irais me passionner à la musique municipale. L'après-midi serait consacré au sermon du prédicateur à la mode, aux offices de la cathédrale et à ces délicates conversations entre femmes où, après avoir égaré le son prochain, on se prélassait en causant toilettes, grossesses et nourrissons. Je sus résister à toutes ces tentations... »

En tenue de cavalier, pantalon, casque colonial, le cheveu court, armée d'une carabine, l'amazone semble ne jamais être aussi heureuse que lorsqu'elle parcourt l'Orient à cheval. Même lorsque les étapes sont rudes ou dangereuses et qu'il faut rester plus de treize heures en selle, réveillée à tout instant par la peur de se laisser choir du haut de son cheval. « Il faut tout quitter quand on voyage, même les villes bien balayées », écrit-elle. Voyageuse intelligente sans être bas bleu, nourrie de Ptolémée, d'Hérodote et aussi de l'histoire des régions traversées et des poèmes de Bérécute, elle a étudié le persan et est bilingue capable de communiquer dans cette langue.

DE caravansérail en campement, la caravane progresse et Jane Dieulafoy note tout. Avec un bonheur d'écriture et une perspicacité qui font surgir réellement les lieux dont elle parle. Sa fonction de photographe lui permet aussi d'approcher de l'intimité des gens et même d'entrer dans les harems. La toute-puissance de la religion la hâsse à tout moment, particulièrement lorsqu'elle s'intéresse à mieux connaître la situation de la femme dans une société où le divorce est chose facile. Les mariages, par exemple, peuvent se faire à l'année ou même à l'heure. « Les femmes épousées dans les formes ordinaires ne peuvent se donner de nouveau maître que trois mois après la rupture du premier mariage, tandis que les beautés faciles liées par une union

temporaire ont le droit de convoier tous les vingt-cinq jours (...). Les mollahs les encouragent et leur donnent même, à raison de 25 ou 30 sous pièce, une consécration pieuse. Le clergé persan n'est pas exigeant : « Gagner peu, mais marier beaucoup », telle est sa devise. »

Plus d'un mois à Ispahan, « cette moitié du monde, cette merveille des merveilles, cette rose fleurie du paradis », où elle trouve une ville sacrée, des bazars abandonnés, des rues désertes, jalonnées par des pans de murs prêts à s'écrouler sur les passants. Elle réside à Djoulfa, la cité des Arméniens édifiée à la fin du seizième siècle sur l'ordre du chah Abbas.

Ensuite, c'est la description de Persépolis et du palais de Darius, où le couple passe une semaine à photographier et à faire des relevés, où Jane réitère dans la *Vie d'Alexandre* le récit de l'incendie de Persépolis. Puis c'est Chiraz, la vieille capitale du Fars qui, fondée en 695, passa tour à tour au pouvoir des différentes dynasties persanes, où les habitants affectent une profonde horreur pour le vin, mais suivent bien peu les préceptes du Coran et savourent quotidiennement le vin de Chiraz qui les amène, « huit jours sur sept », à un état d'ivresse béate. Chiraz qui a été, il y a peu, le berceau du « babysme », secte réformatrice de l'Islam qui prêchait la tolérance et l'émancipation de la femme, et qui fut épouvantablement réprimée au milieu de tortures d'une richesse d'invention, qui dépasse l'imaginaire. Chiraz qui est encore le rendez-vous des mécontents et le foyer latent d'une nouvelle insurrection.

À milieu des paysages, des villes, de la fréquentation des fonctionnaires, Jane, déguisée en homme pour le voyage, reprend parfois le costume féminin et, en « vraie kharoun », elle peut approcher les femmes isolées sous le voile, décrire, avec infiniment de réalisme et de trouble, ce que montre superficiellement la

peinture orientaliste d'époque. D'instinct, elle est féministe quand elle se penche sur la situation de ses congénères. Surtout quand, à tout moment, le couple se trouve aux prises avec le pouvoir des mollahs, le fanatisme des religieux, la scission entre chiites et sunnites, « scission tellement profonde qu'elle affecte même la pupille des deux sectes ennemies : l'une a vu gris bleu ce même barban de Mahomet que l'autre affirme avoir vu vert de pré! ».

Chemin de retour vers Bagdad en passant par le Tigre et l'Euphrate, au milieu de fièvres de toutes sortes et, quand l'archéologue n'a rien à glaner, l'œil du coloriste s'émervaille des bazars et des costumes aux couleurs éclatantes des femmes turques qui ont remplacé le sévère tchador bleu des Persanes par une grande pièce de soie vive rayée d'or ou d'argent.

Pourtant, Bagdad, sous le gouvernement des Turcs, ne la séduit guère et lui fait regretter la Perse. « Pendant mon séjour en Perse, je n'ai cessé de maugréer contre l'administration et les mœurs locales, tout en reconnaissant la haute portée intellectuelle et le sens artistique des Iraniens, écrit-elle de Bagdad. Allah, en créant les Osmanlis, a voulu, j'imagine, me faire regretter les Persans : depuis le jour où j'ai mis le pied en Turquie, il me semble que j'ai été transportée du paradis en enfer. »

ELLE ne peut partager l'opinion des hommes politiques européens qui pensaient qu'il suffisait d'imposer des institutions aux Orientaux pour leur inculquer notre civilisation. « Ce n'est pas en s'efforçant de calquer les coutumes européennes que les nations musulmanes progresseront, mais plutôt en suivant l'esprit de perfectionnement et les méthodes politiques caractéristiques des grandes nations d'Orient. Comme je préfère à la Turquie la réforme la vieille Perse avec ses satrapes et sa féodalité! »

Au terme de ce voyage de quatorze mois, ayant enduré les fièvres, les brigands, les mollahs, une santé affaiblie, ayant savouré les joissances de ce pays, ses bosquets de platanes, ses forêts d'orangers, ses bois de palmiers et de grenadiers, ses déserts sauvages et ses plaines fertiles, elle prévient le lecteur qui se laisserait séduire : « Je ne souhaiterais jamais pareil plaisir à mon plus mortel ennemi... » Pourtant, deux ans plus tard, le couple repartira pour Susa, où il découvrira la fameuse *Frise des archers* qu'il rapportera au Louvre.

Paru dans les livraisons du *Tour du monde* entre 1883 et 1886, l'*Orient*, de cette femme écrivain-archéologue, voyageuse aux talents multiples, n'a pas fini de séduire. Et de faire réfléchir.

Le pays de l'absurde

A soixante-dix ans Lila Louguina raconte sa vie à Moscou et l'histoire d'une génération au temps du mensonge et de la terreur

LES SAISONS DE MOSCOU 1933-1990

de Lila Louguina,
racontées à Claude Kiejman.
Plon, 220 p., 150 F.

« Jamais je ne pourrai m'habituer à ça ! Je ne veux pas aller plus loin, maman, réparons, j'ai peur ! » C'est impossible, nous avons passé la frontière, nous sommes déjà de l'autre côté... La petite fille de treize ans qui arrive en train à la frontière soviétique en ce printemps 1933, après huit années passées à Berlin puis à Paris, ne sait pas ce qui l'attend. La mère et la fille viennent rejoindre le père, qu'elles n'ont pas vu depuis trois ans : celui-ci, ingénieur, avait été chargé en 1925 par le gouvernement bolchevik de l'achat de machines-outils en Allemagne et, parce qu'il se passionnait pour la nouvelle société soviétique et qu'il voulait voir sur place comment fonctionnaient ces machines, il avait décidé en 1930 d'aller passer ses vacances à Moscou. Il n'était jamais revenu, empêché de partir par la Guépéou, alors qu'il était déjà dans le train du retour.

Pour son soixante-dixième anniversaire, Lila Louguina a voulu évoquer ce que fut sa vie, dans un récit, *Les Saisons de Moscou, 1933-1990*, qui n'est pas qu'un livre de souvenirs, mais une plongée dans la vie de toute une génération au temps du mensonge et de la terreur. De l'utopie aussi et de la révolutionnaire ; elle témoigne d'une réalité sur laquelle on a certes déjà beaucoup écrit, mais à laquelle elle sait restituer la vie dans sa quotidienneté : l'odeur des cours de Moscou et des cuisines, l'intimité entre les frères, l'amitié. « Certains présentaient

l'URSS comme un enfer, d'autres comme un paradis. Aussi peut-on craindre que la vie réelle, quotidienne, telle que l'a vécue ma génération, ne soit pas restituée dans sa réalité (...). Toutefois, je suis persuadée que la réalité soviétique est bien plus difficile à cerner que n'importe quelle autre. Si l'on me demandait de définir d'un seul mot cette réalité si complexe, je dirais sans hésiter qu'elle est absurde. »

Curieuse de tout, intriguée, parfois effrayée, la petite Lila va donc découvrir Moscou, qui est encore une « ville du dix-neuvième siècle. Et l'aimait pour les maisonsnettes de bois entourées de jardins, les cours où travaillaient les derniers artisans, l'appartenance tout neuf que son père avait acheté en devises dans une maison en construction, alors qu'il se trouvait encore à Berlin. Où elle vit encore, avec sa famille. La maison toujours ouverte aux amis... »

La fillette se sent différente des autres : non seulement à cause de son manteau bleu roi à col d'astrakan fait à Paris, mais parce qu'elle, l'ancienne élève de cinquième du lycée Victor-Duruy, ne sait pas écrire le russe, que ses débuts à l'école soviétique seront durs, tandis que, à partir de 1936, dans leur maison surtout peuplée de Soviétiques ayant travaillé à l'étranger, les fenêtres sont de moins en moins nombreuses à s'écarter, chaque trou correspondant à une famille arrêtée, et qu'à l'école on malmène les enfants des « ennemis du peuple ».

Ce qu'elle cherche à nous faire comprendre, à comprendre elle-même, dans ce livre, c'est le mélange d'une vie heureuse et de terreur, d'abord dans les années de ses seize-vingt ans, les pires, où cependant « le père des peu-

ples autorise pêle-mêle la joie de vivre, l'amour obligatoire, le bonheur familial (il devient très difficile de divorcer), le devoir paternel, la coquetterie féminine, l'élégance masculine, le plaisir dirigé, la poésie et l'humanisme, les fards et les pures ». On reconnaît à danser le tango, le fox-trot, on joue du jazz et on chante : « On peut être un bon cosmopolite et s'occuper sous la lune au printemps... » Elle écrit : « Étions-nous aveugles ? Indifférents à cette terreur qui s'insintrait dans notre vie ? La vie nous donnait chaque jour des preuves, et pourtant la peur ne nous empêchait pas de vivre. »

Les saisons se succèdent, apportant le pacte germano-soviétique, la guerre, la chasse aux cosmopolites, le dégel et le regel, les chars à Prague et la dissidence, la stagnation. Avec tous les soutiens de la famille, des amis. Ni dissidente, ni refusnik, ni réfugiée, Lila Louguina ne se veut pas une héroïne ou une désespérée. A cette femme enthousiaste et désespérée à la fois, traductrice de français, d'allemand, d'anglais, de Boris Vian, de Colette et d'Astrid Lindgren, mère du réalisateur de *Taxi Blues*, prix de la mise en scène à Cannes cette année, la persetrouka permet de poser plus ouvertement les questions. Pas de donner des réponses. « Où en sommes-nous ? » s'interroge-t-elle à la fin du livre devant ces bouleversements « incroyables » de son pays, inquiète devant les menaces. « Peut-être nous trompons-nous à nouveau, écrit-elle en guise de conclusion. Peut-être éviterons-nous un nouveau drame ? La Russie n'est pas un pays logique. »

Par ce livre, elle nous fait toucher l'absurde de plus près.

N. Z.

Amado le syncrétique

Deux livres de l'écrivain brésilien qui vient de recevoir le prix Del-Duca 1990

CONVERSATIONS AVEC ALICE RAILLARD

de Jorge Amado.
Gallimard, 330 p., 135 F.

LE PAYS DU CARNAVAL

de Jorge Amado.
Traduit du portugais
par Alice Raillard.
Gallimard, 174 p., 102 F.

« L'humour, cela ne s'acquiert qu'avec le temps, avec l'âge. Pour ma part, ce n'est que j'ai été près de mes quarante ans, c'est-à-dire que j'étais déjà vieux la moitié du temps de vie que j'ai vécu jusqu'ici, que l'humour a fait son apparition. Il s'est mis à exister dans mon œuvre et à être utilisé comme une arme, la plus efficace de toutes, pour dénoncer le présent et défendre les intérêts du peuple, une constante de tous mes livres. »

Dans sa soixante-dix-huitième année — il est né le 10 août 1912 dans une plantation de cacao du Sergipe — Amado vient seulement de permettre qu'on traduise son premier roman, *Le Pays du carnaval*, écrit lorsqu'il avait dix-huit ans et jamais publié à l'étranger. Parce que sans doute il a refusé ensuite, tout au long de sa vie, le scepticisme teinté de condescendance à l'égard du Brésil qui caractérise Paulo Rigger, le personnage principal du livre, le maître à penser des jeunes gens qui l'entourent ; mais aussi peut-être, justement, à cause de l'humour absent. « Tout le pessimisme qui transparaît dans ce roman est complètement artificiel. C'est une attitude naïvement littéraire. »

En effet, en 1931, après l'arrivée au pouvoir de Getúlio Vargas, le jeune Amado, journaliste débutant, va devenir un militant d'un Parti communiste interdit : emprisonné une douzaine de fois, député du Parti communiste brésilien en 1945 à cause de sa popularité comme écrivain, exclu de la Chambre, réfugié en France, expulsé de France et

interdit de séjour pendant seize ans, militant itinérant dans les démocraties populaires du temps de la guerre froide, revenu au Brésil en 1952 après qu'il eut reçu le prix Staline.

Dans les *Conversations avec Alice Raillard*, sa traductrice, on retrouve cet itinéraire du plus célèbre des écrivains brésiliens ; il parle en pleine convalescence, à bâtons rompus, replaçant d'une manière passionnante dans l'Histoire, dans la société des œuvres qui, pourtant, avaient séduit en elles-mêmes pour la beauté et la sensualité de leurs descriptions, surtout depuis *Jubilate*, en français *Bahia de tous les saints* (Gallimard, 1938, nombreuses rééditions).

Pour s'y retrouver plus aisément, il aurait certainement fallu ajouter un tableau biographique de l'écrivain et de son pays ainsi qu'un index, en plus des notes passionnantes placées en fin de volume. Car en évoquant sa vie, celle des écrivains de sa génération, celle de la dictature de l'Estado Novo, celle de l'époque Kubitschek, en rappelant son élection à l'Académie brésilienne des lettres (fauteuil n° 23), le mélange des races et des reli-

gions, c'est tout un Brésil mal connu, coloré, remuant qu'Amado fait apparaître, même s'il parle avec plus d'enthousiasme de sa passion pour le candomblé, le culte africain, que pour le communisme, qui fut sa raison de vivre jusqu'à la mort de Staline.

Dans ce pays où domine le syncrétisme religieux né de la nécessité où se sont trouvés les Noirs, pour pouvoir conserver leurs dieux, de les faire fusionner avec la religion catholique, Jorge Amado veut lui aussi demeurer, autant que possible, syncrétique dans ses croyances comme dans sa vie... « Comment peut-on vouloir proclamer la fin du syncrétisme ? se fâche-t-il presque. Quelle sottise... On ne peut pas décréter la fin des choses. Les généraux ont aussi décrété la fin de je ne sais combien de choses, celle du Parti communiste a été décrétée un nombre incalculable de fois et on n'a rien liquidé du tout. La réalité brésilienne, c'est le mélange. »

Jorge Amado vient de se voir décerner pour l'ensemble de son œuvre le prix Cino-Del-Duca, qui lui sera remis en octobre prochain.

N. Z.

JEAN BLOT SI LOIN DE DIEU ET AUTRES VOYAGES

« Un bain d'absolu, les caresses d'une prose souveraine. »
Alain Bosquet / Le Figaro

« Une écriture ample et altière qui invite au recueillement. »
Catherine de Broissia / Le Quotidien de Paris.

ALBIN MICHEL